

439374

SAYNÈTES,

PAR

M. PAUL FOUCHER.



Charles Lemesle, éditeur.



PARIS.

MADAME CHARLES-BÉCHET,

QUAI DES AUGUSTINS, N. 59;

LECOINTE ET POUGIN, LIBRAIRES;

WERDET, ÉDITEUR.

M DCCC XXXII.

AVANT-PROPOS.

Que veut dire ce mot *Saynètes*? — Je répondrai d'abord à cette question, qu'on m'a faite souvent, que je n'ai pu trouver en français un terme qui exprimât le genre de composition que ce livre renferme : ce ne sont point des drames, puisqu'ils ne sont pas susceptibles d'être représentés; ni des scènes dramatiques, puisque chacune d'elles forme un tout, et que des scènes ne sont que des parties; ni des proverbes; puisqu'on ne trouverait pas probablement les idées qui les ont fait naître dans le Dictionnaire des proverbes. Ne pouvant intituler ce li-

vre : *Compositions dramatiques non susceptibles d'être représentées*, titre que le public aurait pu trouver, de même que l'ouvrage, *infiniment trop prolongé*, j'ai pris au hasard ce mot espagnol, naturalisé en France par M. Prosper Mérimée pour le *Carrosse du Saint-Sacrement*, un de ces petits chefs-d'œuvre qui lui ont acquis dans ce genre la réputation méritée d'une désespérante perfection; et je répondrai définitivement à cette question : que veut dire ce mot *Saynètes*? — C'est un titre.

Il est aisé de voir qu'excepté *la Quittance*, étude dramatique sur le règne de François I^{er}, les quatre autres parties du recueil sont des développemens d'idées, de caractères ou de passions qui n'ont point de dates précises ni de couleur locale bien arrêtée, quoique j'aie cherché à leur donner les

teintes générales que peuvent refléter le climat sur les organisations, et la civilisation sur les intelligences. Aussi, dans ces œuvres de fantaisie, il en est une où j'ai essayé d'entre-choquer trois genres d'amours enflammés à travers le prisme de l'atmosphère orientale, mais où je n'ai nullement eu la prétention de donner la peinture fidèle des mœurs de tel ou tel peuple de l'Asie : c'est *l'Intérieur d'un Harem*.

Si, parmi les mille critiques auxquelles l'auteur de ce livre soumet d'avance sa jeunesse et son inexpérience, il s'entendait reprocher par hasard d'avoir cherché à donner trop de poésie à ses personnages, il répondrait par ce mot attribué à un jeune et grand peintre. On lui reprochait d'avoir mis dans la main d'un soldat qui donne un coup de sabre quelque chose qui ressem-

blait à un éclair plus qu'à une arme : « Je n'ai
« pas voulu faire un sabre, dit-il, j'ai voulu
« faire l'éclair d'un sabre. » De même, je pense
que dans les situations où généralement se
rencontrent mes personnages, le choc des
événemens doit faire jaillir d'eux, en quelque
sorte, l'éclair de leurs caractères, c'est-à-
dire la poésie. Les idées de la génération
nouvelle ne sont pas, je crois, d'éteindre
cette flamme de la poésie qui se dégage na-
turellement de la matière travaillée, mais
au contraire d'en découvrir là où l'on n'en
aurait pas cherché jusqu'à présent.

FATALITÉ.

SCÈNES DE PASSIONS CONTEMPORAINES.

THÉODORE.

La fatalité, ce sont les passions au degré
de vertige.

SAINTE-YVES.

Voilà qui est romantique !

(Scène première.)

Il n'y a pas de crimes absolus : il n'y a
que des crimes relatifs.

*(Phrase trouvée sur un bas-relief, dans les
fouilles de Pompéï.)*

PERSONNAGES.

M. D'OFELLY (56 ans).

LÉONTINE D'OFELLY, sa femme (26 ans).

THÉODORE D'OFELLY, son neveu (23 ans).

M. DINMONT, vieil ami de la maison.

M. SAINT-YVES.

M. DERVAL, son ami.

MADAME CARDAN.

ROSALIE, femme de chambre de madame d'Ofelly.

UN DOMESTIQUE.

FATALITÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le salon de M. d'Ofelly.

M. D'OFELLY, M^{me} D'OFELLY, THÉODORE,
M^{me} CARDAN, M. SAINT-YVES, M. DIN-
MONT, AUTRES PERSONNES.

THÉODORE, *appuyé contre une cheminée.*

C'est à moi que vous parlez, madame?

MADAME D'OFELLY, *tout en jouant.*

Oui, c'est moi, votre tante, qui vous interroge, ne fût-ce que pour voir si vous n'êtes

pas devenu muet subitement, car vous n'avez pas ouvert la bouche de toute la soirée.

THÉODORE.

Puisque vous me faites l'honneur de me parler, je vais vous développer mon opinion sur la question soulevée, la fatalité, dût ma loquacité vous faire regretter mon silence. Je ne crois plus à cette fatalité des temps antiques, à cette prédestination d'un être dévoué aux Euménides, qui a horreur du sang de sa mère, et qui finit par y tremper ses mains : c'est une fatalité d'accident qui ne me trouve plus crédule. Cela était beau du temps des oracles, et vu de notre âge à travers un voile d'antiquité; mais il y a une fatalité à laquelle j'ai cru de tout temps : c'est celle qui entraîne un homme à un crime dont il a horreur d'abord, par la route d'une passion violente, mais naturelle, qui fascine ses yeux peu à peu, et lui fait commettre le crime, non parce qu'il en a horreur, mais parce qu'il en a besoin. Voilà comme je crois à la fatalité : ce sont les passions au degré de vertige.

M. SAINT-YVES, *jouant en face de madame d'Ofelly.*

Voilà qui est romantique!.... Atout et carreau, madame.

(Théodore hausse les épaules, et se remet à examiner, d'un air distrait, les cartes qui sont dans le coin de la glace.)

MADAME CARDAN.

Et moi, je ne crois pas du tout à la fatalité; car de cette façon, en excusant tous les crimes, on ne punirait plus personne : les coupables pourraient alléguer la fatalité. On doit faire violence à ses passions.

M. SAINT-YVES.

Sans doute, sans doute, on doit se faire violence... Je retourne le roi.

MADAME CARDAN, *encouragée.*

Oui; je ne suis plus jeune, et j'ai pu ressentir comme une autre les passions qui devorent l'existence; mais avec de la raison je

les ai surmontées.... car enfin les passions, n'est-ce pas fort mal?... Qu'avez-vous à répondre, monsieur?

(*Théodore ne répond rien.*)

MADAME D'OFELLY, *bas à Théodore.*

Théodore, répondez donc.... vous me désolerez.

THÉODORE.

Oui, madame, c'est fort mal; je dirai même que ce n'est pas bienséant.

M. DINMONT, *s'approchant de Théodore.*

Cette femme, qui est bête, a pourtant quelque fonds de raison dans ce qu'elle dit : mes cheveux gris en savent quelque chose ! Une passion peut être étouffée, surtout quand elle est jeune... Pourriez-vous alléguer la fatalité si vous étiez (je fais la supposition la plus extravagante et la plus improbable), si vous étiez amoureux de la femme de votre oncle, de votre second père?....

(*Théodore froisse violemment son gilet avec sa main.*)

FATALITÉ.

7

MADAME D'OFELLY.

Quelle idée!

(Elle continue à jouer, mais avec plus de précipitation.)

M. DINMONT.

N'êtes-vous pas de mon avis, d'Ofelly?

M. D'OFELLY, *se retournant.*

Oui, oui, toujours.... On peut acheter maintenant : nous revendrons toujours avantageusement.

M. DINMONT.

Eh! il ne s'agit plus de rente : il s'agit de la croyance à la fatalité.

M. D'OFELLY.

Oui, parbleu! j'y crois : avoir les nouvelles une heure dix minutes avant tout le monde, et finir toujours par perdre à la rente!

M. DINMONT.

Allons, je vois qu'on ne peut te faire quitter

ton centre de gravité.... Eh bien ! laissons ces dames et allons causer affaires de Bourse.

(Ils s'éloignent tous deux.)

M. SAINT-YVES, à madame d'Ofelly.

• Vous avez perdu, madame... Il est vrai que vous avez joué toute la fin de la partie avec des distractions qui eussent été plus naturelles chez moi.... Voulez-vous votre revanche?

MADAME D'OFELLY.

Je vous remercie : j'ai quelques ordres à donner. *(Elle se lève, et s'approche de Théodore.)* Théodore, ne pouvez-vous donc pas vous forcer à causer avec ces braves gens?.... Je conviens qu'ils ne sont pas amusans, mais enfin on n'est pas dans ce monde pour se divertir perpétuellement.

THÉODORE.

On n'y est pas du moins pour servir à divertir les autres.... Ce que je leur dis leur paraît étrange!... Ils ne me comprennent pas, et je ne sympathise pas avec eux. Moi, telle est mon

organisation : je ne puis parler sans découvrir mon âme; et mon âme nue a froid près de ces âmes de glace.

MADAME D'OFELLY.

Allons, calmez-vous, je le veux, je l'ordonne.... et venez un peu faire la cour à madame Cardan.

THÉODORE.

Non, madame.... Je ne me sens pas bien ce soir, et je vais me retirer.

(Madame d'Ofelly va s'asseoir dans un autre coin, où M. Saint-Yves vient la retrouver.)

M. SAINT-YVES.

Votre neveu, madame, paraît nous dédaigner.

MADAME D'OFELLY.

Je crois que son silence de ce soir tient à l'état de malaise où il se trouve.

M. SAINT-YVES.

Quand partez-vous pour la campagne?

MADAME D'OFELLY.

Après-demain matin, avec Théodore.

M. SAINT-YVES.

Que trouvez-vous donc à la campagne pour tant l'aimer?

MADAME D'OFELLY.

Repos et liberté.

THÉODORE, *à part.*

Je crois que ce fat fait la cour à Léontine, qui se la laisse faire.... Voilà long-temps que je m'en suis aperçu.

(Il s'approche involontairement de madame d'Ofelly.)

MADAME D'OFELLY.

Ah! vous voilà!.... Eh bien, vous n'allez pas vous coucher?

THÉODORE.

J'y vais, madame. Ma présence, inutile jusqu'ici, commence à devenir importune.

FATALITÉ.

11

MADAME D'OFELLY.

Que vous avez un mauvais caractère!... Mais la soirée languit : je vais faire jouer une contre-danse.

THÉODORE.

Me ferez-vous l'honneur de la danser avec moi?

M. SAINT-YVÈS.

Madame d'Ofelly se rappelle la promesse qu'elle m'a faite au commencement de la soirée?

MADAME D'OFELLY.

Oui, monsieur.... J'en suis fâchée, Théodore, mais il fallait s'y prendre plus tôt.

(On entend le signal de la contre-danse, et les quadrilles se forment.)

THÉODORE, *à part.*

Je suis bien aise qu'elle m'ait refusé cette contre-danse : c'était lâcheté à moi de la demander après sa froideur... Rentrons chez moi... Que ferais-je ici?

SCÈNE II.

La chambre de Théodore.

THÉODORE *entre, une lettre à la main.*

Encore des créanciers!... Mes folies de jeune homme me poursuivront-elles sans cesse?... Toujours des contrariétés, comme si ce n'était pas assez des chagrins!... Oh! respirons, respirons.... que mon âme reprenne au moins sa liberté de souffrir!... Oh! j'aime.... comme un fanatique, comme un fou!... J'aime, j'aime!... cela me soulage de le dire, quoiqu'elle ne l'entende pas.... Qu'elle m'a traité froidement ce soir!... Mais pouvait-elle se compromettre?... Et d'ailleurs dois-je demander qu'elle se gêne, qu'elle me fasse la cour, à moi son neveu?... Son neveu?... Elle ne voit en moi qu'un ami, presque un fils; elle ne soupçonne même pas que le fils du frère de son mari.... elle si pure, si bonne, si raisonnable, si maîtresse d'elle-même!... Oh! si je l'avais connue il y a dix ans!... Un peu plus âgée et cent fois meilleure

que moi, elle eût guidé, conseillé, embelli ma vie; un peu plus jeune qu'elle et mille fois plus amoureux, j'eusse animé la sienne de mille plaisirs.... Mais qu'ai-je à me plaindre, et qu'est-ce qui me manque?.... Oh! que Dieu a fait une amère plaisanterie à l'homme en lui donnant la vie, et qu'il a pris peu la peine d'en déguiser tout l'insultant!.... Cette femme que j'aime, je la vois à toute heure, en tout lieu, quand je veux.... Son mari se défierait plutôt de son plus vieil ami que de moi.... Je jouis plus que lui de cet esprit fin et bon, de cette âme vive et pure, de cette conversation gracieuse et entraînant; son égalité de caractère, sa complaisance, son amabilité pour moi sont indicibles.... Eh bien! je suis le plus malheureux des hommes!.... Pourquoi? parce que je n'en suis pas le plus coupable!... Une fièvre de crime me dévore, plus brûlante que celle du patient qui expire sur la roue.... Pourquoi Dieu m'a-t-il montré un but auquel ne mène aucune route tracée?.... Pourquoi m'a-t-il donné des passions si peu en harmonie avec ses lois?.... Est-ce ma faute?.... Je sais que la société ne verrait dans tout cela que le côté risible: « Que

« c'est plaisant ! dirait-on : le jeune Théodore
 « a été élevé par M. d'Ofelly, il lui doit tout ;
 « et le gaillard lui souffle sa femme.... c'est
 « vraiment fort drôle !... » Oui, c'est fort drôle....
 c'est dommage que les cheveux me dressent
 sur la tête.... Le monde, comme je l'ai lu quel-
 que part, n'excuse point de voler une obole à
 autrui, et vous estime de lui voler sa femme !...
 Mais moi, je sais qu'en mourant je pourrais par-
 donner à mon meurtrier, mais jamais, non
 jamais, de toute l'éternité, à celui qui m'au-
 rait enlevé une Léontine, à celui qui m'aurait
 empoisonné avec du désespoir et de la honte !...
 Si elle apprenait du moins ce que je souffre ;
 si elle me plaignait ; si elle savait pourquoi je
 suis méchant, bourru, ingrat, sans être né
 rien de tout cela !... Si je lui écrivais.... Mais que
 lui dire ?... Et si elle allait m'aimer !... Misé-
 rable et stupide fatuité ! Craignons plutôt
 qu'elle ne me chasse !... Non, je n'enverrai pas
 de lettre... Deux heures du matin... Dormons...
 J'ai besoin de sommeil. (*Il se jette sur son lit,
 y reste quelques minutes, puis se relève.*) Je
 dormirais plutôt avec des charbons ardents
 dans le sein qu'avec de pareilles idées dans

la tête.... Que faire?.... de la poésie?... Oh!
que c'est froid d'aligner des syllabes et d'ac-
coupler des rimes!... Misérable enfantillage!...
Écrivons.... A qui?... A elle?... Oui.... Après
tout, rien ne me forcera d'envoyer ma lettre.

(*Il se met à écrire.*)

SCÈNE III.

Le lendemain, après dîner.

M. D'OFELLY, M^{me} D'OFELLY.

M. D'OFELLY.

Ma chère amie, j'apprends par une lettre
d'un de mes correspondans que Théodore a
fait quelques dettes : cela n'est pas étonnant à
son âge : j'en fais bien, moi qui ai cinquante
ans.... Je puis venir à son secours.

MADAME D'OFELLY.

Il faut le faire, mon ami : c'est notre neveu;

depuis la mort de nos parens, c'est presque notre fils.

M. D'OFELLY.

J'étais si sûr de ton cœur que je l'aurais fait sans te consulter, si je pouvais faire quelque chose sans cela.

MADAME D'OFELLY.

Mais, en l'obligeant, il faut ménager sa délicatesse.

M. D'OFELLY.

Oh! sois tranquille; j'ai trouvé un moyen pour cela : j'ai une affaire... Je vois venir Saint-Yves : je te laisse avec lui.

SCÈNE IV.

Le jardin.

THÉODORE *seul, observant madame d'Ofelly et M. Saint-Yves qui se promènent dans le fond.*

Je n'en puis douter : Saint-Yves lui fait la cour.... et il réussit!.... Je ne puis entendre ce

qu'ils disent, mais je vois l'expression de leurs traits, leurs gestes.... Puis la jalousie a une oreille dans le regard.... Oui, il doit réussir : rien ne lui manque pour cela.... Il paraît en avoir déjà la certitude... Il peut croire en effet qu'il inspire l'amour : il est incapable de le sentir... Il n'aime pas Léontine, et moi.... moi qui en perds la raison!... C'est la femme de mon oncle... Elle me chassera de sa présence.... Eh bien! cela vaut mieux encore que l'horrible incertitude... Oui, je vais attendre que Saint-Yves la quitte, et lui remettre ce billet, quoi qu'il puisse arriver.... D'ailleurs, si cet homme la perd, une fois le premier pas fait, qu'importent les autres!

(En ce moment M. d'Ofelly lui frappe sur l'épaule.)

M. D'OFELLY.

Théodore...

THÉODORE. *(Il se retourne, tressaille vivement, et reste comme pétrifié.)*

Monsieur...

M. D'OFELLY.

J'ai dans ce moment une affaire qui promet d'être assez avantageuse : elle exige une correspondance suivie : comme mes autres occupations pourraient me faire négliger celle-là, tu me serviras de secrétaire : je te ferai écrire quelques lettres, et nous partagerons le gain... Voici déjà mille francs.... C'est la moitié de ce qu'elle m'a rapporté.

THÉODORE.

Mon oncle, cette bonté...

M. D'OFELLY.

N'est pas gratuite du tout.... Demain matin tu passeras dans mon cabinet, et je te donnerai de l'ouvrage... ce sera peu poétique, mais on ne vit pas de poésie... A demain, Théodore.

(*Il sort.*)

THÉODORE.

Excellent homme !... Misérable que je suis !... Voici quelles sont en ce moment nos deux pen-

sées : la sienne est de me sauver sans m'humilier ; la mienne est de le déshonorer !... J'ai tant vu les hommes sous toutes leurs faces sans pouvoir en trouver une bonne, que je me suis accoutumé à la démoralisation... J'ai vu que dans la société un vice valait mieux qu'un ridicule, et qu'un misérable adroit réussissait mieux qu'un honnête homme qui est gauche... J'ai douté qu'il existât une vertu, faute d'en voir l'utilité ; j'ai douté qu'il existât un Dieu, non que partout je ne sentisse son regard, mais nulle part je ne rencontrais sa main... Je n'ai plus ni religion, ni principes : je vis d'instinct, comme un animal sans raison... Mais un instinct me dit que c'est infâme de séduire Léontine... J'obéirai : je l'éviterai, je la fuirai... Je ne sais où, mais n'importe ! car il serait trop facile d'étouffer un amour, si la passion n'avait flétri d'avance toute autre chose que son objet... Mais comment se consoler de ce qu'on perd quand on ne peut aimer que cela?... N'importe encore ! Ma résolution est prise..., et s'il arrive crime ou malheur, j'atteste Dieu que ce n'est pas ma faute... Je la rejette d'avance sur la fatalité.

(*Madame d'Ofelly arrive, effeuillant un bouquet qu'elle tient à sa main, et donnant le bras à M. Saint-Yves.*)

MADAME D'OFELLY:

Ah! déjà levé, Théodore!.. Il n'est que deux heures après midi, et vous n'avez pas l'air d'avoir mieux dormi pour cela... Mais vous savez que je pars demain matin à huit heures : si vous n'êtes pas levé, je ne vous attends pas.

THÉODORE.

Madame, je suis désespéré, mais je ne pourrai vous accompagner demain à la campagne : votre mari doit me donner de l'ouvrage pressé ; nous resterons ensemble.

MADAME D'OFELLY.

Ah! je sais ce que c'est... Eh bien! je partirai sans vous : vous viendrez me voir plus tard.

M. SAINT-YVES.

Permettez-moi, madame, d'être alors votre cavalier.

FATALITÉ.

21

MADAME D'OFELLY.

Oh ! je ne voudrais pas abuser...

M. SAINT-YVES.

Non : je veux louer moi-même une habitation à Montmorency ; et si vous ne me permettez pas de vous accompagner, j'irai vous retrouver : ainsi je vous conseille de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et d'accepter ma société.

MADAME D'OFELLY.

J'accepte, monsieur : ce n'est qu'une agréable nécessité.

M. SAINT-YVES.

Je serai donc ici demain avant huit heures.

(Ils reprennent leur promenade.)

THÉODORE.

C'est donc pour céder ma place à ce fat que je me suis retiré ; et mon obéissance à mon devoir n'aura servi de rien à mon bienfaiteur !... Car, je n'en puis douter, elle l'aime déjà... C'est un fat et un sot... mais Léontine-

inspire trop d'amour, même à ces sortes d'hommes, pour qu'elle puisse ensuite y résister... Elle l'a accepté pour cavalier!... Seulement avec lui, à Montmorency, à la clarté d'un beau soleil, au sein de ces beaux bois... Oh! je sens que je deviens fou.... Cela n'arrivera pas!... C'est mon devoir de neveu de l'empêcher.... Mais comment faire pour qu'il n'accompagne pas?... Aucun prétexte ne pourra le retenir un instant.... Il n'est qu'un moyen.... Depuis long-temps aussi j'avais besoin de cela.... Et que ni demain ni ensuite il ne puisse souiller Léontine de sa présence et de son amour!... Ah! la voici enfin qui le congédie!... A demain, lui dit-elle... Elle se trompe!... Saint-Yves va passer par ici pour s'en revenir : je vais l'y arrêter un instant. (*A M. Saint-Yves qui passe.*) Monsieur!

M. SAINT-YVES.

En quoi puis-je vous être agréable?

THÉODORE.

Vous apprendrez comment, quoique ce soit un peu difficile.... J'ai deux mots à vous dire sur la manière dont vous avez ri, hier au

soir, après quelques phrases que j'ai prononcées à propos de fatalité, et que vous avez qualifiées de *romantiques*. Ce n'est pas que j'aie regardé comme une injure ce mot, mais bien votre ton et vos manières... Vous m'avez d'ailleurs enlevé une contre-danse qui m'appartenait.

M. SAINT-YVES.

Vous auriez tort de vous blesser, mon cher monsieur Théodore : j'aime beaucoup les choses romantiques, moi... Je m'habille à la mode, et je porte barbe et moustaches... Et n'ai-je pas déchiré hier une paire de gants à applaudir *les Lions de Mysore*?... Si quelque chose en moi a pu vous offenser, c'est à mon insu, et je vous en fais mes sincères excuses.

THÉODORE, à part.

Allons, il ne veut pas se fâcher : il faut le mettre en colère absolument. (*Haut.*) Ce n'est pas avec des excuses, monsieur, qu'on répare des impertinences !

M. SAINT-YVES.

Des impertinences!... Ah ça! mon cher mon-

sieur, mesurez vos expressions!... Je ne sais sur quelle herbe vous avez marché, mais à coup sûr ce n'est pas sur de l'ellébore.

THÉODORE.

Ah! vous m'insultez, monsieur!... Parbleu! vous m'en rendrez raison!

M. SAINT-YVES.

Comme il vous plaira, monsieur!... Si c'était cela que vous vouliez, il fallait le dire tout de suite... Quelles sont les armes, le jour, l'heure et le lieu?

THÉODORE.

Mon arme est le pistolet.

M. SAINT-YVES.

Soit; mais je dois vous avertir loyalement que chez Lepage je ne manque jamais la poupée....

THÉODORE.

Ce que vous me dites-là peut changer quelque chose aux dispositions que j'apporterai au combat, mais rien à la décision que j'ai

prise à cet égard... Mon lieu est le boulevard derrière cette maison, mon jour demain, mon heure neuf heures.

M. SAINT-YVES.

Neuf heures?... Et mon rendez-vous à huit heures avec madame d'Ofelly!... C'est impossible, monsieur Théodore : ou plus tôt, ou plus tard.

THÉODORE.

Plus tôt, j'ai des arrangemens à prendre... Plus tard, ce serait plus commode pour vous, je le sens....

M. SAINT-YVES.

Commode pour moi!.... Heureusement ma réputation à cet égard est assez faite pour démentir ce que vous semblez insinuer... Mais cependant, monsieur Théodore, j'y pense : mes relations avec M. d'Ofelly, avec madame d'Ofelly, me rendraient très-pénible une rencontre avec vous.... Je vous offre mes excuses pour ce que j'ai pu vous dire, et l'oubli pour ce qui est venu de vous... Je fais en votre faveur plus que je n'ai jamais fait pour aucun autre.

THÉODORE.

Le rendez-vous est demain à huit heures, monsieur!

M. SAINT-YVES.

J'y serai!... Je vais écrire à madame d'Ofelly que je la rejoindrai dans la journée, au lieu de l'accompagner le matin.

(Il sort.)

THÉODORE.

L'impudent!... Osera-t-il se présenter devant elle couvert de mon sang?... Mais ou je me trompe, ou cette couleur ne plairait pas à Léontine... Ma vie ou ma mort seront également funestes à ses projets... Le sort en est jeté!... J'ai toujours trop désiré la mort pour la craindre maintenant.... Je ne fléchirai pas devant un canon de pistolet... Toutefois, il est terrible d'être là attendant, les bras croisés, sa destinée du bon plaisir d'une balle de plomb qui peut vous blesser, vous estropier, vous défigurer sans que vous en mouriez... Et si j'allais tuer ce jeune homme, moi!... M'en a-t-il donné le droit par quelque offense grave?... La vie d'un homme est-elle si peu de chose

qu'on puisse la lui ôter pour faire manquer une partie de campagne?... De quelque nom qu'on veuille l'appeler, un meurtre est toujours un meurtre... Mais je suis trop avancé pour reculer... Et d'ailleurs j'aime mieux tout au monde que l'idée de la savoir livrée à cet homme... Mais il me faut un témoin... Ah ! voici un vieil ami de mon père qui traverse le jardin... (*Appelant.*) M. Dinmont !

(*Entre M. Dinmont.*)

M. DINMONT.

Que me voulez-vous, jeune homme ?

THÉODORE.

Comme à l'ordinaire... vous demander un service.

M. DINMONT.

Et qu'est-ce que c'est?... De l'argent?... Voilà long-temps que vous ne m'en avez demandé... On dit même que vous payez vos dettes... Ceci devient alarmant... Que vous faut-il ?

THÉODORE.

Votre présence seulement.

M. DINMONT.

Et pour quel usage?

THÉODORE.

Pour me servir de témoin.

M. DINMONT.

De témoin!... Ce n'est pas pour un mariage?... Mais c'est peut-être pour un baptême?... Comment! jeune homme... Non, ce n'est pas cela?... Est-ce un décès?

THÉODORE.

Peut-être.... c'est un duel....

M. DINMONT.

Un duel!... Et avec qui?...

THÉODORE.

Avec Saint-Yves.

M. DINMONT.

Et pourquoi?

THÉODORE.

Pourquoi... pourquoi... parce qu'il le faut...

M. DINMONT.

Mais encore....

THÉODORE.

Ses manières, son ton ne me conviennent pas.... et je veux en finir avec lui.

M. DINMONT.

Si cela était une raison, on se battrait avec la moitié de la société... C'est impossible, Théodore : vous n'irez pas, vous, homme de talent et de cœur, hasarder une vie pleine d'avenir contre l'existence vide, insignifiante et inutile d'un Saint-Yves, d'un être banal comme son nom, d'un mannequin à habits, à cravates et à gilets. Il peut plaire aux femmes, je l'avoue : elles ont joué à la poupée toute leur enfance, et le goût qu'elles en ont gardé tourne à son profit ; mais s'il vaut le caprice d'une femme, il ne vaut pas la colère d'un homme.... Non, vous ne vous battrez pas, vous dis-je... J'arrangerai l'affaire.

THÉODORE.

Rien ne peut empêcher ce duel, ni même le retarder... Je choisirai un autre témoin si vous ne voulez pas m'en servir.

M. DINMONT.

Mais vous a-t-il donc tant offensé?... Pourquoi cet acharnement?

THÉODORE.

Pourquoi... pourquoi... parce qu'il le faut.

M. DINMONT.

Ce n'est pas une raison, Théodore... S'il arrivait quelque malheur... Songez à l'avenir que vous perdez, à la vie!...

THÉODORE.

La vie?... Ce n'est qu'une mauvaise énigme dont je sais le mot... Voulez-vous que je perde mon temps à la retourner encore?... Il n'y a pas de véritable bonheur sur la terre; il n'y a qu'une félicité factice qui consiste à se dire, non pas : Je suis heureux, mais : Je vais être heureux... Dieu n'a donné à cette misérable hu-

manité d'autre bonheur que l'espérance, et ne lui a permis en rien que la vue, comme il a accordé à Moïse la vue seulement de la terre-promise... Et sitôt qu'on approche, ce bonheur fuit comme l'eau qui coule entre les doigts ou la vapeur qui recule devant vos yeux.... Tant qu'on n'est pas averti de cela, on peut goûter une espèce de plaisir à vivre; mais moi qui sais ce qu'il en est, qui ai regardé derrière les machines, qu'est-ce que j'ai encore à faire dans ce monde?... Plus d'illusions : donc plus d'espérance : partant.... plus de bonheur!....

M. DINMONT.

Mais songez à la douleur de vos parens, de votre oncle, de sa femme!.... Saint-Yves est d'une adresse prodigieuse : il ne manque jamais un coup lorsqu'il le veut.

THÉODORE.

Oh! je sais ce que c'est que les regrets des hommes!.... Mon oncle sera certainement très-fâché de ma mort : il laissera pendant deux ou trois jours son associé s'occuper seul de ses af-

fares... Quant à madame d'Ofelly, elle a pleuré une demi-journée son carlin qu'on lui a empoisonné, et elle a trempé son mouchoir... Si je lutte victorieusement dans ses regrets avec son carlin, c'est ce que je puis espérer de plus beau.... Oh ! je ne serai pas regretté, car je n'ai ni père, ni mère, ni maîtresse, ni chien.... Mes parens regretteraient en moi leur ouvrage, ma maîtresse son plaisir : je crois à ces sentimens, parce qu'ils sont fondés sur l'égoïsme, seul mobile de l'humanité et seule âme du monde. Le chien seul en moi ne regretterait que moi, parce qu'il ne sait pas ce que c'est qu'un homme.... Mais au reste, doit-on en vouloir aux hommes de ce culte exclusif de leur intérêt ? L'amour-propre, le seul sentiment qu'ils aient, est le seul aussi qui ne soit jamais payé d'ingratitude.... J'ai le droit d'exposer mon cœur au déchirement d'une balle : le coup qui le frappera à mort ne fera qu'égratigner quelques autres.... Nul que moi ne mourra de ma blessure.... Groyez-moi, monsieur Dinmont, j'ai connu l'humanité, et je n'ai pas désiré vivre davantage.

M. DINMONT.

Théodore, vous êtes injuste : vous vous méprenez sur l'affection de ceux qui vous entourent et vous aiment. Votre ame, votre caractère même intéressent vivement... Une dernière fois....

THÉODORE.

Monsieur Dinmont, ne vous dérangez pas, je vous en prie: je vais chercher un autre témoin.

M. DINMONT.

Non, non, ne craignez rien, Théodore : après avoir satisfait à l'amitié, je saurai satisfaire à l'honneur. (*A part.*) Sur le terrain l'affaire s'arrangera plutôt.

THÉODORE.

A demain, à huit heures et demie, chez moi. N'y manquez pas... C'est mon dernier rendez-vous peut-être.

SCÈNE V.

Le Boulevard, neuf heures du matin.

THÉODORE, M. DINMONT, *arrivant d'un côté*; MM. SAINT-YVES, DERVAL, *arrivant de l'autre*.

THÉODORE.

Aucun de nous deux n'attendra l'autre, à ce qu'il paraît, monsieur.... J'ai apporté des pistolets....

M. SAINT-YVES.

Et moi aussi : les témoins choisiront. (*Montrant M. Derval.*) Monsieur est chirurgien, et pourra nous être utile.

M. DINMONT, *regardant les pistolets*.

Sont-ce les moins meurtriers?

THÉODORE.

Veillez les charger.

M. DINMONT.

Mais, messieurs, avant que vous vous brûliez la cervelle, pour Dieu! que je sache le sujet de la querelle!

M. SAINT-YVES.

Ma foi! je serais tenté de faire la même question que vous.... Je passais hier dans le jardin de madame d'Ofelly: monsieur m'a accosté, et m'a tenu de tels propos que j'ai été forcé de me fâcher; et alors il m'en a demandé raison.... Mon ton, mes manières ont déplu à monsieur.... Je n'y comprends rien.

M. DINMONT.

Et c'est pour de tels enfantillages que deux jeunes gens bien nés vont jeter deux familles et vingt sociétés dans la désolation!.... Cela n'est pas raisonnable, Théodore....

THÉODORE.

Les pistolets sont-ils chargés?

M. DINMONT.

Ah ça ! quelle rage ?...

M. SAINT-YVES, à M. Dinmont.

Il suffit, monsieur.... Je désire, dans l'intérêt de ma réputation, que vous ne poussiez pas vos sollicitations plus loin.... Voici un livre : voyez qui tirera le premier.

(Les deux témoins regardent tour à tour.)

M. DERVAL.

C'est à M. Théodore.

(On compte les pas, et les deux adversaires se placent.)

THÉODORE, son pistolet à la main, à part.

J'ai donc la vie d'un homme au bout de cette arme!... C'est une horrible responsabilité!... Quoi qu'il arrive, je ne répandrai pas le sang le premier.

(Il tire par-dessus la tête de M. Saint-Yves ; celui-ci tire à son tour, et le manque également.)

M. DINMONT.

Maintenant l'honneur est satisfait.... Échanger deux balles pour deux mauvaises paroles, c'est plus qu'il n'en faut : ni moi ni monsieur ne consentirons que le combat aille plus loin.

M. SAINT-YVES.

J'y consens, monsieur ; et pour prouver ma bonne volonté, je ne demanderai pas d'excuses à M. Théodore. C'est avec répugnance que j'ai fait feu sur un homme dont j'honore et fréquente la famille, surtout lorsqu'il n'est aucun grief raisonnable entre nous.

M. DINMONT.

Allons, Théodore, ce serait folie et atrocité de votre part de ne pas en rester là.

M. SAINT-YVES.

Allons, monsieur, je vous offre la main : donnez-moi la vôtre, et je vais partir pour la campagne et dire à madame d'Ofelly que, forcé par la nécessité de combattre avec son neveu, j'ai su ne pas avoir le malheur de l'atteindre.

THÉODORE, *à part.*

Il va partir!... Oh! c'est impossible! (*Haut.*) Monsieur, je me suis trouvé grièvement offensé par vos manières : je ne puis me contenter de ceci.... Veuillez recharger les pistolets....

M. DINMONT.

Comment! je ne puis comprendre....

M. SAINT-YVES.

Et moi, je comprends seulement la haine que M. Théodore me porte.... J'ignore ce qui peut la fonder; mais puisqu'il faut ma vie ou la sienne, il sera satisfait. (*Lui donnant un pistolet.*) Voici votre arme, monsieur.... Tirez et tirez juste, car si j'ai mal visé tout à l'heure, c'est que peut-être je n'avais pas envie d'être très-adroit.... Mais prenez garde à vous, car je le serai si je tiens encore le pistolet.

THÉODORE, *à part.*

Il n'est donc pas d'autre moyen de s'en débarrasser que de le tuer.... Il le faut!.... La

faute en est à la fatalité.... Ma main tremble....

(Il tire. — La balle passe dans les cheveux de M. Saint-Yves.)

M. SAINT-YVES.

Pas mal du tout, monsieur.... Deux lignes plus bas, et vous étiez sauvé; mais vous avez tiré deux lignes trop haut, et vous êtes perdu.... J'atteste ces messieurs que j'exerce une juste représaille; que je défends ma vie attaquée par une haine aussi cruelle qu'inexplicable.... Recommandez-vous à Dieu....

(Il tire, et Théodore tombe.)

M. DINMONT.

Grand Dieu!... dans la poitrine!...

M. DERVAL.

Le mal est des plus graves.

M. DINMONT.

Vite, monsieur, des secours!

THÉODORE, *se soulevant dans les bras de M. Dinmont.*

Il n'en est plus besoin.... Monsieur Dinmont.... un dernier service... Jurez-moi de me le rendre.

M. DINMONT.

Je vous le promets.

THÉODORE.

Prenez une lettre.... dans la poche de mon habit.... et portez-la à son adresse..... Je puis mourir tranquille à présent....

(Il retombe.)

M. DERVAL.

Permettez-moi d'examiner la blessure.

(Il s'agenouille auprès de Théodore.)

M. DINMONT, à M. Saint-Yves.

Quelle que soit ma douleur, monsieur, de perdre le fils de mon ami, j'atteste que vous n'avez fait que ce que vous avez dû. *(Il ra-*

masse l'habit de Théodore, et tire une lettre de sa poche. — Lisant.) « A madame d'Ofelly. » C'est sans doute pour instruire cette pauvre dame de son duel et pour la préparer à cette horrible nouvelle.... Une promesse faite à un mourant est sacrée : je vais partir pour la campagne de madame d'Ofelly, et lui remettre moi-même ce billet.... Il y a dans tout ceci, dans cette haine inexplicable, un mystère.... Mais il s'agit bien de cela! (*A Derval.*) Eh bien, monsieur?

M. SAINT-YVES.

Parlez.

M. DERVAL.

S'il vit encore un quart d'heure, c'est beaucoup.

M. DINMONT.

L'avenir de toute une vie, l'espoir de toute une famille, tout cela détruit par un morceau de plomb!....

SCÈNE VI.

Montmorency. — Un pavillon de la maison de madame d'Ofelly donnant sur la vallée. — Madame d'Ofelly en peignoir blanc, les cheveux en désordre, couchée sur un canapé, au milieu de vases de fleurs.

MADAME D'OFELLY, ROSALIE.

MADAME D'OFELLY, à sa servante.

Rosalie, je n'ai pas le courage de m'habiller... Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne, excepté mon mari, cela s'entend... Écoutez, Rosalie : vous laisserez encore entrer M. Théodore s'il se présente. (*Rosalie sort.*) C'est charmant le monde, la parure et les conversations; mais c'est charmant bien longtemps, et quand finit l'hiver on a besoin de négligé, de campagne et de rêverie.... Oui, je suis bien ainsi, seule, à mon aise, quittant de temps en temps mon livre pour écouter les oiseaux ou regarder la campagne.... Mon neveu m'a recommandé ce roman... *Werther*... Cela

est beau, mais c'est pure fiction : il n'a jamais existé ou il n'existe plus de passions pareilles.... Maintenant je voudrais avoir quelqu'un pour causer.... Mon mari.... Oh! c'est qu'il aime plus qu'il ne cause.... Saint-Yves.... Oh! c'est qu'il est trop bête.... Je suis bien coquette avec lui, et pourtant il me déplaît.... Mais il néglige pour moi madame de Clarence et madame Williams qui l'adorent.... et cela m'amuse tant!.... Ou bien encore mon neveu Théodore.... Il me semble que ce jeune homme n'est plus si aimable qu'il l'était dans les premiers temps de mon mariage.... Il causait avec moi, des journées entières, de chiffons, de mode, de tout ce que je voulais.... A présent il paraît m'éviter ; il est brusque, taciturne, maussade.... Je crois qu'il m'a découvert des défauts qu'il ne me connaissait pas, et qu'il ne m'aime plus... Cela m'afflige, car moi je l'aime beaucoup : j'aime ses vers, ses conversations, ses bizarreries même.... J'aime ses cheveux.... J'ai quelquefois regretté de ne pas l'avoir connu plus tôt et de n'être pas plus jeune.... Il m'eût peut-être rendu malheureuse, mais n'importe.... (*Se dressant sur son séant.*) Mon

Dieu! ce n'est pas que je n'aime mille fois mieux mon mari.... J'aime Théodore.... mais je le vois, je cause avec lui : cela me suffit.... Mon Dieu! que je suis folle. Je me justifie moi-même de torts imaginaires, comme s'il y avait là quelqu'un pour m'en accuser.... (*Se recouchant.*) Ah! la belle journée!.... Comment croire à un malheur, comment ne pas être heureuse par un beau jour du mois de mai?... Ces premiers rayons du soleil du printemps qui pénètrent dans vos yeux vous illuminent jusqu'au cœur.... (*Rosalie entre.*) Qu'est-ce?

ROSALIE.

M. Dinmont.

MADAME D'OFELLY.

Pourquoi lui avoir dit que j'étais visible, puisque je ne veux voir personne?

ROSALIE.

Madame, c'est qu'il a un air si extraordinaire!... Il m'a dit d'une manière si pressante

qu'il fallait qu'il vous vît absolument, que je n'ai pas eu le courage de le refuser.

MADAME D'OFELLY.

Qu'il entre donc. (*Entre M. Dinmont.*)
Bonjour, monsieur Dinmont.... C'est bien aimable à vous de venir me surprendre ainsi à la campagne.... Mais vous avez un air triste qui me fait trembler..... Qu'avez-vous donc?.... Quelle est cette lettre que vous tenez à la main?

M. DINMONT.

Veillez y jeter les yeux, madame. (*A part.*)
Il vaut mieux ne lui rien dire : cette lettre la prépare par degrés.

MADAME D'OFELLY.

L'écriture de mon neveu!.... Oh! parlez, monsieur : dites-moi s'il est arrivé quelque malheur.... Vous pleurez!... Oh! ne me le dites pas!....

M. DINMONT.

J'ai promis de remettre cette lettre, et rien de plus.

MADAME D'OFELLY.

Voyons donc.... Je ne puis plus me soutenir.... Je n'y vois plus.... Ah ! monsieur, dites-moi d'abord.... que ce n'est pas irréparable.... Vous ne répondez pas... Lisons donc... « Léontine. » Léontine !... Il ne m'appelait pas ainsi... « Léontine, je t'aime, je t'adore.... Tu dois le « savoir : mes regards te le disent depuis six « mois... Je veux que tu m'aimes... C'est infâme, « c'est horrible, je le sais ; mais n'importe ! Il « faut que tu m'aimes.... » Oh ! je n'ose achever cette lettre.... Horreur!.... Voilà donc ce qui causait l'embarras de M. Dinmont.... Et il ose me compromettre, instruire un tiers!... M. Dinmont, pourquoi n'a-t-il pas apporté cette lettre lui-même?

M. DINMONT.

Lui-même?... Mais il ne vous parle donc pas du duel?....

MADAME D'OFELLY.

Comment ! il s'est battu en duel ?

M. DINMONT.

Avec Saint-Yves.... Une balle lui a traversé la poitrine, et il est mort ce matin à neuf heures et demie. (*Madame d'Ofelly tombe sans connaissance.*) Madame!... madame!... Elle est évanouie... Au secours! (*Il sonne violemment. — Entrent les femmes de madame d'Ofelly, qui la relèvent et l'emportent.*) Je ne puis rien comprendre à cette surprise, à cette douleur si excessive,.... à cette lettre qui ne parle pas du duel.... La lettre est restée par terre : si je voyais.... (*Il lit.*) Quel message!.... Et c'est moi, le vieil ami de d'Ofelly, qu'on charge de pareilles confidences.... Ils s'aimaient, je le vois.... Je comprends cette haine pour Saint-Yves.... Je m'en étais déjà douté.... Ah! d'Ofelly verra cette lettre; il connaîtra quel neveu il a perdu heureusement... et quelle femme lui reste pour son malheur....

SCÈNE VII.

Un mois après. — La maison de madame d'Ofelly, à Paris.

M. D'OFELLY, THÉODORE *très-pâle, étendu sur une chaise longue.*

M. D'OFELLY.

Je te le disais bien, mon cher Théodore : ces médecins sont des ignorans. La science la plus profonde, la puissance la plus forte qui puisse sauver un malade est l'amitié... Trois médecins t'avaient condamné : j'ai dit : je chercherai jusqu'à ce que j'en trouve un qui me donne de l'espoir ; j'y dépenserai 50,000 francs s'il le faut... J'ai fini par le rencontrer, et il ne m'a rien coûté, celui-là : c'est la nature.... Il est vrai que je l'ai aidé par mes soins.... mais j'avais juré que tu en réchapperais, et quand je me mets quelque chose dans la tête....

THÉODORE.

Ah ! je sais que je vous dois la vie... C'est une dette que je contracte.

M. D'OFELLY.

Eh! pas du tout, mon cher Théodore : c'en est une que j'ai payée. Crois-tu que j'ignore la véritable cause de ton duel? Ne sais-je pas qu'il s'agissait de mon honneur à moi? Les assiduités de ce fat de Saint-Yves auprès de ta parente, de ta tante, t'avaient importuné et inquiété pour moi : tu lui as cherché querelle sans motif apparent; tu as exposé ta vie et tu as compromis ta réputation de douceur et d'humanité, tout cela pour moi. J'ai confiance en madame d'Ofelly, mais cependant la jalousie commençait à me torturer. Je n'en manifestais rien, car la jalousie est plus qu'un tourment, c'est un ridicule, et le ridicule, à Paris; ne se pardonne pas; mais tôt ou tard j'eusse fait ce que tu as fait..... Quoi qu'on puisse en croire, les chiffres et les opérations de banque n'ont pas tellement épaissi mon ame, qu'il ne soit resté quelque feu au fond de cette argile... Je sens tout le prix du trésor que je possède par le degré auquel il m'est envié, et si jamais..... Ne parlons pas de cela... Mon médecin m'a défendu de m'animer... Enfin il suffit.... J'ido-

lâtre ma femme, et je t'aime, toi, qui as voulu la préserver de sa perte....

THÉODORE.

Et madame d'Ofelly?...

M. D'OFELLY.

Se porte bien.... Elle arrive demain, bien triste de ta mort à laquelle elle croit encore.... C'est demain sa fête, et ta résurrection est une surprise que je veux lui ménager. J'ai défendu que personne l'avertît avant moi de cet heureux événement.

THÉODORE.

Quoi! vous voulez?...

M. D'OFELLY.

Oui, je le veux.... Mais il se fait tard; voici l'heure de la Bourse: je reviendrai voir comment tu vas à l'heure du dîner.

(*Il sort.*)

THÉODORE *seul.*

L'inquiétude me dévore!... Qu'est devenue

ma lettre?... Que je voudrais, au prix de tout mon sang, qu'elle n'eût jamais été écrite!... Mon oncle m'a sauvé la vie; et s'il apprend que dans le même moment... Mais je me croyais à ma dernière heure.... Ah! j'aurais déchiré vingt fois ma blessure de ma propre main, si je ne sais quelle curiosité ne m'avait retenu... Curiosité de malheurs et de crimes!... C'est incroyable! M. Dinmont ne m'est pas venu voir une fois depuis un mois.... A-t-il remis cette lettre?... Et Léontine, qu'aura-t-elle dit?... La tête me brûle.... Allons respirer l'air du jardin....

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

Appartement de madame d'Ofelly, donnant sur le jardin par une porte vitrée qui est ouverte.

MADAME D'OFELLY, THÉODORE.

MADAME D'OFELLY *entrant en costume de voyage.*

Personne ne m'attend.... Personne ne m'a vue.... Je ne sais pourquoi je reviens.... Mais

le séjour de la campagne m'était devenu si insupportable!... Serai-je mieux ici?... Oh non! Tout me rappellera l'objet de cette perte si subite, si foudroyante... Malheureuse!... Comme je l'aimais sans m'en douter, sans y réfléchir!... J'étais comme ces somnambules qui errent sans voir et se réveillent sur le bord d'un abîme... Tout est décoloré pour moi dans la vie... Je ne vois plus d'utilité aux affaires, d'agrément aux plaisirs; tout m'est égal, tout m'importune... Je suis épouvantée de mon amour en le mesurant à mes regrets... Et il m'aimait, lui!... S'il eût vécu, il me l'eût dit... il eût exigé mon amour.... Oh! quel bonheur qu'il soit mort!...

(En ce moment, Théodore paraît à la porte.)

THÉODORE.

Madame d'Ofelly!... Ah! malheureux!... Faut-il entrer? faut-il fuir?...

(Il reste sur le seuil, la tête dans ses mains.)

MADAME D'OFELLY, *sans le voir.*

Une chose m'inquiète : je ne sais ce qu'est devenue la lettre de Théodore... Je n'ose la redemander à personne, et... (*Elle tourne la tête, aperçoit Théodore et tressaille.*) Qu'est-ce que cela ?...

THÉODORE.

C'est moi...

MADAME D'OFELLY.

Qui, vous ?....

THÉODORE.

On vous a trompée, madame : je suis guéri de ma blessure.... je vis encore....

MADAME D'OFELLY.

Oh ! vivant ! vivant !.... Quel bonheur !

(*Elle s'évanouit dans les bras de Théodore.*)

THÉODORE, *la relevant.*

Madame !... Elle a perdu connaissance....
Léontine !.... Si j'appelais.... Je n'ose.... Elle

dans mes bras!... Oh! tenir dans ses bras une femme qu'on aime et qu'on ne peut posséder, c'est à la fois un paradis et un enfer!... Voilà le seul moment où cela me soit permis.... Je puis du moins le laisser se prolonger.... Elle rouvre les yeux.... Léontine!

MADAME D'OFELLY, à demi-ranimée.

Théodore!... Oh! nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas?... J'ai trop souffert autrefois!... Maintenant je suis libre... je ne vivrai plus que pour toi...

THÉODORE.

Pour toi!... Dieu, tu l'entends!... Est-ce ma faute?... Tu m'aimes donc, ma Léontine?

MADAME D'OFELLY.

Oui, sans doute.... N'est-ce pas naturel?...
 (Elle réfléchit; puis pousse un cri affreux.)

THÉODORE.

Qu'avez-vous?...
 .

MADAME D'OFELLY.

Ah! malheureuse! je suis mariée, je suis la femme de ton oncle.... Rien n'est changé.... J'ai été le jouet d'une illusion.... j'ai cru un instant recommencer une autre existence.... Quand je t'ai trouvé là ressuscité, tout s'est confondu, tout s'est bouleversé en moi.... il m'a semblé que c'était moi qui revivais....

THÉODORE.

Oh! ton délire n'était pas une folie... Oh! tu m'aimes, tu es à moi, tu l'as dit...Cela ne se rétracte pas....

(Il s'avance vers madame d'Ofelly, qui recule.)

MADAME D'OFELLY.

Moi à vous!.... Il m'aime, et il ose me le dire!.... Et il me dit *tu*, et je le lui disais aussi!... Moi à vous!....- Moi mariée, moi votre parente, presque votre mère!.... Horreur! infamie! adultère! inceste!.... Ne m'approchez pas!....

THÉODORE.

Oh ! que disiez-vous donc ?

MADAME D'OFELLY.

Je ne m'en souviens plus : oubliez - le de même.... ne vous souvenez que des bontés , des vertus de votre oncle, de mon mari, à qui vous devez tout, votre éducation, votre fortune....

THÉODORE.

Et la vie.... qu'il a rendue pour moi un supplice... Ah ! pour ce bienfait-là j'aurais le droit de le haïr.... N'importe ! je sens que je vous ferais horreur si je continuais à vous parler d'amour, et que je me ferais encore plus horreur à moi-même.... Vous n'entendez donc plus rien de semblable de ma bouche.... Mais que je puisse vous voir encore, causer avec vous... et je serai content... ou je ferai semblant de l'être.

MADAME D'OFELLY.

C'est impossible, Théodore... Je pars pour la

campagne, et nous ne nous reverrons point de long-temps....

THÉODORE.

Oh ! vous n'aurez pas cette cruauté, Léontine!....

MADAME D'OFELLY.

Quelqu'un.... M. Dinmont!.... Je resterai, je vous le promets.... Mais taisez-vous, taisez-vous, de grâce!....

(*Entre M. Dinmont.*)

M. DINMONT.

Bonjour, madame; bonjour, Théodore... Ma joie est grande de vous voir rétabli.... (*A part.*) Cette entrevue secrète, leur trouble à tous deux confirment mes soupçons.... Je me suis tu jusqu'ici, mais il faut que je parle....

(*Entre M. d'Ofelly.*)

M. D'OFELLY.

Eh ! bonjour, Léontine... Tu n'es pas venue m'embrasser à ton arrivée, mais je te le par-

donne : quand on revoit son neveu que l'on croyait mort, il est permis d'oublier cette petite formalité.... Je voulais te faire une surprise demain matin, mais tu l'as eue aujourd'hui : peu importe.... Allons à table : on a servi.

(*Il prend le bras de sa femme.*)

M. DINMONT, à M. d'Ofelly.

Après le dîner, je te demanderai quelques momens d'entretien particulier.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE IX.

Après dîner.— Un salon de la maison.

M^{me} D'OFELLY, THÉODORE, ROSALIE.

MADAME D'OFELLY, à Rosalie.

Rosalie, faites emballer mes paquets, et que je puisse partir dans cinq minutes. (*Rosalie sort.*) Oui, ma résolution est bien prise... J'ai

dit adieu à mon mari; je vais écrire un mot à Théodore.... C'est inutile : le voici lui-même.

(*Entre Théodore.*)

THÉODORE.

Que vois-je ? des paquets?... Vous êtes prête à partir !... Vous me trompez, Léontine : vous ne restez pas....

MADAME D'OFELLY.

De bonne foi, Théodore, comment voulez-vous que j'y consente?... Vous le sentez vous-même : après votre lettre et mon aveu, pouvons-nous demeurer sous le même toit, quand nous ne pouvons plus nous voir sans frémir ?

THÉODORE, *amèrement.*

C'était bien la peine de guérir et de vivre!... Mais au reste, ceux qui croient ma blessure entièrement fermée se trompent.... Une émotion violente peut la faire rouvrir, et la faire rouvrir mortelle...

MADAME D'OFELLY.

Que dites-vous, Théodore?... Quelles sombres

idées!... Non, vous êtes un homme... Vous ne vous laisserez pas aller à la douleur et vaincre par vos passions.... N'est-il pas d'autre femme que moi?

THÉODORE.

Il y en a quinze millions : ainsi l'on peut choisir.... Pourquoi vous plutôt qu'une autre en effet?.... Aller choisir justement celle-là qui est mariée à mon oncle, c'est être bien mal avisé!... Mon Dieu! madame, vous prétendez connaître l'amour, et vous dites des choses pareilles!....

MADAME D'OFELLY.

Pardon, Théodore : je sais que pour qui aime il n'existe plus qu'un être sur la terre..... Mais si l'amour d'ici à long-temps n'a plus pour vous que des tourmens, n'avez-vous pas d'autres passions devant lesquelles celle-là peut s'effacer?... L'ambition, la gloire... Vous avez du talent : prenez une carrière.... la littérature, la politique, n'importe.... Partout on peut être célèbre ou utile, et je vous permets de penser que je serai heureuse et fière de vos

succès, si cela peut vous encourager... Je vous suivrai du regard, et dans les applaudissemens que vous mériterez vous reconnaîtrez toujours ma main... Et si dans quelque temps, dans quelques années, vous vous êtes bien franchement voué tout entier à votre art, si vous avez dirigé vos passions vers la gloire sans arrière-pensée, alors vous pourrez me revoir : je ne me défierai plus de vous ; vous redeviendrez mon cavalier si cela vous tente ; mais je ne serai plus ni jeune ni belle...

THÉODORE.

Oh ! quel ange vous êtes !... Parlez, parlez encore.... Cette voix-là me charmerait en me lisant mon arrêt de mort!...

UN VALET, *entrant.*

La berline de Madame....

THÉODORE.

Oh ! que tout se décolore et que tout devient vide pour moi à ce mot !... Oh ! ne partez point... pas encore.... pas encore....

MADAME D'OFELLY.

C'est impossible, Théodore... Je me défie de vous, de vos transports : vous pourriez éveiller des soupçons; et j'espère qu'il ne s'en est élevé aucun jusqu'ici... Cependant une chose me tourmente : j'ignore ce qu'est devenue la lettre que Dinmont m'a apportée de votre part, après votre duel.... Elle s'est égarée, perdue, je l'espère... Mais je crains qu'elle ne soit tombée sous les yeux de quelqu'un....

(*Entre Rosalie, pâle et effrayée.*)

ROSALIE.

Madame!.... Madame!....

MADAME D'OFELLY.

Qu'avez-vous, Rosalie?

ROSALIE.

Je ne puis parler..... Je meurs de peur... Pardonnez-moi, madame, si je dis des choses qui vous offenseront, mais vous savez mon atta-

chement pour vous, et il n'y a pas un moment à perdre.

MADAME D'OFELLY.

Parlez, parlez vite!

ROSALIE.

J'étais dans une allée du labyrinthe du jardin, et M. d'Ofelly et M. Dinmont dans une autre : je les voyais et je les entendais sans être aperçue d'eux... M. Dinmont parlait bas à M. d'Ofelly : celui-ci était fort agité... Enfin M. Dinmont lui donne une lettre : M. d'Ofelly la lit.... Jamais je n'ai vu une semblable colère : les veines de son front se gonflaient, et il en était tout bleu.... Il pouvait à peine parler.... « Les infâmes! disait-il.... Infâme Léontine!.... infâme Théodore!... je les tuerai tous deux... des pistolets!... des armes!... » Et il se dirigeait vers la maison.... Moi j'étais prête à m'évanouir... mais j'ai rassemblé mes forces, et je suis accourue vous avertir....

(Elle tombe dans un fauteuil.)

THÉODORE.

Cette lettre est la mienne... Plus de doute... nous sommes perdus !...

MADAME D'OFELLY.

Que devenir?... Oh! la mort par pitié!...

THÉODORE.

Mais, j'y pense.... rien ne vous accuse : moi seul je suis perdu... Dites que vous ne m'aimez pas, que je vous fais horreur.... je le confirmerai..... Il n'y a point de lettre de vous, point de preuve contre vous.... Faites mieux : faites semblant de me chasser de votre présence.... Peu fait à la honte, moi je ne sais pas la dissimuler.... Non, mon opprobre est écrit à mon front.... Oh! ne puis-je rentrer sous terre!.... (*A la fenêtre.*) Voici M. d'Ofelly!.... Je reconnais ma lettre à sa main.... Dans trois minutes il sera dans cette chambre....

MADAME D'OFELLY.

Oh! puisque je ne peux mourir, fuyons; fuyons, Théodore!....

THÉODORE.

Fuir!... vous le voulez?... Eh bien! une berline nous attend... Vous avez des domestiques, j'ai de l'argent... Au lieu de prendre la route de Montmorency, prenons la route d'Allemagne, la route de Suisse, la route de l'enfer!... Mais fuyons!....

MADAME D'OFELLY.

Quoi! avec vous?... pour jamais!....

THÉODORE.

Il n'y a plus à hésiter... Vous ne savez pas dissimuler : vous ne pouvez plus rester ici.

(Il la saisit, et l'emporte vivement hors de la chambre.)

SCÈNE X.

Suisse, un mois après. — Un lieu solitaire, près d'un chalet. — Au fond, des rochers et un précipice.

MADAME D'OFELLY *assise sur une pierre ;*
THÉODORE, *un peu plus loin, appuyé sur son fusil.*

MADAME D'OFELLY.

Eh bien !....

THÉODORE.

Me pardonnez-vous, Léontine ?

MADAME D'OFELLY.

Puisse le ciel, vous pardonner de même !....
Il a le droit de vous accuser plus que moi....

THÉODORE.

Non, c'est moi qui vous perds... Tout pouvait encore se réparer, il y a un mois, quand

cette fatale lettre est tombée sous les yeux de votre mari.... Vous pouviez vous sauver en me sacrifiant : vous ne l'avez pas voulu; c'est vous qui vous êtes sacrifiée à moi.... Vous étiez calme, gaie; vous ne demandiez qu'à espérer, à être heureuse; votre amour pour moi n'était qu'une émotion de plus qui en vous n'avait rien de criminel... votre âme le purifiait: c'est moi qui vous en ai montré tout le danger.... Vous marchiez d'un pas ferme au bord d'un précipice, sans même l'apercevoir : je vous l'ai montré, je vous ai fait peur, et vous y êtes tombée.... A Paris, notre nom maintenant ne peut sans doute se prononcer sans horreur, car ce monde ne flétrit pas ceux qui le bravent en face, mais il proscriit lâchement les absens qui ne peuvent se défendre.... On ne voudra pas s'informer des circonstances qui nous ont perdus, et vous aurez laissé, comme moi, la réputation d'un monstre d'ingratitude.... C'en est fait : le déshonneur est scellé sur nos fronts comme la pierre d'un tombeau.

MADAME D'OFELLY.

L'excès de mon malheur est si grand que

je puis à peine y croire!.... Quelle main puissante a enchaîné tant d'événemens qui auraient perdu la vertu la plus ferme et la plus opiniâtre?....

THÉODORE.

La fatalité.

MADAME D'OFELLY.

Je voudrais mourir.... Par pitié! délivre-moi de la vie, Théodore; de la misère, du passé, du présent, de l'avenir....

THÉODORE.

Mourir, mourir ensemble!.... Je le veux bien.... Vois-tu ce fusil?... Il est à deux coups, et la même arme peut nous donner la mort à tous deux.... Mais auparavant, écoute.... Je ne veux pas mourir sans avoir vécu.... Depuis quinze jours tu me résistes, Léontine.... Je ne veux pas supporter l'infamie et les malheurs du crime sans en recueillir du moins tout le fruit.... Léontine! tu es une belle femme, toi... et je veux te posséder!...

MADAME D'OFELLY.

Ah! taisez-vous!.. Ce n'est pas de l'amour pour moi cet amour qui fait rougir!... Je ne comprendrai jamais ce que des plaisirs grossiers ajoutent à une passion d'être intelligent... Si un amour pur ne vous rend pas heureux, vous ne le serez jamais.

THÉODORE.

Je ne sais pas... Ce n'est pas ma faute à moi si Dieu a mis dans mes veines du soufre au lieu de sang... Sans doute il est misérable que Dieu ait asservi aux mêmes lois l'être le plus noble et l'animal le plus dégradé de la création... Mais qu'importe, si nous ressentons la force invincible de ces mêmes lois?... Ce vague besoin de posséder la femme que l'on aime est devenu en moi une frénésie depuis le jour où, me voyant rendu à la vie, tu es tombée dans mes bras, ta tête à côté de la mienne... Il y a dans cet air ardent qui joue autour des épaules, du cou, des joues d'une femme, un poison qui passe dans vos veines... J'ai pris le parti de suivre, les yeux fermés, cette pente invincible

que mon attention et mes efforts n'auraient pu me faire éviter.... D'ailleurs, sans ce côté de mes passions, à quoi servirait que tu fusses belle?... O ma Léontine! oublions du moins un instant tous nos malheurs!... Encore quelques momens d'illusions, les derniers... Voistu, jeunes tous deux, nous avons été élevés ensemble.... Nos parens se sont plus à nourrir la pensée de nous unir... L'âge arrive enfin... On nous a mariés, ce matin...

(Il s'approche d'elle.)

MADAME D'OFELLY, *se levant.*

Va-t-en, tentateur!.... Non, ma conscience me reste encore; je n'ai plus qu'elle d'ami désintéressé : ne la corromps pas; laisse-moi.

THÉODORE.

Quoi! je passerai pour un monstre, je serai maudit, je serai maudit de mon bienfaiteur, flétri, poursuivi, emprisonné, et jugé peut-être.... et tout cela pour rien!.... Léontine, :

prends-y garde! mon bras est plus fort que le tien....

(*Il la saisit fortement par le bras.*)

MADAME D'OFELLY.

Eh bien! attends.... Ce soir du moins.... Mais pas au grand jour, en face du soleil.... Que je ne puisse pas me voir dans tes yeux!... J'en mourrais de honte... Ce soir, cette nuit, si tu veux.... mais maintenant laisse-moi....

THÉODORE.

Ah! ce soir donc!.... Je vais chasser.... Mais souviens-toi de ta promesse....

SCÈNE XI.

Même endroit. — Le crépuscule.

MADAME D'OFELLY *seule.*

Je voudrais pouvoir arrêter la marche du jour qui décline.... Il a été bien horrible pour moi ce jour; et pourtant il a passé trop rapi-

dement.... Théodore.... Il va venir.... Ma promesse me livre à lui.... Je tremble.... Tout mon sang se retire vers mon cœur... Je crains... ou j'espère plutôt qu'il ne pressera bientôt qu'un cadavre dans ses bras.... Oh! quelles dispositions pour une nuit d'amour!... Un condamné n'en a pas d'autres dans la nuit qui précède son supplice... Je frémis à chaque bruit comme aux pas d'un bourreau qui viendrait me chercher.... Mais je ne me trompe pas.... quelqu'un vient par le petit sentier.... Ce n'est point son pas.... Dieu soit béni! (*Elle regarde.*) Oh! grâce! grâce!... au secours!... Où me cacher?... C'est mon mari!....

(*Entre M. d'Ofelly.*)

M. D'OFELLY.

Ce n'était pas moi, madame, que vous attendiez, à ce qu'il paraît....

MADAME D'OFELLY.

Monsieur....

M. D'OFELLY.

Il faut vous rendre justice : vous étiez bien

cachée.... Mais j'ai un incroyable bonheur pour découvrir mon opprobre.

MADAME D'OFELLY.

Je n'essaierai pas de me justifier, monsieur, en vous contant quel enchaînement terrible de circonstances m'a perdue; d'ailleurs vous n'y croiriez pas.... Non, j'ai fui devant vous, poussée par une fatalité inexplicable.... Vous m'avez atteinte.... Je ne m'aveugle pas sur le châ-timent plus que mérité que je vais subir.... Nous sommes dans un pays perdu, presque sans lois; nul ne saura que vous m'avez tuée.... Je vais recommander mon âme à Dieu.... Seulement ne me faites pas trop souffrir.... Tuez-moi : il en est temps encore....

M. D'OFELLY.

Rassurez-vous, madame : ce n'est pas vous que je suis venu chercher ici. Si je vous eusse rencontrée dans le premier moment où j'ai découvert votre secret, il est probable qu'à défaut d'armes je vous eusse écrasée sous mes pieds.... Il n'y a pas une seule fibre de mon cœur qui ne se révolte à votre vue... Mais vous

êtes femme, et c'est trop de deux victimes.... Toutefois, rassurez-vous encore : je n'assassinerai pas Théodore... Et pourtant, j'irais le poignarder dans son sommeil, s'il en a un encore, que je ne dépasserais pas mes droits.... Théodore, le confident de tous mes secrets, le compagnon de tous mes plaisirs.... je l'avais enrichi la veille, je lui sauvais la vie le lendemain.... Mon Dieu! ce n'est pas un homme.... Je crains qu'une balle de plomb n'ait pas de force contre lui.... Une telle scélératesse, à cet âge, n'est pas possible!.... Homme ou démon toutefois, il accomplira son crime, ou moi ma vengeance.... L'un de ces deux pistolets est chargé.... j'ai oublié lequel.... je lui donnerai à choisir... Il a fait de très-bons choix jusqu'ici : pourquoi ne continuerait-il pas?... Qui sait? vous allez être veuve peut-être, et ma présence en ce lieu, madame, n'aura servi qu'à rendre vos plaisirs plus sûrs et plus légitimes.

MADAME D'OFELLY.

Non... Théodore est éloigné d'ici pour quelques jours... Vous l'attendriez en vain... Tuez-moi.... ou ramenez-moi à Paris, ce qui est plus

cruel encore.... Mais n'espérez pas le rencontrer aujourd'hui.

M. D'OFELLY.

N'espérez pas me tromper, vous! Des paysans de ce hameau m'ont dit qu'il rentrait tous les jours à cette heure... Et tenez, le voilà qui revient tranquillement, son fusil sur l'épaule, comme un bon bourgeois qui vient de tirer sur ses terres....

MADAME D'OFELLY.

Le voici!... Les voir s'égorger en ma présence!... Mon Dieu! si c'est le châtiment que vous me réservez, il est trop cruel pour ma faute!

M. D'OFELLY.

Silence!... Suivez-moi dans ce chalet... Qu'il ne me voie pas d'abord....

MADAME D'OFELLY.

Non... J'empêcherai bien ce duel!...

(Elle veut s'élaner au-devant de Théodore : M. d'Ofelly la retient par les cheveux.)

M. D'OFELLY.

Tais-toi, Léontine, ou tu es morte!....

MADAME D'OFELLY.

Théodore! Théodore! n'approche pas, ou tu es mort!....

M. D'OFELLY.

Te tairas-tu, adultère éhontée?

MADAME D'OFELLY:

Il m'a aperçue.... Fuis, Théodore, fuis!....

• M. D'OFELLY, *tirant son couteau de chasse.*

Tu le veux donc?... Je commencerai par toi....

MADAME D'OFELLY, *toujours plus haut.*

Va-t-en, Théodore, va-t-en!....

(*M. d'Ofelly lève son couteau de chasse sur elle; mais Théodore, qui accourt et suit tous ses mouvemens de loin, fait feu sur lui.— M. d'Ofelly, blessé à la tête, va tomber dans son sang à quelques pas.*)

M. D'OFELLY.

Inceste et parricide... rien ne lui manque!...
C'est bien....

THÉODORE, *arrivant.*

Tu voulais l'assassiner: je l'ai défendue....

M. D'OFELLY.

Bien visé, Théodore!.... Il y a un mois, c'est mon cœur que tu blessais, et tu ne visais pas moins juste... Aujourd'hui, c'est plus haut que tu frappes..... Je meurs..... Toutefois, un duel aura lieu encore entre nous: ton arme est ce fusil à moi; il ne m'a pas manqué... La mienne est ma malédiction..... elle ne te manquera pas non plus... Je te la donne, à toi... à cette femme que je couvre de mon sang comme d'un anathème visible.... Prends-la.... la mort m'épargnera le spectacle de la voir dans tes bras, que tu offrirais sans honte à mes derniers regards.... Adieu, Théodore.... Je vais t'attendre.... Tu ne sortiras plus.... triomphant.... de notre dernière.... épreuve....

(*Il prononce encore quelques mots inarticulés, et meurt.*)

THÉODORE.

Il est mort!... Rapt, adultère, inceste, paricide, pour cette femme j'ai tout commis, et inutilement!... Que devenir?... Ah! ce fusil est à deux coups... (*Il arme son fusil.*) Commettre tous les crimes!... Et pourtant je ne suis point un scélérat... mais je vais le devenir!... (*Il jette son fusil.*) La fatalité, qui m'a fait subir les peines de mes actions, ne m'empêchera pas d'en recueillir le prix : Léontine est une belle femme, et je veux la posséder... Où est-elle? (*Il se retourne, et l'aperçoit accroupie au pied d'un arbre et regardant d'un œil hagard le couteau de chasse de M. d'Ofelly qu'elle a ramassé. — Il s'approche d'elle.*) Léontine!

MADAME D'OFELLY.

N'approche pas!...

THÉODORE.

Qu'as-tu?... Tu ne sembles pas me reconnaître!

MADAME D'OFELLY.

Oh! qui que tu sois... n'approche pas!....

Vois-tu? le tonnerre est tombé sur cet homme...
vois-tu? c'est électrique....

THÉODORE.

Quels mots insensés!

MADAME D'OFELLY.

Oui, vois-tu ce sang rouge dans ses cheveux
blancs?... Tiens, regarde....

*(Elle amène Théodore jusqu'au corps de
M. d'Ofelly; puis s'enfuit avec des éclats
de rire effrayans.)*

THÉODORE.

Folle!... Tous les crimes pour elle, et inutilement!.... Elle fuit... la suivrai-je?... A quoi bon?... Que ferait-elle de moi, ou moi que ferais-je d'elle?... Peut-il lui arriver un plus grand malheur que de vivre?... Ah! la malheureuse!... elle gravit ce rocher aigu, au bord de ce précipice... Si le pied lui glissait... Ah!...
(Il détourne la tête.) Morte!.... A présent, je vais la suivre....

(Il ramasse son fusil.)

LA
NIÈCE DU GOUVERNEUR,

IMBROGLIO A LA MANIÈRE ESPAGNOLE,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE ET SUIVI D'UN ÉPILOGUE.

PERSONNAGES.

PROLOGUE ET ÉPILOGUE.

LE MARQUIS DE LA ROCA, } auteurs de *la Nièce du*
PEDRO VALLEZ, } *gouverneur.*
LE DIRECTEUR.

OSORIO, jeune premier de la troupe:

CATALINA, jeune première.

ACTEURS.

IMBROGLIO.

DON JUAN D'AYAMONTE, gouverneur de Murcie.

DON LOPEZ DE CASTEREY, } gentilshommes de cette
DON ALVARO MANRIQUE, } ville.

DON LÉON DE GUZMAN.

DONA ISABELLE D'AYAMONTE, nièce du gouverneur.

DON LOUIS DE VILLENAS.

MEIMENGEN.

BARTHOLOMEO.

ROBERTI.

CARLO, valet de don Louis.

DIÉGO, valet de dona Isabelle.

VITTORIA, suivante de dona Isabelle.

DIAZ, alguazil.

SEIGNEURS et DAMES de Murcie.

VALETS et SUIVANTES.

ALGUAZILS.

LA
NIÈCE DU GOUVERNEUR.

Prologue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le foyer du théâtre. — La répétition vient de finir.

LE DIRECTEUR, PEDRO, OSORIO, CATALINA, UNE ACTRICE.

LE DIRECTEUR.

Allons! à ce soir, et bonne chance!

PEDRO.

Ah! qui sait si le public aura bien ou mal digéré?... Osorio, que présagez-vous de notre succès?

OSORIO.

Franchement, je ne puis vous répondre; mais je trouve que vous exagérez quelquefois l'expression de la passion.

PEDRO.

Défaut si l'on veut, mais il est bon : faire plus fort que nature est un écart de talent; faire plus faible est un vice de la médiocrité.

CATALINA, *dans un coin, à une actrice.*

Eh bien, ma chère, vous continuez vos débuts... avec succès, m'a-t-on dit?

L'ACTRICE.

Oui; et vous-même, que dites-vous du rôle que vous jouez ce soir?

CATALINA.

Mais pas mal, je vous assure; non, réellement, pas mal, ma parole d'honneur!

OSORIO, *à Pedro.*

Votre illustre collaborateur n'est pas venu

à la répétition : cela prouve bien peu d'inquiétude pour le succès.

PEDRO.

C'est qu'il n'est inquiet que pour sa part de travail dans l'ouvrage : quelques points et virgules, des trémas, et une quantité prodigieuse de points d'exclamation.

OSORIO.

Il en est, à ce qu'il paraît, de cet ouvrage comme de l'enfant qu'a eu Catalina quand il l'entretenait : il s'en croit fanatiquement le père, et il s'apitoyait sur les cris de la senora en mal d'enfant. On dit que la rusée Andalousse lui répondit que c'était bonté pure à lui de gémir sur un accident....

PEDRO.

Voici le marquis lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Bonjour, tous. (*A Pedro.*) Bonjour, mon cher. (*A Catalina.*) Salut, senora.... Eh bien ! la répétition ?

LE DIRECTEUR.

Elle est finie depuis un quart d'heure.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous ne m'avez pas attendu !

LE DIRECTEUR.

Votre seigneurie est d'ordinaire si exacte que, ne la voyant pas à l'heure juste, nous avons pensé qu'elle ne viendrait pas.

LE MARQUIS.

J'avais un rendez-vous... Ne pourriez-vous pas recommencer ?

LE DIRECTEUR.

C'est impossible : nous avons d'autres ouvrages à répéter après.

LE MARQUIS.

Il faudrait au moins reprendre la fin avec un nouveau dénouement que je vous apporte.

PEDRO.

Un nouveau dénouement! le matin de la première représentation!...

TOUS.

C'est impossible.

LE MARQUIS.

Ce sera l'affaire de rien : au lieu de votre dénouement en dialogue, la pièce sera finie par un discours que prononcera le héros. Avec de la bonne volonté et un souffleur...

PEDRO.

Mais pourquoi cette résolution subite?

6*

LE MARQUIS.

D'abord, mon cher, c'est que votre dénouement malheureux était du plus mauvais goût; ensuite la marquise Andujar, qui doit assister à la représentation, ne peut les supporter : l'autre jour, au *Médecin de son honneur*, on a été obligé de l'emporter évanouie de sa loge... Tenez, lisez ce dénouement.

PEDRO, *après l'avoir lu rapidement.*

Il est fort bien sans doute ; mais la pièce est manquée avec une fin heureuse ; d'ailleurs, sauf de bien rares exceptions, les dénouemens tristes font plus d'effet que les autres. Cela est fondé sur une base sûre et invariable, la malignité humaine : faites du bien aux hommes, ils l'oublient; faites-leur du mal, ils se souviennent de vous... Non, je ne puis accepter cette fin...

LE MARQUIS.

En ce cas, je retire l'ouvrage, mon cher, et vous vivrez comme vous pourrez. Je suis auteur aussi bien que vous : les comédiens avaient refusé la pièce avant les améliorations

que j'ai apportées au style par mon travail.

PEDRO, *à part.*

Et à leurs cerveaux par votre vin de France.

LE MARQUIS.

Ainsi donc, choisissez.

PEDRO.

Non, c'est impossible ! C'est... (*à part*) c'est me déshonorer. (*Haut.*) Attendez du moins quelques jours, que nous ayons le temps d'en causer.

LE MARQUIS.

Eh ! comment voulez-vous que je fasse ? La marquise Andujar part demain pour ses terres.

OSORIO, *à Pedro.*

Qu'est-ce donc que cette marquise Andujar ?

PEDRO, *à Osorio.*

Une femme qui l'envoie promener toutes les fois qu'il lui parle d'amour... Non, Osorio, non,

Catalina, vous ne direz pas le dénouement....

OSORIO, à *Pedro*.

C'est ici le jugement de Salomon : on reconnaît le véritable père.

PEDRO.

Je le crois bien ! on veut tuer l'enfant... Mon cher directeur, vous ne voulez pas....

LE DIRECTEUR.

Monsieur le marquis, considérez un peu.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cela me fait?... Mon cher, si vous ne jouez pas ce soir comme je l'entends, je retire la pièce et j'écris au ministre : je vous ferai ôter demain votre brevet... votre patente... comment appelez-vous cela?... d'administrateur de théâtre... Voilà mon dernier mot.

LE DIRECTEUR, à *Pedro*.

Nécessité n'a point de loi : il faut céder. (*A Osorio.*) Apprenez le nouveau dénouement.

CATALINA.

Mais je perds ainsi ma tirade.

LE MARQUIS.

Vous y gagnerez quelque chose qui vaut mieux qu'une tirade : j'ai un certain écrin.... Et vous....

(Il parle bas à d'autres acteurs.)

PEDRO.

Quoi! Catalina!...

CATALINA.

Le directeur l'exige.

PEDRO, *aux autres acteurs.*

Quoi! vous.....

LES AUTRES ACTEURS.

Le directeur l'exige.

PEDRO, *à Osorio.*

Et vous, Osorio, mon ami, ma vie est entre vos mains!

OSORIO.

Retirez la pièce : c'est le seul moyen de la sauver.

PEDRO.

Eh ! si je le fais , je meurs de faim demain.

OSORIO.

Alors ne la retirez pas.

UN VALET *entrant.*

L'auteur de la pièce nouvelle , s'il vous plaît ?

LE MARQUIS, *précipitamment.*

C'est moi.

LE VALET.

Une lettre de la marquise Andujar pour M. le marquis.

LE MARQUIS.

A quoi bon m'appeler marquis ? Nommez-moi seulement D. Louis de La Roca. Qu'est-ce que ces vains titres donnés par la naissance, auprès de ceux acquis par la gloire ? C'est déparer l'or que de le mêler avec du clinquant.

Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'aimerais mieux m'appeler Calderon tout court que le duc de Medina Cœli, bien que sa race ait des droits au trône d'Espagne... Mais à propos, ma lettre... (*Après avoir lu.*) La marquise m'attend dans une demi-heure : vite il faut recommencer la répétition.

LE DIRECTEUR.

En scène!

PEDRO.

Rage et enfer!... Ah!.... si je ne mourais pas de faim!....

SCÈNE III.

Sept heures du soir.

OSORIO, *seul dans sa loge, s'habillant.*

Maudit tailleur! m'apporter toujours mes habits à l'heure juste!... Rien ne va, rien n'est prêt, ni costume ni mémoire..... Je sais mal le nouveau dénouement... J'ai répété vingt fois l'autre, et serais presque tenté de le dire, en

dépit du marquis... Mais tout va retomber sur moi, c'est sûr : c'est moi seul qui l'exécute.... Que faire?..

UN GARÇON DE THÉÂTRE *entre, deux lettres à la main.*

Deux lettres pour vous, monsieur, très-pressées.

OSORIO, *ouvrant la première.*

Voyons.... Ah! c'est de Pedro.

« Mon ami, j'ai réfléchi : je ne puis laisser
« dire le nouveau dénouement du marquis : si
« vous l'exécutez, je vous donnerai à choisir,
« après la pièce, de deux pistolets, et la cer-
« velle de l'un de nous sautera. »

Oh! mon Dieu! ceci devient sérieux!... Et l'autre lettre.... C'est du marquis.

« Mon cher, j'apprends que le petit Pedro
« se donne du mal pour faire dire son dénoue-
« ment au lieu du mien : si vous jouez la fin
« de la pièce comme il l'a faite, je vous fais
« donner, ainsi qu'à lui, trois cents coups de
« bâton, et avant huit jours le théâtre sera

« fermé, et Osorio à la tour de Ségovie. »
Diable!...

LE GARÇON DE THÉÂTRE, *accourant.*

Monsieur, monsieur, on va lever la toile :
c'est à vous de paraître.

OSORIO.

Que faire?... Je ne sais où donner de la tête...
Mon manteau, mon chapeau... Le dénouement...
On lève la toile.... Le diable emporte auteurs
et théâtre!

(Il sort en courant.)

La

Nièce du Gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait nuit. — Une rue de Jaën, ville d'Andalousie. — Une porte s'ouvre : il en sort une femme et un jeune homme enveloppé dans son manteau.

DON LOUIS DE VILLENAS, VITTORIA.

VITTORIA.

Adieu, puisqu'il le faut.

D. LOUIS.

Adieu!...

VITTORIA.

Vous reviendrez me voir?

D. LOUIS.

Sans doute... mais qui êtes-vous?

7

VITTORIA.

Vous le saurez si vous revenez..... Penserez-vous à moi?

D. LOUIS.

Toujours! (*Vittoria rentre.*) Toujours..... jusqu'à après-demain matin, s'il fait beau dans la journée de demain... Voilà une bonne fortune qui ne m'a pas coûté cher... Mais où suis-je?... Où est Carlo?... Je lui avais ordonné de m'attendre ici hier au soir : le drôle aura trouvé que je m'amusais trop, et qu'il n'était pas juste que je prolongeasse autant son ennui... Comment revenir à mon hôtel? je ne trouverai pas, dans la nuit, le chemin... Je n'ai pas passé douze heures dans cette ville.... Heureusement voici le jour.

SCÈNE II.

• CARLO, DON LOUIS.

CARLO, *se heurtant contre D. Louis.*

Au secours! au meurtre!...

D. LOUIS.

Quel est ce voleur?... (*Reconnaissant Carlo.*)
Ah! c'est toi, maraud!

CARLO.

Ah! c'est vous, monsieur!... Je respire... Je croyais être mort.

D. LOUIS.

Tu n'en vaudras guère mieux tout à l'heure, si tu ne m'expliques pas comment tu n'étais pas ici, comme je te l'avais dit.

CARLO.

Monsieur, vous m'aviez dit d'aller chercher pour vous à votre hôtel une lettre qui devait arriver, et de revenir.

D. LOUIS.

Eh bien?...

CARLO.

J'ai attendu la lettre jusqu'à cette heure; et vous m'aviez dit qu'elle était d'une telle importance, que je n'ai pas voulu reparaitre



sans l'avoir. La voici : elle vous suit de poste en poste depuis Cordoue.

D. LOUIS.

C'est-à-dire que tu ne t'es réveillé que tout à l'heure... Donne-moi cette lettre... Je crois bien qu'elle est importante! elle est de mon père... L'aube me permettra de la lire. Ordinairement ces paquets sont composés de deux parties : un sermon et une traite sur un banquier... Celui-ci paraît bien léger..... Il aura simplifié son envoi.... Plaise aux dieux qu'il ne manque que la partie littéraire! (*Ouvrant la lettre.*) Hélas! il n'y a justement que celle-là.... Mais lisons : peut-être trouverai-je quelque renseignement. « Mon fils, j'ai résolu de mettre un terme à vos folies : je veux vous marier... » Il appelle cela mettre un terme à mes folies... « Celle que je vous destine est, dit-on, charmante; elle est certainement fort riche et de grande maison : c'est dona Isabelle d'Ayamonte, nièce de D. Juan d'Ayamonte, gouverneur de Murcie, le plus opulent seigneur d'Espagne et le plus en crédit. Rendez-vous à Murcie, chez le gouverneur, où doit arriver également

« la jeune fille, qui vivait dans une ville d'Andalousie, chez une parente dont elle vient d'hériter. Ce mariage est déjà convenu et presque connu : vous ne pouvez vous y refuser.

« Votre père,

« Le comte DE VILLENAS. »

Épouserai-je, ou n'épouserai-je pas?... Le gouverneur est, dit-on, un grand misérable, quoiqu'il donne de très-beaux bals; mais la nièce en est-elle coupable? Et si elle est jolie et riche.... Oui, mais en attendant, cela ne me donne pas d'argent, et j'en ai aussi besoin que de l'air que je respire.... Ah! un *post-scriptum* que j'avais oublié sur l'autre page : « Si vous avez besoin d'argent, vous n'aurez qu'à vous nommer chez tous les banquiers de Murcie, et vous en trouverez. » A Murcie donc! Il n'y a pas à hésiter; c'est le port... Et vite! il me reste à peine assez de vivres pour la traversée.

(*Il sort avec Carlo.*)

SCÈNE III.

L'intérieur de la maison d'où est sorti don Louis.

VITTORIA *seule.*

C'est une chose bien singulière que le caprice!... Hier au soir un jeune homme me poursuit, dans les rues de la ville, de propos où la galanterie ressemblait à de l'impertinence, mais tournés cependant avec esprit. Je ne pouvais me défendre d'un certain plaisir à l'écouter; mais il prenait des libertés: il fallut bien se défendre.... Je lui donne un soufflet: pour lui donner un soufflet, il fallait le regarder, et il était fort joli garçon.... Il n'en devient que plus vif: je double le pas; je rentre chez moi, et ferme la porte, mais pas si vite qu'il ne soit déjà en-dedans.... Le diable a fait le reste.... Pourvu qu'il ne le dise pas au moins!... Bah! après tout, qui est-ce qui le sait? Puis, je ne suis pas Espagnole pour rien.

SCÈNE IV.

VITTORIA, DIÉGO.

DIÉGO.

Salut à la belle Vittoria.

VITTORIA.

Bonjour, Diégo.

DIÉGO.

Quand je dis belle, le teint un peu pâle
et les yeux un peu rouges..... Auriez-vous
pleuré ?

VITTORIA.

Non.

DIÉGO.

Eh ! ne seriez-vous pas enrhumée ?

VITTORIA.

Non ; et pourquoi cette question ?

DIÉGO.

C'est un danger auquel on s'expose par trop de politesse, en reconduisant hors de sa chambre, par une nuit froide, les gens qui vous rendent des visites.... à cinq heures du matin.

VITTORIA.

Que veut-il dire?... Expliquez-vous, Diégo.

DIÉGO.

Oh! rien... J'étais à la lucarne de mon grenier, à examiner le ciel pour savoir s'il pleuvrait aujourd'hui : j'entends chuchoter au pied du mur ; je regarde : j'aperçois un homme qui sortait de cette maison, ou il n'y a, à cette heure, d'autre homme que moi ; et comme il n'y avait pas de miroir dans la rue...

VITTORIA, à part.

Ah! le malheureux! il a tout vu.

DIEGO.

J'allais prendre mes pistolets et crier au voleur, quand je vous ai vu sortir après lui, lui

dire un tendre adieu, et l'embrasser avec une effusion qui m'a appris, à n'en pouvoir douter, que c'était un de nos meilleurs amis : sur quoi je me suis recouché, et j'ai dormi tranquillement.

VITTORIA *très-troublée.*

Calomnie, calomnie infâme !... Diégo, vous mentez... vous avez mal vu.

DIÉGO.

Mal vu... j'ai de bons yeux pourtant.. Mais, pour mieux m'en assurer, je vais chez Léonarde, la vieille dévote, et Béatrix, la jeune coquette, qui demeurent en face, leur demander si elles n'auraient pas vu comme moi...

(Il fait quelques pas pour sortir.)

VITTORIA.

Non, Diégo, restez ici : je vais tout vous dire... Mais promettez-moi le secret au moins.

DIÉGO.

Oh! tout-à-fait... Eh bien?....

VITTORIA, *à part.*

Ce que je fais est mal; mais c'est le seul moyen de m'en tirer. (*Haut.*) Eh bien! ce jeune homme était un amant...

DIÉGO.

Je m'en doutais.

VITTORIA.

De ma maîtresse.

DIÉGO.

Diable!... Est-ce bien vrai?

VITTORIA.

Aurais-je des amans en pourpoint de velours et en fraise de dentelle?

DIÉGO.

Mais ce baiser...

VITTORIA.

C'était un message que je devais porter à qui de droit.

DIÉGO.

Ah! c'est différent. (*A part.*) Au fait, j'aime autant que ce soit sa maîtresse qu'elle. (*Haut.*) Il paraît que la petite personne use déjà de sa liberté. (*A part.*) Cela est même plus piquant ainsi... A propos, un courrier vient d'apporter une lettre pour dona Isabelle.... timbrée de Murcie...

VITTORIA.

Donnez-la-moi, que je la porte. Elle est encore couchée; mais elle m'a recommandé de lui faire connaître sans délai les lettres qui arrivent de cette ville.

DIÉGO.

Oh! un instant... je suis curieux de voir ce qu'elle contient... En écartant un peu l'enveloppe....

VITTORIA.

Que voulez-vous?

DIÉGO.

Voir si nous irons à Murcie, ou si nous res-

terons enterrés dans ce trou. N'est-ce pas naturel?

VITTORIA.

Prenez garde... (*Apercevant dona Isabelle dans le fond du théâtre.*) Diégo, rendez-moi cette lettre à l'instant : il me la faut.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DONA ISABELLE D'AYAMONTE, *en demi-deuil.*

D. ISABELLE, *avançant précipitamment.*

Qu'est-ce que cette lettre?

DIÉGO *surpris.*

Cette lettre... madame...

D. ISABELLE.

Oui.... donnez-la-moi à l'instant, je la veux! (*Elle la prend.*) A mon adresse!... Et vous vous permettiez!... Je rends grâce à cet intérêt qui vous fait lire les lettres qui me concernent;

mais comme je vous ai pris pour valet de pied ,
et non pour secrétaire, vous aurez la bonté
de quitter la maison aujourd'hui même.

DIÉGO.

Mais, sénora...

D. ISABELLE.

Allons, faites votre compte, et revenez dans
un quart d'heure pour la dernière fois.

DIÉGO, *à part.*

C'est décidément elle qui a un amant... Je
vais en appeler toute la ville en témoignage.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, VITTORIA.

D. ISABELLE.

Voyons cette lettre... Elle est de mon oncle
le gouverneur... On veut me marier à D. Louis
de Villenas... Cela importe à mon oncle... Cela

m'importe peu. Je ne me laisserai pas sacrifier si le prétendu ne me convient pas... Je suis riche : la richesse, c'est l'indépendance; si ce n'est pas le bonheur, c'en est du moins la base; et je ne la céderai qu'avec la certitude de n'y point perdre.

VITTORIA, *à part.*

Je me sens des remords de ce que j'ai dit; mais je n'ai pas le courage de réparer le mal... Voilà une mauvaise nuit, et surtout une mauvaise matinée; et il faudra dévider bien des rosaires pour qu'elles ne me soient pas comptées plus tard.

D. ISABELLE.

Vittoria?...

VITTORIA.

Sénora?...

D. ISABELLE.

Je pars pour Murcie... Trouvez-moi un domestique, et que le domestique me trouve des muletiers... Je veux partir aujourd'hui même.

VITTORIA.

Mais, madame, c'est impossible : vous avez

des fournisseurs à payer, des affaires à terminer dans cette ville.

D. ISABELLE.

Eh bien, restez-y : je vous sais fidèle et intelligente, et je vous charge de tout. Vous viendrez me rejoindre à Murcie.

VITTORIA.

Comme il vous plaira, sénora.

SCÈNE VII.

Un carrefour de forêt, aux environs de Murcie.

DONS LOPEZ DE CASTEREY, LÉON DE
GUZMAN, ALVARO MANRIQUE.

CASTEREY.

Amis, il faut nous munir d'armes : voici le moment. Demain il faut prendre jour pour l'exécution de notre dessein.

D. LÉON DE GUZMAN.

Oh ! demain sans délai... Mais voici un inconnu : prenons garde à nous !

MANRIQUE.

Il serait fâcheux qu'il s'arrêtât ici, où tous les nôtres vont venir nous rejoindre : il gênerait singulièrement nos délibérations.

CASTEREY.

Mais ne me trompé-je pas?... Oui... non... C'est mon ancien camarade d'université, c'est Louis de Villenas.... C'est une âme noble, un cœur d'Espagnol ; c'est un conjuré de plus : il faut l'enrôler.

MANRIQUE.

Quoi ! vous voulez confier nos projets à cet étranger ?

CASTEREY.

Il n'en est pas un pour moi... Je l'estime capable de seconder nos desseins ; je le sais incapable de les trahir... Il est jeune, vaillant : c'est un auxiliaire utile.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON LOUIS DE VILLENAS, *qui arrive à cheval.*

D. LOUIS.

Holà ! seigneur, veuillez m'indiquer, s'il vous plaît, la route de Murcie... Mais que diable ! je connais cette figure... Eh ! je ne me trompe pas : c'est toi, mon vieux Casterey !

CASTEREY.

C'est ton ancien camarade lui-même.

D. LOUIS, *descendant de cheval.*

Eh ! que fais-tu ici ?

CASTEREY.

Tu vas le savoir... Louis, je te tiens incapable de trahir qui que ce soit, encore moins un ancien camarade, ton ami présentement : je vais mettre d'un mot ma vie et celles de

plusieurs braves gentilshommes entre tes mains.

D. LOUIS.

Elles y seront plus en sûreté que la mienne : voilà ce que je puis promettre.

CASTEREY.

Écoute : D. Juan d'Ayamonte, que le roi a fait gouverneur de Murcie, s'en est rendu le tyran et le bourreau : il accable le peuple de corvées, la bourgeoisie d'exactions, la noblesse d'affronts ; sa signature est devenue une formule d'arrêt, sa justice n'est que son plaisir, ses devoirs ne sont que ses intérêts. Son dédain humilie nos gentilshommes, son caprice ravit et déshonore nos femmes et nos filles. En vain nos plaintes contre lui sont-elles venues jusqu'à Madrid : elles y ont expiré comme un flot sur cette plage stérile et desséchée de la cour. Ne pouvant avoir justice, nous voulons vengeance : nous soulevons demain Murcie, et, dût notre révolte mettre toute l'Espagne en feu, dût cette pierre, en roulant, produire une avalanche, nous tuerons demain le gouverneur.

D. LOUIS.

J'en suis.

CASTEREY.

C'est bien, A Salamanque, quand il s'agissait de jouer quelque tour à nos maîtres ou de se révolter, c'était ton mot : je crois qu'en grandissant ton âme ne s'est point rétrécie ; tu n'as pas perdu les bonnes habitudes... Mais qui t'amenait toi-même à Murcie ?

D. LOUIS.

Ce qui m'amenait à Murcie... Attends... c'est... oui... ah ! voilà ce que c'est : mon père m'a écrit de m'y rendre pour épouser la nièce de D. Pedro d'Ayamonte.

CASTEREY.

Comment !

D. LOUIS.

Oui ; mais j'aime mieux conspirer contre lui. D'ailleurs je ne veux pas me marier... Et cependant j'aurais besoin d'une dot !... Puis tu as toujours fait de moi tout ce que tu as voulu, et j'ai toujours eu pour caractère de me ranger du côté des opprimés, dussé-je être écrasé

avec eux... Je vais lui dire que je ne veux pas de sa nièce.

CASTEREY.

Garde-t'en bien !... Tu fais un fort mauvais conspirateur... Il faut avoir l'air d'accepter pour éloigner tout soupçon. Il donne ce soir un bal pour l'arrivée de cette même nièce qu'on te destine : nous y serons... Cela ne nous empêchera pas d'y revenir demain sans masques ni dominos , avec des poignards en guise de bouquets ; au contraire, nous aurons étudié les lieux : c'est une connaissance qui n'est pas inutile.

D. LOUIS.

Mais n'êtes-vous que trois pour conspirer ?

CASTEREY.

Oh ! nous avons des affidés dans toute Murcie : le premier tocsin mettra mille cloches en mouvement, et mille flambeaux s'allumeront à la première torche. Nous avons des conjurés qui se révoltent par patriotisme, comme nous, d'autres par oisiveté, d'autres par misère ; nous avons entre autres deux Italiens et un

Allemand qui arrivent tout fraîchement de la dernière conspiration de Venise : ce sont des hommes qui vivent de révolution, comme d'autres vivent d'un art ou d'un métier. Ils vont de pays en pays, cachant de longs poignards sous de longs manteaux, partout où il y a des troubles, qu'ils cherchent comme une grenouille cherche ses marécages. On les voit apparaître dans les empires comme des vers sur un cadavre : leur présence est signe de dissolution. Ils acquièrent, au péril de leurs jours, une expérience de révolte et une théorie de bouleversement qu'ils mettent en usage pour gagner leur vie, jusqu'à ce qu'ils la perdent sur la roue ou sur le gibet. Il serait curieux qu'après avoir échappé aux périls d'immenses naufrages politiques, ils viussent échouer dans cette obscure bourrasque... Mais qui sait?... On est respecté souvent par la mitraille de vingt campagnes pour mourir de l'explosion d'un méchant fusil de chasse qui creve.

D. LOUIS.

Il suffit : je suis des vôtres... J'ai laissé mes

effets à une auberge sur la route, près d'ici :
je vais les chercher... Où te retrouverai-je?

CASTEREY.

A Murcie, à l'auberge du Lion-d'Or, place
Royale.

D. LOUIS.

Comptez sur moi!... Salut, seigneurs... A la
vie, à la mort!

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

CASTEREY, MANRIQUE, GUZMAN ;
puis MEIMENGEN, BARTHOLOMEO,
ROBERTI.

CASTEREY.

Nos amis les étrangers n'arrivent pas... Je
crains de ne pas leur avoir bien indiqué l'en-
droit où ils doivent se rendre. Comme nous
sommes épiés à Murcie, j'ai choisi ce lieu qui
nous a paru très-bien caché aux yeux, mais je
crains qu'il ne le soit trop : reprenons la route

de la ville.... Ah! les voici!.... C'est vous? Vous arrivez bien tard!

MEIMENGEN.

Nous nous sommes égarés : nous avons été beaucoup plus loin qu'il ne fallait, et nous nous sommes trouvés tout à l'heure sur la route, à une auberge où des muletiers faisaient halte. Il s'était arrêté avec eux une jeune et jolie femme, avec deux ou trois suivantes et des domestiques armés : nous avons demandé son nom : c'était... vous ne devineriez jamais.

CASTEREY.

Qui donc?

MEIMENGEN.

La nièce du gouverneur, dona Isabelle d'Ayamonte, qui arrive pour son mariage, avec ses diamans, ses parures, sa fortune, et peut-être des papiers importants à connaître pour nos desseins... Elle va passer dans quelques minutes sur la route, à deux pas d'ici : si vous nous en croyez, nous nous saisirons des bagages de la nièce, en attendant que nous fassions affaire avec l'oncle.

MANRIQUE.

Quoi ! arrêter et dévaliser une jeune femme innocente et sans défense !

BARTHOLOMEO.

N'est-elle pas une ennemie ?... Nous sommes en guerre : c'est de bonne prise... D'ailleurs, deux choses servent puissamment dans les entreprises de ce genre : l'argent et la connaissance des desseins de l'ennemi : nous acquérons probablement l'un et l'autre par ce coup de main. Chose pareille nous est arrivée à la dernière révolution de Gênes.

GUZMAN.

Mais c'est changer de nobles conquérans de liberté en détrousseurs de grands chemins.

MEIMENGEN.

Écoutez , seigneurs cavaliers : nous nous sommes embarqués dans votre entreprise, à condition de la servir à notre manière et non à la vôtre; nous vous en laisserons toute la gloire : que nous en ayons au moins quelque

profit ; sinon nous vous abandonnerons tout, mais avec les périls, et l'on verra si vous vous en tirerez.

CASTEREY, à *Manrique et à Guzman.*

Écoutez ; il faut leur céder : les règles ordinaires sont hors de saison. (*A Meimengen.*) Faites donc ce que vous voudrez, mais nous ne nous en mêlerons pas.

MEIMENGEN.

C'est trop juste. Allez nous attendre à Murcie : nous y serons nous-mêmes dans une heure avec notre proie.

(*Casterey sort avec Manrique et Guzman.*)

SCÈNE X.

MEIMENGEN, BARTHOLOMEO, ROBERTI.

MEIMENGEN.

C'est une affaire sans péril : la sénora n'a auprès d'elle qu'un muletier et des domesti-

ques. Ils ont bien des armes, mais ils nous les offriront pour leur rançon; le premier coup de pistolet les fera tomber d'avance en syncope.

BARTHOLOMEO.

Nous partagerons également le butin, comme nous avons fait au dernier mouvement populaire de Pise; mais que ferons-nous de la femme?

ROBERTI.

Oui, de la femme....

MEIMENGEN.

De même que du butin... Mais que diable!... que l'affaire réussisse d'abord, et nous verrons ce que nous ferons après.... Attention! je vois approcher la petite caravane... suivez-moi, et point de bruit jusqu'à ce que j'aie tiré mon premier coup de pistolet.

(Ils sortent. — Le théâtre reste vide un instant.)

SCÈNE XI.

DON LOUIS DE VILLENAS *rentre, tenant son cheval par la bride; CARLO le suit.*

D. LOUIS.

Enfin, la route est à deux pas, nous a-t-on dit, et nous n'avons qu'à suivre tout droit pour arriver à Murcie. (*On entend le bruit de coups de feu avec des cris: Au secours!*) Mais que diable!... Sont-ce là des voyageurs, des femmes attaquées par des brigands?... Holà! Carlo, mes pistolets!... Prends les tiens, et, par saint Jacques de Compostelle! voyons qui aura les crânes les plus durs!

(*Il sort en courant.*)

CARLO.

Quel enragé!... Il est fou.... Pas tant, pourtant.... voilà deux brigands à bas... Les domestiques achèvent le troisième... Le voici qui revient avec la sénora, saine et sauve, dans ses bras... C'est tout-à-fait une aventure de roman...

SCÈNE XII.

D. LOUIS DE VILLENAS, DONA ISABELLE
évanouie dans ses bras; MULETIERS, DOMESTIQUES.

D. LOUIS.

Rassurez-vous, madame.... Elle est toujours évanouie.... Qu'elle est belle!... Un flacon, de l'eau, quelque chose....

(Une suivante tire un flacon, que D. Louis fait respirer à D. Isabelle.)

D. ISABELLE *revenant à elle.*

Où suis-je?... Grâce! seigneurs brigands.... Mais quoi!... ce ne sont plus eux!.... Seigneur cavalier..... est-ce à vous que je suis redevable?....

D. LOUIS.

Moi seul suis redevable au sort, qui m'a accordé le bonheur de pouvoir vous secourir.... Les misérables ne voulaient pas lâcher prise :

il a fallu leur brûler la cervelle pour leur faire entendre raison.

D. ISABELLE.

Comment remercier tant de valeur et de générosité!... Vous êtes blessé, je crois?

D. LOUIS.

Oh! ce n'est rien.

D. ISABELLE.

Prenez au moins ce mouchoir pour étancher le sang.

D. LOUIS.

Je prendrai ce mouchoir, mais non pour cet usage.

D. ISABELLE.

A qui dois-je un tel service?...

D. LOUIS, *à part.*

Lui dire mon nom, c'est lui révéler mon prochain mariage, dont on peut parler d'un instant à l'autre : c'est inutile... On ne sait pas ce qui peut arriver. (*Haut.*) Permettez-moi de res-

ter ignoré; mon nom d'ailleurs ne serait pas moins inconnu de vous quand vous me l'entendriez prononcer... Mais vous-même?...

D. ISABELLE.

Permettez-moi de garder le même silence : je tiens à prouver que mon sexe n'est pas moins discret que le vôtre.

D. LOUIS.

Du moins, permettez que je vous reconduise jusqu'à Murcie : même accident peut vous arriver encore.

D. ISABELLE.

Je ne voudrais pas abuser...

D. LOUIS.

Je vais moi-même à Murcie.

UNE SUIVANTE, à *D. Isabelle.*

Sénora, voici des gens envoyés par votre oncle au-devant de vous, qui arrivent avec des chevaux.

D. ISABELLE.

Je vous remercie, seigneur cavalier; j'aurai une escorte jusqu'à Murcie : je ne vous donnerai pas la peine de m'accompagner... Veuillez agréer de nouveau l'expression de ma vive reconnaissance.

D. LOUIS.

Quoi! ne vous reverrai-je jamais?

D. ISABELLE.

Jamais?... c'est un mot de damnés ou de démons; mais cependant, à moins que le hasard...

D. LOUIS.

Je ferai en sorte que le hasard nous réunisse.

D. ISABELLE *souriant.*

Adieu donc jusque-là, seigneur cavalier.

(*Elle sort.*)

D. LOUIS.

Elle est charmante!.... Mais qui est-elle?... Je m'y perds... Ah! je n'y renonce pas... Elle ne veut pas que je la suive : soit; mais elle ne

n'empêchera pas de la retrouver.... Allons !
ventre à terre jusqu'à Murcie !

(Il remonte à cheval et part.)

SCÈNE XIII.

La chambre d'une auberge, à Murcie.

DON LOUIS DE VILLENAS, UN VALET.

D. LOUIS *arrivant, à son domestique.*

Faites desseller les chevaux : je m'arrête ici.

(Entre un valet en riche livrée.)

LE VALET.

Seigneur, le gouverneur, qui a appris votre arrivée en cette ville, m'envoie vous prier d'accepter un appartement dans son hôtel, et de vouloir bien assister ce soir à son bal ; il vous prie même de l'honorer de votre visite en ce moment même.

(Il sort.)

D. LOUIS.

Casterey m'a recommandé la prudence : il faut obéir. Je vais seulement lui écrire un mot pour lui dire ce qui m'arrive. Je ne suis pas sûr de le voir aujourd'hui : il est prudent maintenant qu'on ne nous voie pas ensemble ; mais nous nous retrouverons au bal.... Singuliers événemens!... Prendre mesure pour une bière sur un homme en habit de fête !

SCÈNE XIV.

Une chambre du palais du gouverneur.

DON JUAN D'AYAMONTE *seul.*

D. Louis de Villenas avait l'air embarrassé et contraint pendant toute sa visite, mais il m'a paru disposé à épouser ma nièce... Je pense toujours à ces réunions secrètes, qu'on m'a dit avoir lieu chez Casterey.... On remue... Il y a quelque chose là-dessous..... Par saint Jacques! le poids de leur tête fatiguerait-il leurs épaules,

et faudra-t-il les en délivrer?... Heureusement j'ai des émissaires adroits, et ce sont les fils par lesquels je les tiens... Et ma nièce qui n'arrive pas... Tout me contrarie aujourd'hui.

SCENE XV.

DON AYAMONTE; DONA ISABELLE, *suiwie
des alguazils qui l'ont escortée.*

D. ISABELLE.

Ah! bonjour, mon oncle.

AYAMONTE *l'embrassant.*

C'est toi!... Je commençais à être inquiet.

D. ISABELLE.

Vous aviez raison de l'être, avec une police si mal faite : savez-vous que j'ai été attaquée à quelques lieues de Murcie par trois brigands? Ils ont tué mon muletier, et sans l'apparition d'un jeune voyageur qui a fait feu sur eux, j'étais perdue. Mes gens ont repris courage,

et les trois assaillans sont restés sur la place.

AYAMONTE.

Quel est ce voyageur?

D. ISABELLE.

Je ne puis pas plus vous donner de renseignemens sur lui que sur les brigands : il m'a quittée à quelques pas du lieu du combat, lorsque j'ai rencontré l'escorte que vous m'envoyiez.

AYAMONTE.

C'est singulier! voici la première fois, depuis long-temps, que j'entends parler d'attaques de ce genre : ma surveillance avait fait justice exacte de tous les brigands, soit de ville, soit de grande route; j'avais écrasé également du pied les sangsues et les vipères... Il faut que ce soit une vengeance particulière. (*A un alguazil.*) Diaz, faites chercher et apporter à Murcie les cadavres de ces hommes.

L'ALGUAZIL.

On a prévenu vos désirs; on les a apportés :

leurs costumes et leurs figures annoncent des étrangers.

AYAMONTE.

Aucun papier, aucun indice?

L'ALGUAZIL.

Des stylets, des cigares et une madone, voilà tout ce qu'on a trouvé sur eux.

AYAMONTE.

Il suffit; laissez-nous... Je verrai au fond de cette affaire... (*Les alguazils sortent.*) C'est un soupçon à mettre avec des preuves... Mais parlons d'autre chose : tu sais que, pour ton arrivée, je donne ce soir un grand bal.

D. ISABELLE.

Eh bien, vous le donnerez sans moi : la fatigue du voyage, la peur que j'ai eue, m'empêcheront d'y paraître.

AYAMONTE.

Mais ce bal n'est donné que pour toi : sans toi, comment veux-tu que je fasse?

D. ISABELLE.

C'est ce que je vous demanderai plutôt, moi qui ai fait cinquante lieues...

AYAMONTE.

Je comptais, ce soir, te présenter ton futur époux qui vient d'arriver... Il est fort bien; sa résolution est conforme à celle de son père; mais cependant il parle de ses projets avec une tiédeur, que ta vue dissiperait bientôt.

D. ISABELLE.

Oh! bien, demain, après..... Un mari, cela ne presse jamais..... (*A part.*) Ce jeune homme me revient à la tête... Je donnerais ma plus belle dentelle pour savoir qui il est.

AYAMONTE.

Je vais contremander le bal, puisque tu ne veux pas voir D. Louis de Villenas ce soir. (*Il sonne.*) Je puis en attendant te montrer son portrait, que son père m'a envoyé : tiens.

(*Il lui donne un petit portrait.*)

D. ISABELLE, *à part.*

Est-il possible!..... Mais c'est mon inconnu!

UN VALET, *entrant.*

Que veut monseigneur?

AYAMONTE.

Envoyez mes gens chez toutes les personnes que j'ai invitées ce soir, et faites-leur dire que le bal est remis... Je ferai savoir plus tard le jour.

D. ISABELLE.

Mon oncle, décidément, puisque vous avez fait tous les apprêts de votre bal, je ne le ferai pas manquer : j'irai malgré ma lassitude.

AYAMONTE.

Il paraît que le portrait du prétendu est un talisman qui vaut mieux que mes prières.

D. ISABELLE.

Mais c'est à une condition : c'est que vous ferez de votre bal un bal déguisé, et que personne ne sera admis qu'en domino ou masqué.

AYAMONTE.

Allons, il faut faire tout ce que tu veux... Les femmes ont plus de caprices en trois minutes, que nous de volontés en trois mois. (*Au valet.*) Faites avertir partout qu'on ne sera reçu qu'en domino ou en masque.

D. ISABELLE.

Adieu, mon oncle... Il est tard : je vais dormir quelques heures, puis m'habiller pour le bal. (*A part en sortant.*) Quel plaisir de l'intriguer ! Que je vais lui faire passer une mauvaise nuit !

(*Elle sort.*)

AYAMONTE seul.

Elle est partie... Folle, rieuse, insouciante, elle ne craint pas de conspiration, elle ; peu lui importe qu'on se réunisse toutes les nuits dans Murcie!... Mais à propos de cela, quelle idée!... Ne puis-je pas faire servir mon bal de ce soir?... (*Appelant.*) Díaz! (*Díaz paratt.*) Vous connaissez bien don Lopez de Casterey, le gentilhomme aux trouses duquel je vous ai mis

depuis quelques jours... Guettez-le ce soir : s'il vient au bal, et s'il est en domino ou déguisé, vous m'aurez à l'instant même un costume et un masque exactement pareils au sien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

Une salle du bal.

DON LOPEZ DE CASTEREY, DON PÉDRO DE MANRIQUE ; *puis* DON LÉON DE GUZMAN, *en domino et masqués.*

CASTEREY, *à Manrique.*

C'est une heureuse idée que vous avez eue, Manrique, de mettre des nœuds particuliers aux ceintures de nos dominos, pour nous reconnaître entre tous... Sait-on ce que sont devenus nos trois aventuriers?

D. LÉON DE GUZMAN *arrivant.*

Je puis vous le dire, moi : après avoir eu la folie d'attaquer la sénora, ils ont eu la sottise de se laisser tuer tous trois par ses gens et par

un voyageur inconnu qui est accouru au secours... Nulle preuve n'était sur eux qui pût nous trahir.

CASTEREY.

Ne nous affligeons donc qu'à demi de leur perte : ils servaient notre conspiration utilement, mais ils la déshonoraient : c'était un métal dont l'alliage rendait le nôtre plus solide, mais lui ôtait de sa valeur... Je voudrais retrouver Villenas.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; DON LOUIS DE VILLENAS;
DIAZ, *en domino*, qui s'approche peu à peu
de Casterey.

CASTEREY, à D. Louis.

C'est toi!...Tu as bien fait de ne pas venir me voir aujourd'hui, pour ne pas éveiller de soupçon; mais apprends que notre dernière réunion se fera demain, à deux heures de l'après-midi.

D. LOUIS.

J'y serai, si je suis quitte à cette heure de la présentation à ma future, qu'on me fait subir également demain, à midi. Elle n'aura pas lieu ce soir comme je le croyais.... Et tu persistes à vouloir que je ne la refuse pas?

CASTEREY.

Plus que jamais : ne va pas laisser briller aux yeux de d'Ayamonte la lame du poignard au moment de la lui mettre dans le cœur... Mais à propos, sais-tu ce qui est arrivé à trois de nos hommes?

D. LOUIS.

Non.

CASTEREY, *apercevant Diaz.*

Attends... Voici un homme de mauvaise mine... sous son masque, je crois le reconnaître pour un agent de la police de Murcie : il ne faut pas qu'il nous voie causer long-temps ensemble... Fais semblant de te promener dans cette salle, et quand il sera parti, nous continuerons notre conversation.

(Ils se séparent.)

DIAZ, *à part.*

Un domino rose, avec des cordons orange qui figurent un œillet.

SCÈNE XVIII.

DON LOUIS DE VILLENAS, CASTEREY,
DONA ISABELLE.

(Dona Isabelle passe au fond, et regarde Don Louis de Villenas. — Celui-ci s'approche. — Elle lève à demi son masque; puis le laisse retomber.)

D. LOUIS.

C'est elle !... Sénora...

D. ISABELLE.

Je ne vous connais point, seigneur cavalier.

D. LOUIS.

Me trompé-je?... Il m'a bien semblé pour-

tant reconnaître un coin de son sourire.... Sé-
nora....

D. ISABELLE.

Je ne vous connais pas, seigneur, vous
dis-je.... Veuillez ne pas me suivre.

D. LOUIS.

Quoi! nul moyen de lier conversation! (*On
entend l'air du fandango.*) Veuillez du moins
m'accepter pour votre cavalier au fandango,
si l'on ne m'a point prévenu.

D. ISABELLE.

Pour cela, je puis vous l'accorder.

(*Ils commencent un fandango dans un
salon au fond.*)

CASTEREY, *qui suivait des yeux Diaz qui dispa-
rait, se retournant du côté où était D. Louis.*

Villenas.... Eh bien!.... Qu'est-il devenu?....
Bon, le voilà qui danse un fandango... Ville-
nas!... Le voilà qui emporte sa danseuse dans
une autre salle.... Ah! le mauvais conspira-
teur!

SCÈNE XIX.

Une galerie éclairée par la lune.—Au fond, on voit étinceler le bal derrière les vitraux.

**DON LOUIS DE VILLENAS, DONA
ISABELLE.**

D. ISABELLE entrant précipitamment.

Il est sur mes pas... Je ne puis lui échapper...
Oui, le voilà qui cherche la porte de la galerie...
Ah ! l'imbécile ! il prend celle qui est à côté....
Non, non, le voici....

(Entre D. Louis de Villenas.)

D. LOUIS.

Ah ! vous ne fuirez jamais assez loin pour
que je ne vous suive pas... Je vous ai reconnue :
vous êtes celle que j'ai sauvée ce matin. En
vain votre ingratitude me méconnaît... Nous
avons changé de rôle : ma vie est entre vos
mains.

D. ISABELLE.

Vous croyez ne pas vous tromper?

D. LOUIS.

Oh! il n'est pas dans le monde deux tailles pareilles à celle que j'ai entourée de mes bras, ce matin, pour vous emporter évanouie hors du champ de bataille; et ce soir, au sein de la danse, mon bras vous a reconnue.

D. ISABELLE.

Eh bien, oui, c'est moi; mais que voulez-vous?

D. LOUIS.

Votre amour!....

D. ISABELLE.

Vous êtes bien audacieux!...

D. LOUIS.

L'excès de ma passion me permet de l'être :
qui donne beaucoup peut demander autant.

D. ISABELLE.

Vous êtes bien prompt à vous enflammer!

D. LOUIS.

Oh! il suffit de jouer avec un fer rouge pour qu'il s'attache à vos mains. Lorsqu'on a échangé quelques regards avec deux beaux yeux; lorsqu'on a exposé sa vie pour conserver une autre vie plus chère; lorsqu'on a emporté une danseuse palpitante dans une atmosphère de lumières, de parfums et de musique, cela est déjà trop!.... Un violent amour s'attache vite à vous: il n'a pas besoin de longues habitudes, de preuves multipliées, de connaissance intime..... Il y a des vues assez longues pour voir dans une âme: c'est celle d'un amant. Touchez un gant, ramassez un éventail, respirez une haleine, et le poison est gagné.... L'amour est dans votre sang.

D. ISABELLE.

Je ne suis pas si prompte à m'enflammer.

D. LOUIS.

Oh ! vous, savez-vous, saurez-vous jamais ce que c'est que l'amour?... vous créature céleste, mais où Dieu mit tout à la surface; vous qui ne ressentez pas la flamme dont vous rayonnez, mais qui voyez la vie à travers le prisme qui vous donne à vous-même tant d'éclat!... Les battemens de votre cœur sont une musique; votre âme a la forme d'un sourire; l'amour pour vous n'est qu'un vague instinct qui vous avertit que le bras nerveux d'un cavalier sied mieux autour de votre taille, dans la danse, que le bras arrondi d'une de vos compagnes; c'est un parfum qui vous attire dans l'air où respire celui que vous aimez; mais ce n'est pas la vapeur qui vous y fait mourir. Vous vous laissez aller dans la vie comme dans une gondole paisible, entre deux rives enchantées. Quand vous avez fini votre journée, vous posez votre beau front entre les deux mains de l'ange du sommeil, qui y laisse tomber des songes comme des fleurs, et vous vous endormez, indécise entre votre passion de la veille et celle du lendemain... Mais

vivez pour nous tuer : c'est votre destinée... D'ailleurs seriez-vous assez forte pour porter le quart de l'amour que j'ai en moi tout entier?... Passez donc sur cette terre sans la toucher, et sans vous informer des traces que vous y laissez.

D. ISABELLE, *à part.*

C'est bien là le portrait de mon masque... Son langage paraît sincère, mais il faut une dernière épreuve. (*Haut.*) Je sais qui vous êtes; ne cherchez pas à me tromper : vous vous nommez don Louis de Villenas; vous êtes venu à Murcie pour épouser dona Isabelle d'Ayamonte, la nièce du gouverneur, chez qui nous sommes; vous devez lui être présenté demain à midi... Vous voyez que je suis bien informée.

D. LOUIS, *embarrassé.*

Il est vrai, je dois épouser.... mais je n'épouserai..... (*A part.*) Au diable Casterey avec sa précaution!... Je ne puis dire que je n'épouserai pas dona Isabelle.

D. ISABELLE.

Eh bien! si vous m'aimez, je n'en veux qu'une seule preuve : refusez demain formellement dona Isabelle.

D. LOUIS.

Quoi! la refuser demain!.....

D. ISABELLE.

Publiquement.... Je serai au nombre des personnes qui assisteront à cette présentation : ainsi vous ne pouvez échapper à mes regards.

D. LOUIS.

Je pourrais vous promettre de ne pas l'épouser, mais lui faire cet affront!...

D. ISABELLE.

Voyez à laquelle de nous deux vous voulez le faire.

D. LOUIS.

Eh bien! tout ce que vous voudrez, magiciennel... Oui, je la refuserai, je l'insulterai, je

vous la sacrifierai publiquement... Mais que puis-je espérer après cela?

D. ISABELLE.

Beaucoup, si vous avez le courage de refuser dona Isabelle.

D. LOUIS.

Je le ferai.

DONA ISABELLE.

Et moi je gage bien que non.... On vient de ce côté : il faut nous séparer.

D. LOUIS.

Un baiser du moins pour prix de ma soumission !

D. ISABELLE.

Allons, je vous l'accorde. (*D. Louis l'embrasse. — A part.*) Que je suis heureuse ! S'il ne me l'avait pas demandé, je le lui aurais proposé, je crois.... Ah ! voilà un homme qui sait aimer !.... Mon bal est fini : je puis rentrer chez moi.

(*On entre dans la galerie. — D. Isabelle et D. Louis s'esquivent.*)

SCÈNE XX.

Une autre salle du bal.

DON LOUIS DE VILLENAS, UN DOMINO.

(*D. Louis se promène, et cherche à retrouver D. Isabelle. — Il aperçoit un domino absolument semblable à celui de Casterey : il s'en approche.*)

D. LOUIS.

Casterey, je t'avertis que, malgré ma promesse, je ne puis demain accepter la main de dona Isabelle : je dois la refuser. La précaution pourrait être bonne pour mon intérêt, si j'en avais un autre que celui de mon honneur... Quoi ! tu veux que j'accepte en mariage une femme demain, et qu'après-demain peut-être j'assassine son oncle ! (*le domino fait un mouvement*) Cela t'indigne toi-même... Je refuserai dona Isabelle, n'est-ce pas ?

LE DOMINO, *d'une voix sourde.*

Soit.

D. LOUIS.

Je trouverai un prétexte.... Cela n'aura point l'air d'un affront ; aucune haine ne paraîtra me pousser... Sois tranquille : je n'éveillerai aucun soupçon... Attends-moi toujours chez toi à deux heures : je ne manquerai pas au rendez-vous.

(*Il sort.*)

AYAMONTE , *se démasquant.*

Ni moi non plus.

SCÈNE XXI.

La chambre à coucher de dona Isabelle.

DONA ISABELLE, VITTORIA ; PUIS

AYAMONTE, UNE SUIVANTE.

D. ISABELLE, *se levant.*

Quelle heure est-il ?

VITTORIA.

Dix heures.

D. ISABELLE.

Ah ! c'est vous, Vittoria !

VITTORIA.

Oui, sénora : j'arrive en poste de Jaën.

D. ISABELLE.

Vous y avez terminé toutes mes affaires.

VITTORIA.

Oui, sénora.

D. ISABELLE.

Allons, vite, habillez-moi !.... Je n'ai plus que deux heures pour faire la plus grande toilette de ma vie.... (*Se regardant dans son miroir.*) J'ai eu bien tort d'aller au bal hier ! Voilà que j'ai ce matin le teint pâle et les yeux battus... Que c'est désagréable !... Mais le bonheur fera revenir mes couleurs. (*On frappe.*) Voyez qui frappe.

UNE SUIVANTE.

Madame, c'est monseigneur le gouverneur.

Il dit qu'il faut qu'il vous parle à l'instant même.

D. ISABELLE.

Il arrive bien mal à propos! en véritable oncle de comédie... N'importe: donnez-moi ma mantille, et qu'il entre. (*Entre le gouverneur.*) Eh bien! mon oncle, toujours pour midi la présentation?....

AYAMONTE.

Oui, la présentation au tribunal... J'ai appris bien des choses!... Il se trame une conspiration contre moi dans cette ville.

D. ISABELLE.

Prenez vos mesures pour la prévenir; vous savez que moi je n'entends rien à la politique.

AYAMONTE.

Oui, mais ton prétendu est au nombre des membres de cette conspiration, qui ne va à rien moins qu'à m'assassiner.

D. ISABELLE, *se levant.*

C'est impossible!

AYAMONTE.

Il me paraît que tu reprends goût à la politique...

D. ISABELLE.

Qui vous l'a dit?

AYAMONTE.

Lui-même hier au bal, où j'avais un domino parfaitement semblable à celui de Casterey : il m'a pris pour lui, et m'a révélé clairement ce que mes agens m'avaient fait soupçonner depuis long-temps. Ils ont un rendez-vous aujourd'hui à deux heures chez Casterey... Des alguazils déguisés veillent déjà sur toutes les issues de la maison; des mandats d'arrêt sont lancés contre tous les affidés de Casterey, mais je ne les ferai mettre à exécution qu'à l'heure du rendez-vous, afin de les prendre tous ensemble... Voici celui (*il tire de sa poche un parchemin*) qui regarde Villenas. Je ne crains pas qu'il m'échappe : il est près de moi, je n'ai qu'à étendre la main pour le saisir; d'ailleurs partout où il ira, il sera enveloppé d'un réseau de regards vigilans.

D. ISABELLE.

Mais est-il possible qu'arrivé d'hier, il ait déjà?....

AYAMONTE.

Il a trouvé le temps d'ourdir une conspiration.

D. ISABELLE.

Mais ce jeune homme, dont la loyauté est connue, vous aurait-il promis de m'épouser s'il avait le dessein de vous assassiner?

AYAMONTE.

Aussi veut-il rétracter sa promesse : il doit venir à midi ici, mais pour te faire un affront, pour te refuser publiquement : il me l'a dit hier encore.

D. ISABELLE, *sautant de joie.*

C'est cela! c'est cela!

AYAMONTE.

Comment!...

D. ISABELLE.

Oui, mon oncle, il me refuse.... par amour pour moi... Cela vous étonne... Il m'aime depuis deux jours sans savoir qui je suis... En voulez-vous des preuves? C'est lui, hier, qui a exposé sa vie pour sauver la mienne des attaques des brigands, et qui le soir m'a promis dans le bal de refuser pour moi un des plus beaux partis de toute l'Espagne, dona Isabelle d'Ayamonte, une personne de notre connaissance... Il a pu être égaré par quelques fanatiques; mais son amour me répond de lui : il ne fera que ce que je voudrai.

AYAMONTE.

Ma sûreté exige cependant qu'on mette ce mandat à exécution.

D. ISABELLE.

Différez au moins jusqu'après notre entrevue. Vous ne risquez rien jusque-là : je vous réponds de lui... Mon cher oncle... me refuserez-vous la première grâce que je vous demande de ma vie?

AYAMONTE.

Toute Murcie, toute l'Espagne à genoux la demanderait sans l'obtenir; mais toi, tu seras plus favorisée : je vais remettre ces parchemins à Diaz, et je lui dirai de n'en exécuter le contenu qu'à mon signal; et je ne le donnerai qu'avec ta permission. Seulement je vais faire retarder l'entrevue jusqu'à l'heure de la réunion des conspirateurs, pour qu'il ne puisse s'y trouver.

(*Il sort.*)

D. ISABELLE.

Il m'a aimée assez pour me sacrifier sa vie et sa fortune; mais il est Espagnol : s'il allait ne pas m'aimer assez pour me sacrifier sa vengeance!

SCÈNE XXII.

L'appartement de don Louis de Villenas.

DON LOUIS DE VILLÉNAS *s'habillant.*

Allons, voilà un mot qui m'avertit que mon entrevue n'est que pour deux heures... On di-

rait que c'est un fait exprès..... Je ne pourrai assister à la réunion chez Casterey... C'est une grande folie que cette conspiration! Je l'ai acceptée comme une partie de plaisir, sans y réfléchir : je ne faisais pas plus cas de ma vie alors que d'une journée..... Depuis je suis devenu amoureux : je souffre plus; mais je tiens à la vie, car je puis être heureux...Qu'elle est belle!... Ah! toute la fête n'était qu'un temple dont elle était l'idole..... Qu'on est triste le lendemain d'une fête!..... on a la tête aussi lourde qu'on avait, la veille, les pieds légers. Tout s'est envolé, danse, plaisirs, musique : il ne m'est resté que mon amour; mais hier il m'emportait malgré moi, comme une aile, au-dessus de la terre; aujourd'hui il m'attache à son niveau comme un poids... Il est amer et désespéré... La hache du bourreau l'éteindra dans mon sang... Que dire d'ailleurs à d'Ayamonte pour prétexte du refus que je vais faire de sa nièce?

(*Entre Carlo.*)

CARLO.

Seigneur, une lettre très-pressée pour vous, au timbre de Jaën.

D. LOUIS.

De qui est-elle?... Je me suis arrêté, il y a quelques jours, à Jaën, pour la première fois de ma vie, et je n'y ai passé qu'une nuit.... Il est vrai que je ne l'ai point passée seul... Ah! c'est d'une vieille amie de ma mère.... J'oubliais en effet qu'elle demeurait à Jaën.... Lisons : « Mon
« cher don Louis, j'apprends que vous allez
« épouser dona Isabelle d'Ayamonte; mais une
« aventure scandaleuse dont elle a été l'héroïne
« à Jaën ne lui permet plus de devenir l'épouse
« d'un homme d'honneur. Elle avait un amant
« qu'on a vu sortir une nuit de chez elle : plu-
« sieurs voisins en ont été les témoins; un valet
« chassé par elle a confirmé le fait. Cette aventure
« est déjà connue de toute la ville, et ne peut
« tarder à l'être partout où elle ira. Voyez si vous
« pouvez allier votre sang au sien!... » Non certes!... Et c'est cette femme qu'on voulait me donner, à moi!... à moi, don Louis de Villenas!... Pour qui m'ont-ils pris?.... Ah! je vais leur rendre avec usure l'affront qu'ils ont voulu me faire, et nous verrons sur quel front il restera écrit... Plus de précautions, plus de ménage-

mens!... Ma tête dût-elle tomber, je la porterai haut jusque - là!.... Voici l'heure.... partons.... D'ailleurs, quel plaisir cela va faire à mon inconnue!

SCÈNE XXIII.

Le salon de don Juan d'Ayamonte.

SEIGNEURS ET DAMES *attendant.*

UN SEIGNEUR.

Don Louis et dona Isabelle se font bien attendre! On voit bien qu'ils savent qu'on ne peut commencer sans eux.

UN AUTRE SEIGNEUR,

La sénora est jolie!

UNE DAME.

Elle ne pêche pas par trop de fraîcheur.

LE SEIGNEUR.

Elle est fatiguée par le voyage sans doute....

Mais qui a pu faire ce mariage entre deux personnes qui ne s'étaient jamais vues?

LA DAME.

Qu'en savez-vous, s'ils ne s'étaient jamais vus?... On dit qu'ils se connaissaient depuis long-temps.... on dit même qu'il était temps que le mariage se fit.

LE SEIGNEUR.

Vraiment?....

LA DAME.

Oui; et quelqu'un qui connaît mon cousin les a vus s'embrasser en plein bal sous leurs dominos.

LE SEIGNEUR.

Bah!....

LA DAME.

C'est exact.

AUTRE SEIGNEUR *arrivant.*

Savez-vous une chose?... Dona Isabelle a été attaquée hier, en arrivant à Murcie, par dix-huit brigands.... Ils ont été mis en fuite : devinez par qui.

LA DAME.

Par une confrérie de la Sainte-Hermandad?

LE SEIGNEUR.

Par son prétendu tout seul qui se trouvait là.

LA DAME.

C'est merveilleux !

UNE AUTRE DAME *arrivant.*

Ah ! je vous apporte d'étranges nouvelles !

LA PREMIÈRE DAME.

Qu'est-ce donc?....

LA DEUXIÈME DAME.

Mon mari a un correspondant d'affaires à Jaën, qui vient de lui écrire (*baissant la voix*) que la sénora Isabelle d'Ayamonte avait mené dans cette ville une conduite scandaleuse; qu'elle y recevait toutes les nuits un amant, et qu'on a vu ce cavalier sortir de chez elle.

LA PREMIÈRE DAME.

Ah! c'est charmant, c'est charmant!

LE SEIGNEUR.

Et D. Louis de Villenas qui va épouser cela?

LA DEUXIÈME DAME.

Eh! ne voyez-vous pas que c'est un mariage de convenance?

LE SEIGNEUR.

Silence! voici la sénora.

SCÈNE XXIV.

DON JUAN D'AYAMONTE, DONA ISABELLE
très-parée, SEIGNEURS et DAMES.

(*Les seigneurs et les dames entourent dona
Isabelle, qui reçoit leurs félicitations. —
Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas.*)

— *Entre précipitamment don Louis de Villenas.*)

D. LOUIS.

D'Ayamonte, d'Ayamonte!.... ta nièce est une infâme!... C'est donc à mon écusson que tu réserves de marquer la tache de ta maison!... Il n'en sera pas ainsi : je refuse hautement cette impudique, dont le déshonneur a déjà rempli la ville qu'elle habitait... Lis cette lettre, et tu sauras tout.... Où est-elle? où est-elle?.... que je lui brise sur le front son masque de vertu.

(Bruit général.)

D. ISABELLE.

Ah! mon Dieu!...

(Elle tombe évanouie.)

AYAMONTE.

Tu mens!... Rage et enfer!.... Vengeance!....
A moi, Diaz!

D. LOUIS.

Où est-elle? où est-elle?...

AYAMONTE.

A tes pieds !

D. LOUIS, *apercevant Isabelle évanouie.*

Dieu !... misérable ! qu'ai-je fait !...

(Des alguazils entrent au même instant, et se saisissent de lui. — Diaz s'approche, un papier à la main.)

DIAZ.

Au nom du roi, nous t'arrêtons, D. Louis de Villenas, coupable de complot contre la sûreté de l'état, avec don Lopez de Casterey. Nous te summons de nous suivre à l'instant, pour que tu rendes compte de ta conduite au tribunal.

D. LOUIS.

J'allais me rétracter : ils m'ont fermé la bouche.

(Les alguazils emmènent D. Louis. — On emporte D. Isabelle évanouie.)

UNE DES DAMES à l'autre.

Quand je vous le disais...

(*Tout le monde sort en chuchottant.*)

SCÈNE XXV.

DON LOUIS, *seul dans sa prison.*

Ah! malheureux!... mon sang bouillonne dans mes veines... Qu'ai-je fait!... Non, c'est impossible, c'est une calomnie : les attaques des hommes ne peuvent atteindre un ange; et c'en est un.... Sans réfléchir, sans attendre un instant, je l'ai flétrie d'un affront public.... elle si pure et si douce!.... je l'ai vue étendue sans mouvement à mes pieds, dans la poussière, avec ses beaux cheveux et ses habits de noce... Et c'est moi, moi!.... Ah! quoi qu'il en soit, je la disculperai, je rétracterai ces infâmes mensonges... Cela ne sauvera pas ma vie, mais bien mon âme... Et, pour mieux prouver son innocence, je prendrai l'échafaud pour tribune.... Mais j'entends depuis quelque temps

des gémissemens dans la prison à côté de la mienne... Ils se rapprochent... On vient... C'est Casterey!

SCÈNE XXVI.**DON LOUIS, CASTEREY.**

CASTEREY *entre en se traînant contre le mur.*

Ah! les misérables!... Ils ont commencé par moi les supplices de l'enfer : ils m'ont tout brisé.... Ah! c'est toi, Louis.... Eh bien, t'a-t-on mis à la question?

D. LOUIS.

Non.... Quoi! ils ont eu l'audace?...

CASTEREY.

Oui, ils ont eu l'audace.... Et toi, ils t'ont épargné.... toi, qui as le plus offensé d'Ayramonte : c'est singulier!... C'était une terrible imprudence de ta part : elle nous aurait perdus, si nous ne l'avions déjà été.... Prête-moi ton siège : il n'y en a pas dans notre prison.... Oui,

ces valets de bourreau, à la solde de ce valet de roi qu'on nomme d'Ayamonte, m'ont horriblement fait souffrir!... Une seconde torture, et je me tuerais si j'avais encore mon poignard.

D. LOUIS.

Voici le mien.

CASTEREY.

On ne t'a pas fouillé!... Comment!... Et ta prison est presque une chambre élégante!... (*A part.*) Tout ceci n'est pas clair. (*Haut.*) Mais reprends ton poignard; je ne veux pas devancer le bourreau : il faut que la leçon soit complète, que l'Espagnol nous ait long-temps sous les yeux et ne nous voie pas refuser une goutte du calice de fiel; il faut que de notre échafaud nous l'appellions à la liberté... Nous n'aurons jamais assez de sang pour féconder le sol de la patrie.... L'heure de l'audience ne peut tarder....

D. LOUIS.

Je dois, Casterey, te prévenir d'une chose qui pourrait t'étonner : quoique l'on m'épargne la torture, ma mort est certaine, et je

ne chercherai pas à l'éviter. J'ai conspiré contre d'Ayamonte : je l'avouerai, je m'en glorifierai même ; mais avec la même franchise je dois rétracter devant mes juges une calomnie infâme que j'ai avancée sans preuves contre une créature céleste, la nièce de ce damné d'Ayamonte : c'est celle que le hasard m'a fait sauver hier des mains de trois de nos conspirateurs qui l'attaquaient comme des brigands, et dont le hasard m'a rendu aussi amoureux, sans la connaître, que je suis ennemi de son oncle. •

CASTEREY.

Ah ! tout est expliqué... J'apprends à te connaître.

D. LOUIS.

Comment?...

CASTEREY.

Cette complaisance est sans doute le prix de ta grâce... C'est juste en effet : on t'emploie à rendre l'honneur à une femme perdue ; on te paye d'un prix aussi vil que ton métier : on t'accorde une existence déshonorée et servile, et de prisonnier tu vas devenir esclave. *

D. LOUIS, *furieux.*

Casterey !....

CASTEREY.

Vis, vis ! Nous le désirons ; nous l'exigeons même... Moi et mes braves compagnons, nous t'exilons de notre mort : qui peut recourir à de pareils moyens pour sauver sa vie aurait peur devant l'échafaud.... Tu ne déshonores que toi-même en vivant lâchement : tu nous déshonorerais tous par une fin honteuse....

D. LOUIS.

Casterey ! Rends grâce à d'anciens souvenirs d'amitié ; rends grâce aux alguazils qui nous ont enlevé nos épées ; rends grâce surtout à l'état de faiblesse où t'a mis la torture !... Ce n'est pas trop de tout cela pour empêcher que je n'étouffe dans ta gorge tes paroles avec la vie !... J'ai mis plus d'une fois la main sur mon poignard ; et si je ne m'étais retenu, j'aurais justifié tes injures : j'aurais assassiné en lâche un homme sans armes... Mais tiens : (*Il brise la lame de son poignard*) tu peux recommencer maintenant... Peux-tu me soupçonner, moi

qui, riche, à la veille de faire le plus beau mariage du royaume et pouvant vivre longtemps et heureux, ai préféré me jeter, pour mourir, dans votre folle conspiration; moi qui ai flétri publiquement la nièce du plus puissant et du plus vindicatif gouverneur de toute l'Espagne!... Mais là a commencé mon crime : j'ai dit une calomnie.

CASTEREY.

Tu sais trop bien que ce n'en est pas une; et d'ailleurs, quelle preuve en aurais-tu?

D. LOUIS.

Mon amour; et je suis décidé à tout réparer.

(Entre le geôlier, qui remet une lettre à don Louis.)

CASTEREY.

Tiens : voici ta grâce qu'on t'apporte.

D. LOUIS.

Ma grâce!... je la déchirerais...

CASTEREY, *d'un air d'incrédulité.*

Toi!...

D. LOUIS.

Homme implacable , prends toi-même, et déchire-la.

(*Il lui donne la lettre cachetée.*)

CASTEREY.

Soit... Mais c'est un billet doux , signé-
Isabelle d'Ayamonte.

D. LOUIS.

D'elle! oh! mon Dieu!...

CASTEREY.

Veux-tu le reprendre?

D. LOUIS.

Non: lis, mais sans rien altérer... Il faut achever le sacrifice jusqu'au bout.

CASTEREY, *lisant.*

« Don Louis, vous m'avez égorgée, vous
» avez à jamais empoisonné ma vie; mais je

» sais qu'en insultant la nièce du gouverneur,
» vous ne croyiez pas m'atteindre; je sais que
» vous m'aimez : sachez que je ne vous aime
» pas moins. (*D. Louis tréssaille.*) Mon oncle
» ne pouvait trouver de supplices assez affreux
» pour vous : mes pleurs, mes longues prières
» ont fait fléchir un instant sa colère; je puis
» même vous promettre votre grâce, si vous
» rétractez au tribunal vos paroles calom-
» nieuses, car je pense que vous-même main-
» tenant les reconnaissez telles. Il ne me reste
» plus qu'à mourir si vous ne rendez promp-
» tement ce qu'on peut lui rendre d'honneur
» à la malheureuse.

» ISABELLE D'AYAMONTE. »

Eh bien ! que vas-tu faire ?

D. LOUIS.

Je ne rétracterai pas mes paroles.

CASTEREY.

C'est bien, D. Louis !... Ta main... Tu le jures ?

D. LOUIS.

Oui...

CASTEREY.

Adieu. Je retourne dire à nos compagnons que nul ne refuse de mourir, et que je ne les trompais pas quand je leur ai dit que notre entreprise aurait en toi un homme de cœur pour soutien.

D. LOUIS *seul*.

Et cependant elle va mourir!... Je suis un misérable, un assassin!... Qu'importe? je vais mourir moi-même : je ne verrai pas son désespoir, ses larmes... Ah! cette idée pourtant est affreuse! La mort me paraît impuissante elle-même pour en éteindre le sentiment.

(Une petite porte s'ouvre. — Entre dona Isabelle, pâle et abattue. — Elle s'arrête et regarde D. Louis.)

D. ISABELLE, *d'une voix étouffée*.

Rends-moi mon honneur!...

D. LOUIS, *pétrifié*.

Vous ici, dona Isabelle!...

D. ISABELLE.

Rends-moi mon honneur!... Que t'avais-je fait, D. Louis?....

D. LOUIS.

J'ignorais...

DONA ISABELLE.

Eh bien! alors répare le mal que tu m'as fait... Crois-tu encore à la calomnie que tu as dite?...

D. LOUIS.

Oh! jamais!... Votre présence suffit pour anéantir ce soupçon; mais je ne puis publiquement...

D. ISABELLE.

Tu ne peux!... Eh bien! sais-tu ce qui a donné lieu à ce soupçon? Il y a quelques jours, un jeune homme s'arrêta à Jaën, petite ville d'Andalousie : il suivit dans la nuit la camériste d'une noble demoiselle de cette ville; il entra chez cette jeune fille séduite par ses discours, et n'en sortit qu'au milieu de la nuit... On le vit fuir, et on accusa la maîtresse de cette suivante.... On le crut généralement : c'était une calomnie. Ce jeune homme, D. Louis, c'était toi : Vittoria, ma suivante, déchirée de remords, vient de l'avouer toute en pleurs... Hier,

un jeune homme à qui l'on avait proposé d'épouser cette pauvre calomniée lui fit publiquement un affront que le sang même ne pourrait laver, et l'a déshonorée pour jamais : ce jeune homme, D. Louis, c'est toi... Aujourd'hui, le même jeune homme sait qu'il a dit un mensonge infâme; qu'il a flétri tout l'avenir d'une jeune fille qui ne méritait pas un tel sort; que cette jeune fille l'aime; que, par ses prières, ses larmes, ses humiliations, elle a presque obtenu sa grâce, et qu'elle va mourir si l'honneur ne lui est rendu : eh bien ! il ne veut pas dire : « Cette femme est innocente... » Cet ingrat, ce monstre, D. Louis, c'est encore toi !

D. LOUIS.

Eh ! c'est justement cette grâce qu'on m'accorde qui m'empêche de parler et qui me lie !... Voulez-vous que l'on croie que je me suis rétracté pour l'obtenir?... Dona Isabelle, je ne connaissais pas encore votre sourire angélique, votre esprit, votre grâce céleste; et j'ai exposé ma vie pour vous... Cet affront que mon erreur a fait rejaillir sur votre tête devait

frapper votre rivale.... Je puis tout faire pour vous, excepté de passer pour un lâche.... Faites rétracter cette grâce, et sur l'échafaud, en face de toute la ville, pendant que le bourreau aiguisera sa hache, je parlerai, je prendrai à témoin le Dieu devant lequel je serai prêt à paraître que je vous ai calomniée indignement, que vous êtes un ange de vertu; et ma tête, en roulant sur le pavé, témoignera aussitôt que ce n'était point la mort que je craignais.

D. ISABELLE.

Ah! tais-toi, tais-toi, méchant homme!.... Voilà comme ils sont tous... mourir! Peu leur importe de laisser sur la terre un cœur brisé et des yeux qui pleureront à jamais... Mourir!... Ils ne voient que leur féroce honneur... Moi aussi j'y pense à mon honneur, mais je sens mon amour... car je t'aime, ingrat! car j'avais pensé que cette réprobation qui me frappait pouvait devenir pour moi l'occasion d'un grand bonheur: toute puissante sur mon oncle le gouverneur, j'avais pensé que je lui persuaderais qu'une simple rétractation n'était point assez pour sa nièce; qu'il fallait que l'offenseur

prouvât publiquement son estime pour l'offensée en lui offrant sa main... qu'elle ne devrait jamais accepter; mais que cependant...

D. LOUIS.

Isabelle!... moi... ton mari!...

D. ISABELLE.

Oui, j'aime!... et j'aime plus profondément que toi, moi où Dieu a mis tout à la surface; moi qui n'ai rien au fond de l'âme, comme tu disais hier... Mais je crains le malheur: il me glace comme un hôte inconnu!... Le malheur!... hélas!... Emmaillotée au temps de mon enfance dans des langes dorés, courtisée, adulée, j'ai toujours vu une escorte de flatteurs et de valets à mes ordres; jamais nul ne se hasardait d'élever la voix devant moi: on eût dit que cette garde d'amis ou d'esclaves empêchait mon mauvais génie d'approcher... J'arrivai jusqu'à dix-huit ans sans connaître le malheur que de nom; et tout à coup il est venu fondre sur moi, terrible, imminent, inévitable, sans frein, sans ménagement... Ah! je n'ai pas la force de le supporter... Nous ne combattons pas

à armes égales... Je fléchirai sous son poids jusqu'à ma tombe... Je me tuerai!...

D. LOUIS.

Et c'est moi, moi qui l'assassinerais!... Comment n'ai-je pas senti que c'était impossible?

D. ISABELLE.

Après le bal, D. Louis, je m'étais bercée de ce rêve, impossible sans doute, inexécutable: si notre vie, me disais-je, s'envolait comme ce fandango que nous dansions ensemble; si nous passions rapidement aux bras l'un de l'autre, au sein de ce monde jaloux et bruyant, sans rien voir que nous, avec de la musique, des lumières et des parfums à l'entour, sans autre idée, sans autre souci que l'amour; si, pour finir cette douce vie, venait une mort encore plus douce; si, comme à la fin de ce bal tumultueux, il tombait de mon front une fleur, puis une autre; et si enfin nous nous endormions, toujours ensemble, y aurait-il écrit là haut un destin plus fortuné?...

D. LOUIS, *se levant impétueusement et la saisissant avec ardeur.*

Non, cet avenir sera le mien !... je le veux, je le veux !... Que m'importent l'honneur et tous ses faux sermens ?... Je ne sens que l'amour, plus fort que tout, au fond de mon cœur.... Il ne fallait pas que Dieu me donnât de telles passions, s'il voulait que je les surmontasse ; il ne devait pas allumer ce feu, s'il ne voulait pas qu'il me brûlât.... Aucune puissance humaine, aucune loi, aucun devoir ne pourraient t'arracher de mes bras !... L'air que je respire est dans ton haleine ! partout ailleurs j'étouffe et je ne peux plus vivre.

(Il presse avec rage Isabelle sur son cœur, ses lèvres sur les siennes. — Il reste un instant comme anéanti. — Tout à coup une cloche se fait entendre.)

D. ISABELLE.

C'est l'heure où les accusés sont appelés à l'audience.... Louis, que vas-tu dire?...

D. LOUIS.

Peux-tu en douter?... Je dirai que je stis un monstre, un misérable, et que tu es un ange.

D. ISABELLE.

Allons, je répons de tout : nous pouvons être heureux, don Louis.... Je te quitte, mais ce n'est pas un adieu....

(*D. Louis couvre sa main de baisers. — Elle sort précipitamment par la petite porte qui lui a livré passage.*)

D. LOUIS.

Oui, je dois réparer mon crime, lui rendre ce que je lui ai ravi si injustement : voilà ce que commande avant tout l'honneur.

(*Une porte de la prison s'ouvre. — Casterey et les autres accusés sortent, enchaînés, entre deux rangs de gardes.*)

CASTEREY, à don Louis en passant.

Nous te précédon's au tribunal, D. Louis : songe à ton serment.

D. LOUIS, *comme foudroyé.*

Mon serment!...

SCÈNE XXVII.

L'audience de justice.

JUGES *en demi-cercle*; GREFFIERS, ALGUAZILS,
PEUPLE; CASTEREY *sur le banc des ac-*
cusés; DONA ISABELLE *dans une tribune.*

LE PRÉSIDENT.

D. Lopez de Casterey, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

CASTEREY.

Oui, une chose.

LE PRÉSIDENT.

Parlez.

CASTEREY.

C'est que vous me faites l'effet de grands chiens noirs que le seigneur gouverneur mène avec lui à la chasse des criminels : quand ceux-ci

sont abattus, il vous donne leur cœur à sucer pour récompense de vos services.... Faites mention de ceci au procès-verbal.... J'ai fini.

LE PRÉSIDENT.

On appréciera votre système de défense....
Alguazils, amenez D. Louis de Villenas.

(On fait asseoir D. Lopez, et on fait entrer Villenas.)

LE PRÉSIDENT.

Quels sont vos noms, prénoms et âge?

D. LOUIS.

D. Louis de Villenas; vingt-trois ans.

LE PRÉSIDENT.

D. Louis de Villenas, reconnaissez-vous être coupable de complot contre la vie du gouverneur de Murcie et contre la sûreté de la province?

D. LOUIS.

Oui, seigneur président.

(Dona Isabelle s'agite dans sa tribune.)

LE PRÉSIDENT.

Vous reconnaissez-vous coupable de calomnie envers la nièce du gouverneur, dona Isabelle d'Ayamonté?

CASTEREY.

Va-t-il faiblir?...

D. ISABELLE.

Oh! mon Dieu! que va-t-il dire?... Mon âme est suspendue à ses lèvres!...

(D. Louis reste quelques instans à réfléchir. — Silence général mêlé d'agitation. — Tout à coup D. Louis s'approche du public. — Le souffleur à plusieurs reprises lui crie: Ah! l'amour l'emporte!)

D. LOUIS.

Messieurs, c'est une position vraiment très-embarrassante que la mienne; et je ne sais où diable les auteurs ont trouvé une situation pareille!... Comment m'en tirer à leur honneur et au mien?... Si je disculpe dona Isabelle et que je m'avoue calomniateur, vous

sifflerez, non sans quelque raison, parce que je manquerai à mon serment, et que je consentirai à passer pour un lâche; si je fais le contraire, vous sifflerez encore mieux, et avec plus de raison, parce que je manquerai à un autre serment; que je refuserai de rendre l'honneur à une femme estimable à qui je l'ai ravi, et parce que mon sacrifice vous paraîtra au-dessus des forces humaines.... Donc, je prendrai sur moi de vous laisser finir la pièce comme vous l'entendrez, et de ne point dire un dénouement qui ne pourrait être que faux ou cherché.... M. le machiniste, voulez-vous baiser la toile?

(La toile baisse au milieu de cris, de sifflats et de huées épouvantables. — Les claqueurs demandent l'auteur. — La toile se relève : Osorio vient pour le nommer. — On lui jette des pommes cuites. — La toile baisse de nouveau.)

Epilogue.

Le foyer des acteurs. — On entend siffler horriblement.

LE MARQUIS, PEDRO VALLEZ; QUELQUES
ACTEURS.

LE MARQUIS.

Plus de doute : on siffle... Pedro, entendez-vous?... C'est votre dénouement, que vous avez voulu maintenir, qui excite l'orage. Tout allait bien jusque-là : vous êtes cause de la chute de mon ouvrage!.... Vous me le paierez cher !

PEDRO.

Eh! pas du tout, seigneur marquis : vous y avez à peine touché à votre ouvrage, et ce que vous y avez fait l'a perdu!.... C'est votre dénouement heureux qui rend l'événement sinistre.

LE MARQUIS.

Et moi je vous dis que c'est le vôtre qu'on siffle.

PEDRO.

Pas du tout, c'est le vôtre!.... Allez-vous-en au conseil d'état, et ne vous mêlez plus de littérature. Là seulement votre nom vous permet de faire des sottises impunément.

LE MARQUIS.

Insolent!...

(Ils se prennent aux cheveux.)

LE DIRECTEUR:

Eh! messieurs, messieurs, apaisez-vous.... voici d'ailleurs Osorio qui va vous mettre d'accord.

(Entre Osorio, avec des pommes cuites largement étalées sur son manteau de velours.)

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, c'est le dénouement de Pedro qui a fait siffler?

PEDRO.

Non, c'est le sien, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS *et* PEDRO *ensemble.*

Répondez !

OSORIO.

De grâce, messieurs, laissez-moi respirer...
Rassurez-vous; ce n'est ni l'un ni l'autre : c'est
un dépouement de mon invention,

PEDRO.

Et pourquoi n'avoir pas dit le mien ?

LE MARQUIS.

Pourquoi n'avoir pas joué comme je vous le
disais ?

OSORIO, *tirant de sa poche la lettre du marquis
qu'il donne à Pedro, et celle de Pedro qu'il
donne au marquis.*

Pour les deux raisons que voici... J'étais trop
menacé dans le cas où j'aurais dit l'un de vos
deux dénouemens, et je tiens trop à l'intégrité
de ma cervelle et de mes épaules, qui me sont

également utiles et agréables. Une autre fois accordez-vous mieux, et surtout prenez un sujet qui puisse finir; car le vôtre, assez beau du reste, ne pouvait avoir qu'un mauvais dénouement. C'était le nœud gordien : on pouvait le couper, et non pas le défaire.

PEDRO.

Donnez-vous donc de la peine!... Ah! j'abandonne cette ingrate poésie : je me fais garçon barbier, si je ne trouve quelque chose de pire.

LE MARQUIS.

Et moi je laisse dorénavant la littérature aux roturiers : cela est indigne des gens de notre état; d'ailleurs, je n'avais presque rien fait à cette pauvre pièce.... Mais si on eût dit mon dénouement, elle eût réussi.

PEDRO.

C'est-à-dire si on eût dit le mien.

LE MARQUIS.

Ce n'est que par pitié pour ce pauvre au-

teur, qui mourait de faim, que j'ai consenti à m'en mêler.... Je retourne aux affaires d'état : je vais me faire nommer ministre.

OSORIO.

Allons, les deux auteurs déconfits prennent deux états également désespérés.

UN VALET.

La voiture du seigneur D. Louis.

LE MARQUIS.

A qui parle ce maraud?.... Je te chasse si tu ne m'appelles désormais seigneur marquis.

L'INTÉRIEUR
D'UN HAREM,

FANTAISIE ORIENTALE.

PERSONNAGES.

MADHAVIA, rajah indien.

MATALI, chef de ses eunuques.

MANTAMI, un de ses esclaves.

MAMIA, maîtresse de Mantami.

SACONTALA, }
DARMA, } femmes de Madhavia.

UN SANTON, ou homme de lois.

EUNUQUES, FEMMES, etc.

La scène est à Malacca.

L'INTÉRIEUR D'UN HAREM* :

SCÈNE PREMIÈRE.

Jardins du Rajah.

MANTAMI *seul, travaillant.*

Travaille, Mantami, travaille!... Bêche, plante; que la sueur ruisselle de ton front comme l'eau de ton arrosoir!... Ce soir une douce main l'essuiera..... Oui, je suis plus heureux que mon maître le Rajah.... plus heureux cent fois!... Il ne sait que faire de toute sa journée; au lieu de ma fatigue, il a l'ennui : c'est encore pire....

* Voyez l'AVANT-PROPOS.

Lorsqu'arrive la nuit, il ne sait qui choisir de toutes ses femmes, car il n'en aime aucune, et pas une ne l'aime. Une plus belle taille, des yeux plus noirs, des formes plus riches, voilà tout ce qui peut le décider.... Infortuné! il a toujours acheté et jamais reçu de faveurs.... Et moi, quand le soleil disparaîtra derrière les montagnes, alors commencera mon jour : alors une déesse m'attendra dans une pauvre chaumière, au bord du fleuve, sous un bosquet de palmiers; et quand j'arriverai fatigué, haletant, elle essuiera ma sueur, me fera un repas des fruits qu'elle a cultivés, un lit de la natte qu'elle a tressée... Tout me vient d'elle; tout en moi n'est que par elle... Alors plus d'esclavage, de soucis, de fatigue : il ne reste plus que deux ames.... et bientôt qu'une ame.... Oh! tant que j'aurai ces douces nuits pour couronner mes misérables jours, tant que cet espoir fera raidir mes bras contre la fatigue, peu m'importe le reste..... Aussi bien, voilà mon trésor qui grossit : encore quelques mois de gages, et je rachèterai ma liberté et je ne vivrai que pour elle.... J'irai lui porter ce soir mon salaire de trois jours, car voilà trois jours que

mes travaux m'ont retenu loin d'elle.... Le Rajah!...

SCÈNE II.**MADHAVIA, MANTAMI.****MADHAVIA.**

C'est toi, Mantami... Tu travailles... Comment vont mes plantations de palmiers?... Bien, à ce qu'il me semble : voici de beaux fruits! ils attestent les soins du jardinier... Tiens, prends ces trente pagodes.

MANTAMI.

Je vous rends grâce, seigneur. (*A part.*) Encore cela à lui porter. Le bonheur ce soir, la liberté bientôt.

MADHAVIA.

Je destinais cette bourse à Matali, le chef de mes eunuques, mais il s'acquitte si mal du soin de recruter pour mon harem, que j'ai pensé qu'il ne devait y avoir nul salaire là où il n'y avait nul mérite... Voilà trois mois qu'il ne m'a amené de femmes! Toutes les miennes com-

mencent à m'ennuyer... J'en ai à peine trente... c'est si monotone !... Aussi, si la maladie qui me dévore me force à tracer bientôt mes dernières volontés, je ne désignerai pour être brûlé sur mon bûcher que lui, pour le punir, et mon épouse Sacontala qui me l'a demandé par ambition.

MANTAMI.

Et vos autres esclaves, vos autres femmes ?

MADHAVIA.

Liberté à tous comme à moi ! Délié de la vie, je les délierai de l'esclavage... A toi, dont le langage et les sentimens annoncent un homme au-dessus de son état, je t'en laisserai quelque bien : justice à tous ! Tes travaux ont mérité récompense.... Mais j'aperçois Matali, avec un palanquin fermé qui le suit : qu'est-ce que cela ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATALI.

MATALI.

Vous ne vous plaindrez plus, maître, de mon inactivité à servir vos plaisirs : je vous amène une femme aussi belle qu'une déesse.

MADHAVIA.

Où l'as-tu achetée?

MATALI.

Elle n'a pas voulu se vendre : alors nous l'avons enlevée de force... Elle était seule dans une petite chaumière au bord du fleuve, sous un massif de palmiers.

MANTAMI, *que saisit la plus vive agitation.*

Au bord du fleuve!... sous un massif de palmiers!....

MADHAVIA.

Bon : c'est une affaire que j'arrangerai avec le santon. Je mettrai un bâillon doré à la loi : c'est à lui que je paierai le prix de mon esclave.. Maintenant je veux la voir.

MATALI.

Elle est dans ce palanquin fermé à tous les regards, excepté aux vôtres.

MADHAVIA.

Fais-le avancer.... Et toi, Mantami, va-t-en.

MANTAMI.

Maître...

MADHAVIA.

Eh bien!... Sais-tu, malheureux, que si ton œil la voyait, il verrait en même temps sa mort?

MANTAMI, *à part.*

Je le crains...

MADHAVIA.

Sors, et ne regarde point derrière toi.

(*Mantami sort un instant, puis rentre sans être vu et se cache derrière des arbres.*)

MATALI, *faisant signe aux autres eunuques
d'apporter le palanquin.*

Maître, vous pouvez maintenant la voir ;
mais, si vous m'en croyez, vous différerez jus-
qu'à ce soir.

MADHAVIA.

Pourquoi ?

MATALI.

Elle est si défigurée par la douleur ; ses
joues et ses yeux sont si rouges et si bouf-
fis de larmes ; elle est tellement couverte
de poussière et de sang par suite de la lutte
qu'elle a soutenue contre nous, qu'elle n'est
point digne même de vous être montrée : vous
jugeriez trop mal de sa beauté et de mon
goût.

MADHAVIA.

Eh bien, à ce soir... D'ici là, que le bain, les
essences et la parure lui rendent toute sa frai-
cheur et sa beauté... Faites entrer le palanquin
dans le harem.

*(En ce moment le palanquin passe, porté
par quatre esclaves. — On entend une*

*voix de femme qui pousse des sanglots
et crie : Au secours!)*

MANTAMI, *tombant la face contre terre:*

C'est elle!...

MADHAVIA.

Il paraît que celle-là est sauvage.... Eh bien!
tant mieux! Je suis las de l'intrépide bonne
volonté et des complaisances inépuisables de
mes femmes; et, ne fût-ce que par curiosité,
je veux savoir ce que c'est que de ravir des fa-
veurs après en avoir tant reçues. La paix vaut
mieux que la guerre, mais la guerre pour un
temps vaut mieux que la paix éternelle....
Revenons.

*(Revenent Madhavia, Matali et tous
les eunuques.)*

SCÈNE IV.

MANTAMI, *resté quelques momens sans connaissance, reprenant ses sens et se relevant péniblement.*

C'est elle!... c'est elle!... plus de doute...
Ils m'ont pris mon trésor, ma vie, mon seul bien, mon seul amour!... Malheureux! je n'étais pas là pour la défendre, et pour réduire en poussière ces vils eunuques avec mon bras d'homme!... Malheur! malheur!... Ils ont trouvé le nid; ils ont enlevé les petits quand la mère était absente!... Pauvre **Mamia**! ils t'ont enlevée malgré tes pleurs, tes cris, ta résistance!... Ils t'ont blessée peut-être!... Ah! les tigres!... Non!... te perdre c'est plus que la mort!... Je vais trouver le **Rajah**. Je lui dirai : « Vous avez trente femmes, des trésors, des maisons, des jardins; moi je n'ai qu'elle au monde : ne me la prenez pas!... » Je lui parlerai : je le supplierai, je le menacerai... je le dévorerai s'il ne veut pas me la rendre!... Ne perdons pas un instant!
(*Il s'élance à la porte du harem, et y frappe.*)

MATALI, *sortant.*

Qui est là?

MANTAMI.

Moi... Je veux parler au seigneur Rajah.

MATALI.

Personne ne peut lui parler : il est dans son harem.

MANTAMI.

Misérable! je suis perdu! Il l'a déjà vue : il ne voudra pas me la rendre!... Matali, au nom du ciel! laisse-moi entrer!

MATALI.

Ce serait notre mort à tous deux... Va-t-en, te dis-je.

MANTAMI.

Malheureux que je suis!...

(*Il sort.*)

SCÈNE V.**MATALI** *seul.*

Malheureux!... il se trouve malheureux, cet homme, à qui, pour recouvrer le bonheur, il ne faut que des crimes!... Et il ose se plaindre, lui qui peut encore retrouver l'espoir, fût-ce dans le sang!... Ah! si comme pour moi les hommes sans pitié, dès son enfance lui avaient ôté le bonheur pour le faire servir à leurs plaisirs; s'ils l'avaient jeté comme moi, misérable, songlant et mutilé, sous un ciel de feu, sur une terre de feu, avec une ame de feu et devant des regards de feu!... S'ils lui avaient créé, comme à moi, un sexe inconnu pour lequel il n'est ni amour, ni paternité, ni maternité, ni affections, ni gloire, ni rien au monde; où l'homme disparu n'a laissé que le géolier!... Pourquoi n'ont-ils pas étouffé en moi un germe de passions qui ne peut fleurir et meurt sans cesse avorté?... Pourquoi n'avoir pas éteint tout-à-fait ce volcan sans cratère?...

Ah! les hommes!... les cruels!... qui ne m'ont pas écrasé la tête entre deux pierres!... Je les hais comme un proscrit abhorre ses concitoyens qui l'ont exilé!... Un eunuque, cela ne peut pas être aimé, mais cela peut être craint; cela ne peut assottir de passion que la vengeance : je satisferai du moins celle-là, si on peut le faire!... Guerre à l'humanité entière!... Que d'époux j'ai troublés, que de cœurs j'ai désunis, que de familles j'ai désolées, pour peupler le harem de mon maître!... Mais j'ai rendu celui-là heureux en privant les autres, et cette pensée m'est insupportable!... Aujourd'hui encore, cette femme que j'ai mise dans son lit, cette Mamia, je l'aime, je la voudrais, fût-ce sur une couche de charbons ardents!... En la voyant, j'ai senti ce que je ne croyais plus sentir... J'ai oublié!... mon sang écume de rage en pensant que je la livre au Rajah!... Mais elle était heureuse avec Mantami : j'aime mieux qu'elle soit à celui qu'elle n'aime pas. Pour le plaisir d'une créature c'est le malheur de deux autres : j'y gagne... Mais cependant lorsqu'il faudra la déshabiller, la faire baigner et parfumer, et la conduire par le passage secret au lit de

mon maître.... Rage!... Et dire que jamais!....
O Mantami! tu te plains! toi qui, à défaut du
présent, as l'espoir ou le souvenir!... tu te
plains!... Allons, il est temps de rentrer; voici
bientôt la nuit : que ce reste d'homme qui est
en moi s'endorme... Place à l'eunuque!

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

L'intérieur du Harem. — Salle donnant sur les jardins
particuliers.

MATALI *seul.*

Allons, voici l'heure où mon maître va choisir sa compagne pour la nuit : il faut lui amener tout son troupeau de créatures humaines... Ah! qu'il les prenne toutes pourtant, je n'en suis pas jaloux, mais qu'il en laisse une... Mamia! Mamia!... Il faudra bien pourtant qu'il arrive un moment où je te mènerai à lui, où je te laisserai dans ses bras... Oh! d'ici-là que la terre s'entr'ouvre ou que les murs du harem croulent sur ma tête!... Il va vouloir la voir ce soir, et

s'il la voit, peut-il hésiter à la choisir?... Misérable!... Ah! quoi qu'il arrive, il ne la possédera pas: je le tuerai plutôt!....

(*Il ouvre la porte des appartemens de toutes les femmes, qui entrent très-parées. — Une d'elles entre en se traînant.*)

SCÈNE VII.

MATALI, SACONTALA, DARMA *et autres femmes.*

SACONTALA.

Ah! qu'on aime à respirer l'air du soir, quand on a étouffé toute une journée dans l'atmosphère d'une prison!

DARMA, *s'approchant de la fenêtre.*

Que la brise du soir est douce quand elle passe par les jardins! Que mon front brûlant sent avec délices ce vent qui le rafraîchit avec son grand éventail de palmiers!... Oh! il me semble qu'une main invisible berce ma douleur dans mon cerveau, pour l'endormir.

SACONTALA, *s'approchant d'elle.*

Qu'avez-vous?

DARMA.

Je ne sais; mais je souffre: je sens mon corps se dissoudre, et mon âme qui veut fuir.

UNE FEMME, *à une autre.*

Comme Darma est pâle!

DEUXIÈME FEMME.

Que sa parure est négligée!

PREMIÈRE FEMME.

En revanche, Sacontala n'a jamais mis plus de luxe et de recherche dans la sienne.

SACONTALA, *à Darma.*

Comment avez-vous trouvé ce fruit d'Europe que je vous ai envoyé?

DARMA.

Ah! combien je vous rends grâce! Cela a réveillé tous mes souvenirs de ma patrie... Oh! la France!... la France!... Là sont la liberté, le bon-

heur, vers lesquels s'envole mon âme comme un oiseau qui retourne à son nid... Là, le soir, de riches appartemens inondés de lumière, des danses, des spectacles merveilleux, les promenades sous des bosquets parfumés... Là on peut choisir entre mille adorateurs, au lieu d'être ramassée entre mille esclaves... Oh ! j'ai revu tout cela le temps que la saveur céleste de ce fruit a rafraîchi mes lèvres... (*Avec douleur.*)
Oh !...

(*Elle tombe sur un lit de coussins.*)

SACONTALA.

Vous souffrez encore ?...

DARMA, *délirante.*

Plus, plus !... Oh ! des convulsions !... des hoquets de mort !... C'est l'agonie !... Tout tourne autour de moi... Oh ! ma mère !... Elle me berçait.... elle me chantait une chanson monotone.... elle a pleuré quand je me suis enfui avec Gabriel.... Gabriel, ils t'ont tué, les infâmes corsaires !... Tu voulais me défendre : ils t'ont assassiné... Oh ! mon âme s'est élevée avec la foudre... Les embrassements d'un maître

m'ont toujours laissée froide, inanimée : avec toi seul le sang me bouillonnait au cœur.... Oh! les beaux momens!... Leur souvenir.... je me sens heureuse!...

(*Elle meurt.*)

SACONTALA.

Elle se sent heureuse... Oh! c'est qu'elle meurt.

(*Toutes les femmes entourent Darma, cherchent inutilement à la réveiller, et répètent en déguisant mal leur joie : Morte!...*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE RAJAH *entrant avec* MATALI.

(*Les femmes se rangent en cercle.*)

MATALI.

Non, maître, elle ne peut paraître devant vous : loin de cesser de pleurer, sa douleur a encore redoublé; elle a réellement perdu toute sa beauté : attendez qu'elle l'ait recouvrée.

MADHAVIA.

Attendre... toujours attendre!... Suis-je fait pour attendre?... Toutefois, je veux bien y consentir encore.... Mais qui vais-je choisir?

SACONTALA, *à part.*

Brahma, dirige son œil sur moi!

MADHAVIA.

Eh bien! je choisis Darma.

TOUTES.

Darma!...

MADHAVIA.

Mais où donc est-elle?

SACONTALA.

Une maladie.... subite comme la foudre.... Elle est morte à l'instant.

MADHAVIA.

Morte à l'instant!.... elle hier si pleine de fraîcheur et de beauté!.... Je ne sais, mais cela n'est pas naturel.... Je ne passerai la nuit avec aucune des femmes de mon harem : je

craindrais aussi une mort subite.... Matali,
amène-moi ta nouvelle capture.

MATALI.

Maitre...

MADHAVIA, *la main sur son poignard.*

Eh bien!....

(*Matali sort.*)

MADHAVIA.

Pauvre Darma!.... Je me sens ému.... On ne connaît le prix de ce qu'on aime que lorsqu'on le perd ; on ne sent combien votre cœur tient à vous que lorsqu'on l'arrache.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATALI, MAMIA.

(*Chuchotemens parmi les femmes à l'arrivée de Mamia. — Sacontala lui lance des regards d'envie et de colère.*)

MADHAVIA.

Entrez, entrez, farouche rebelle.... Mais, malgré sa douleur, elle est jolie encore!

MAMIA.

Où me conduisez-vous?....

MATALI.

A mon maître.

MAMIA.

Tant mieux : je vais lui demander justice... Seigneur, ce misérable esclave m'a enlevée de force à mon amant, à mon maître, à mon

époux.... Vous n'êtes pas complice, seigneur, de cette lâcheté : veuillez me rendre à lui.

MADHAVIA.

Vous me demandez un sacrifice trop grand : je ne sais point blâmer un excès de zèle qui sert si bien mes intérêts.

MAMIA, *pâlissant.*

Ainsi vous refusez !...

MADHAVIA.

Dans votre propre intérêt : jamais épouse n'aura été comblée de plus de présens et de plus d'amour ; toutes les félicités se disputent votre vie....

MAMIA.

Vos félicités ne font point le bonheur.... O seigneur, rendez-moi la liberté et l'amour de mon époux !....

MADHAVIA.

L'un et l'autre peuvent se remplacer.

MAMIA.

Jamais!

MADHAVIA, à *Matali*.

Vous la ferez préparer, et vous me l'amènerez à ma chambre dans une heure.

MAMIA.

Moi!... dans une heure?...

MATALI.

Vous-même.

MAMIA.

Oh! me prend-il pour une bayadère?... Seigneur Rajah, savez-vous ce que peut faire une femme en fureur?... Ma défaite pourrait vous coûter cher! Il serait plus prudent d'y renoncer.... Prenez garde! l'amour rend forte, et j'en ai, mais non pour vous.

MADHAVIA.

Qu'importe?

MAMIA, à *genoux*.

Une dernière fois, rendez-moi à mon époux!

MADHAVIA.

Mais quel est-il cet époux ?

MAMIA.

Son nom ?.... Oh ! je ne peux pas vous le livrer.... mais il viendra vous bénir lui-même s'il retrouve sa Mamia !... Seigneur Rajah....

(Elle s'approche du Rajah, dont elle embrasse les genoux.)

MADHAVIA.

Qu'elle est gracieuse et touchante !.... Les beaux bras !.... Matali, vous me l'amènerez dans une demi-heure.

MAMIA, à part.

Ah ! si je trouvais une arme !.... N'importe : je m'en ferai une.

(Matali l'emmène, et fait signe de se retirer aux femmes, qui sortent avec des gestes de colère et de dépit.)

SACONTALA, *à part, d'un air découragé.*

Ce n'est pas moi qu'il choisit!... A quoi m'a-t-il servi d'empoisonner Darma?

SCÈNE X.

Jardins intérieurs du Harem. — Il fait nuit.

MANTAMI *seul.*

Où trouver Mamia?... Il faut que je lui parle!... J'ai escaladé les murs de ces jardins: si l'on m'y voit, je suis mort; mais peu m'importe!... Mamia aura-t-elle succombé?... Cette idée me fait bondir... Je sais son amour pour moi, son courage; mais la force..... s'il a employé la force.... Ah! ma vengeance serait terrible!... Mais qu'est-ce que se venger? c'est panser une blessure sur un cadavre.... Mamia! Mamia!... (*Mamia parait à une fenêtre.*) C'est elle!... Mamia!...

MAMIA.

C'est toi, malheureux, dans ces jardins!... Fuis, ou tu es perdu!

MANTAMI.

Eh ! qu'importe moi?... Réponds : le Rajah a-t-il osé?...

MAMIA.

Il va venir!

MANTAMI.

Il va venir !... et tu le recevras?...

MAMIA.

Oui.

MANTAMI.

Comment!...

MAMIA. (*Quittant la fenêtre, puis revenant avec un long ruban dont elle lui jette le bout.*)

Mets ton poignard au bout de ce ruban : il servait à attacher les présents que le Rajah m'a envoyés.... Il servira au même usage pour celui que je veux lui faire.

MANTAMI.

Que veux-tu faire de ce poignard?

MAMIA.

Donne toujours.

(*Mantami attache le poignard au ruban,
que Mamia remonte.*)

MAMIA.

Maintenant je vais l'attendre. C'est moi qu'il a choisie pour lui donner une nuit agréable : ami, si je ne la lui rends pas bonne, je la lui ferai longue.... Sois tranquille : il ne me touchera pas.... Va-t-en, ou tu es perdu!

(*Elle quitte la fenêtre.*)

MANTAMI *seul.*

Chère Mamia!... Elle le tuera, j'en suis sûr.... Mais quelle mort horrible vengera celle du Rajah! A quels supplices n'est-elle pas réservée!.... Oh! je ne puis supporter cette idée!... J'aimerais mieux encore, je crois... (*appelant.*) Mamia!.... Mamia!... Que faire?... Elle ne peut reparaître à la fenêtre : sans doute quelqu'eunuque la surveille.... Elle le fera comme elle l'a dit.... Oh! par quel moyen lui épargner les tortures et la mort?... Il n'en est qu'un :

c'est de les attirer sur moi.... Si le Rajah entre chez elle, c'est leur mort infaillible à tous deux... Il n'y entrera pas : je vais aller chercher mon arc et mes flèches, et tuer le Rajah !....

SCÈNE XI.

Une autre partie des jardins du Harem.

MADHAVIA.

Oh ! qu'elle est belle cette nuit !... Mais elle le sera moins pourtant pour moi dans ce jardin que dans l'intérieur du harem... Oh ! qu'elle est douce cette rêverie du bonheur aussi charmante que le bonheur même !... Il me plaît de conquérir par la force ces faveurs que la cupidité ou l'ambition m'ont toujours livrées sans résistance... Voici l'heure : allons dompter la rebelle.... (*En ce moment, une flèche tirée de l'intérieur du massif d'arbres vient le frapper au cœur.*) Ah ! qu'est-ce que cela ?.... Je suis mort !.... Au secours !.... Qui m'a frappé ?.... Oh ! misérable assassin !.... Au secours !....

(*Il tombe.*)

(*Entre Matali, un poignard à la main.*)

MATALI.

Tu n'entreras pas dans le harem, ou tu passeras sur mon corps!... Non, nul ne la possédera!... Mais que vois-je?... Le Rajah blessé à mort!... Mantami m'aura prévenu.... Sa flèche a gagné de vitesse mon poignard.

MADHAVIA, *apercevant Matali.*

Matali, c'est toi.... Par grâce, viens me secourir!

MATALI.

Je suis à vous, maître!

MADHAVIA.

Porte-moi dans le harem.... (*Matali le soulève.*) Non, non; cela me fait trop souffrir: j'aime mieux mourir ici.... Donne-moi à boire. (*Matali lui apporte de l'eau d'une fontaine.*) Merci.... Seul de mes esclaves tu m'as secouru: seul tu auras part à mes faveurs dernières.... Mais qui m'a frappé?

MATALI.

Je le sais.

MADHAVIA.

Qui?

MATALI.

Mantami.... à qui j'avais enlevé pour vous sa maîtresse Mamia.

MADHAVIA.

Le misérable!.... Je te charge de me venger.

MATALI.

Je le poursuivrai avec ardeur.... Mais n'est-il pas un moyen plus simple et plus sûr? La loi vous permet de vous faire suivre au tombeau par ceux de vos esclaves ou celles de vos femmes que vous voudrez : désignez ces deux auteurs de votre mort pour être brûlés sur le même bûcher à vos funérailles.

MADHAVIA.

Tu as raison.

MATALI, *à part.*

Ils eussent été trop contents si le bonheur eût

été pour eux le prix de l'assassinat du Rajah. Ils comptaient retrouver leur lit nuptial : voilà celui que je leur prépare.

MADHAVIA.

Quoi! nul moyen d'écrire!...

MATALI.

Je cours chercher ce qu'il faut.

MADHAVIA.

Non, non... La mort n'attendrait pas... Je n'ai plus le temps : tout tourne à mes yeux... Ma main faiblit... Encore quelques instans, je ne pourrai plus faire un seul mouvement... Ce sang et le sable me suffiront. (*Il trempe son doigt dans le sang de sa blessure et écrit sur la terre.*)
 « Croyez Matali comme.... moi-même.... Je le
 « charge de mes dernières volontés.... Je veux
 « qu'on brûle au même bûcher... après ma mort,
 « un.... de mes esclaves et une de mes.... fem-
 « mes. »... Oh! la mort!... Horrible souffrance!...

MATALI.

Maître, un dernier mot : Mantami seulement.

MADHAVIA.

Je ne puis... Je meurs....

(Il meurt.)

MATALI.

Ah! tout est perdu!... il a oublié ma fortune et ma vengeance!... Ma fortune, peu m'importe!... Mais... n'a-t-il pas dit qu'on me crût comme lui-même?... Tout peut se réparer.

(Entrent des eunuques.)

UN EUNUQUE.

Qu'est devenu notre maître?...

MATALI.

Vous le voyez : il est mort, frappé par une main inconnue. Il a tracé son testament sur ce sable avant de mourir : je suis chargé de ses volontés.... Allez chercher un santon. *(Un des eunuques sort. — A part.)* J'aime mieux qu'il n'ait point tracé le nom des coupables : cela m'offre deux chances au lieu d'une. Je pourrai toujours, après tout, les envoyer au bûcher.

(Entre, quelques instans après, un santon.)

MATALI.

Savant interprète de la loi, je vous ai fait appeler pour constater la validité de ce testament tracé sur le sable avec du sang, faute d'autres moyens... On vous a appris comment est mort notre maître?...

LE SANTON.

Quel est l'assassin?

MATALI.

On l'ignore; mais nous le découvrirons.

LE SANTON.

Mais est-ce bien lui qui a tracé ces caractères?

MATALI.

Je ne sais pas écrire.

LE SANTON.

Oui.... d'ailleurs je reconnais la main du Rajah.... Faites-nous donc part de ses dernières intentions.

MATALI.

Liberté à tous ses esclaves eunuques; il

donne tous les autres à son neveu; il envoie ses femmes à son ami le vieux nabab de Delhaï. (*A part.*) C'est cela : le vieux nabab est décrépité, et les femmes sont comme perdues. (*Haut.*) Ses biens, terres et argent à ses héritiers naturels, excepté dix mille pagodes à son eunuque Matali et mille à chacun de ses autres eunuques.

LES EUNUQUES.

Brahma sauve l'ame du généreux Madhavia!

LE SANTON *à part.*

Allons, il faut en passer par ses volontés. (*Haut.*) Mais quels sont l'esclave et la femme qui doivent le suivre au tombeau par le bûcher?

MATALI.

Faites célébrer les funérailles et allumer le bûcher; qu'on ferme toutes les portes du palais; que nul ne puisse sortir jusque là, et je désignerai les deux victimes.

LE SANTON.

Il suffit.

SCÈNE XII.

Le jardin du Harem, sous les fenêtres de Mamia. — Le matin.

MANTAMI, MAMIA.

MANTAMI.

Mamia!...

MAMIA, paraissant à la fenêtre.

C'est toi, Mantami!... Où donc est le Rajah?

MANTAMI.

Mort!... Tu voulais le frapper, mais c'était moi, l'homme, que ce soin regardait.... Je l'ai tué.

MAMIA.

T'a-t-on découvert?

MANTAMI.

Non pas jusqu'ici. Espérons : je trouverai moyen de te faire échapper dans le tumulte des funérailles qui vont se faire aujourd'hui :

nous retrouverons encore le bonheur et la liberté.

MAMIA.

J'aperçois Matali qui se promène... Sauve-toi, Mantami : ta présence ici ferait tout découvrir.

SCÈNE XIII.

Une grande salle d'entrée du Harem. — Au fond, une tapisserie qui sert de porte et qui cache la cour.

MATALI, SACONTALA *qui entre en le suivant.*

SACONTALA.

Oh ! au nom du ciel ! Matali, accorde-moi cet honneur!...

MATALI.

Non, te dis-je.... Laisse-moi.

SACONTALA.

Que t'importe?... Toi seul sais l'heureuse femme désignée pour suivre le Rajah ; tout le monde l'ignore : désigne-moi.

MATALI.

Mais la vie n'a donc plus de charmes pour toi?

SACONTALA.

Pour vivre veuve, déshonorée, abandonnée, esclave; ou pour être confondue dans une foule de femmes, inutile troupeau d'un pasteur décrépité; pour être dévouée à une solitude et à une prison perpétuelle où vous dévorent et vous minent peu à peu une soif d'amour et un besoin de liberté, ou prostituée aux caprices misérables d'un vieillard que l'âge a glacé, épouse de cet eunuque fait par la main du temps... (*Matali tressaille vivement.*) Pardonne.... Ce mot te blesse.... Oh! accorde-moi la mort!

MATALI.

Sais-tu ce que c'est que d'être brûlée, que de vivre, ne fût-ce qu'un instant, dans une atmosphère d'épouvantables souffrances, de sentir son sang se dessécher, sa chair se calciner, ses nerfs se tordre?... Sais-tu ce que tu demandes?

SACONTALA.

Je demande la gloire acquise par quelques minutes de souffrances; je demande à être applaudie, admirée; je demande que chacun dise: « Je n'oserais en faire autant!... » On me parera de mes plus beaux habits; je serai conduite, au son des instrumens de musique, par une escorte de bramines et de rajahs; je ferai trois fois, d'un pas ferme, le tour du bûcher, et la flamme emportera mon ame au ciel.... J'ai des parens riches et qui m'aiment: je te donnerai pour eux un mot de moi, et ils te paieront mieux que tu n'oserais espérer.... Dis, Matali, veux-tu?...

MATALI.

Laisse-moi.... Je ne t'aime pas, toi.

(*Sacontala sort en pleurant.*)

SCÈNE XIV.

MATALI, à un eunuque.

Mesrou, amène-moi Mâmia. (*L'eunuque sort.*) Oui, le misérable eunuque peut encore retrouver un semblant d'amour et de bonheur... Je suis bien malheureux, mais cependant quelque chose me bat encore au cœur, l'espérance.

(*Entre Mâmia.*)

MAMIA.

Que me veux-tu ?

MATALI.

Causer avec toi. Écoute les dernières volontés du défunt : il a légué tous ses esclaves à son neveu, et ses femmes au vieux nabab de Delhaï, hors un esclave et une femme qui doivent être brûlés sur son tombeau.

MAMIA, vivement.

Quel est l'esclave ?

MATALI.

Je te dirai tout à l'heure les deux noms... Mais toi, te résigneras-tu à aller peupler le harem triste et oisif d'un rajah décrépité? Si tu pouvais fuir, ne le ferais-tu pas?

MAMIA.

Oh! si c'était possible, si ton secours m'y aidait, que je te bénirais! Le peu que j'ai d'or serait à toi.

MATALI.

Ce n'est point ton or en toi qui me tente.

MAMIA *étonnée.*

Ce n'est point mon or!... Et quelle autre chose pourrait te tenter?

MATALI.

Ton amour.

MAMIA, *réprimant un sourire.*

Mon.... amour!...

MATALI.

Ce seul mot dans ma bouche te fait rire : tu

me crois abruti par cet esclavage de l'âme et du corps où j'ai été plongé trente ans; tu crois que jamais le misérable condamné n'a levé la tête en criant grâce; tu doutes enfin que l'eunuque se soit aperçu qu'on lui ait soustrait sa part d'homme dans l'héritage d'amour et de bonheur que Brahma nous a légué : détrompe-toi.... Tout l'amour chez moi s'est réfugié au cœur.... Mets la main sur ce cœur, et tu verras s'il ne bat pas plus fort vingt fois que celui de ton amant.... Oh! si tu voulais, je pourrais encore être heureux!... qu'est-ce que les plaisirs des sens, si vite évanouis, moins vite encore qu'on ne s'en lasse?... Quand l'âme a ses plaisirs, on peut rêver le reste.... Oh! tu n'imagines pas quels soins, quelle reconnaissance, quel dévouement entier, profond, fanatique, remplacerait en moi ce qu'il n'est plus en mon pouvoir de donner!... Que dis-je!... n'ai-je pas encore des bras pour t'étreindre et des lèvres à presser contre les tiennes?... Oh! suis-moi: je te ferai échapper.... Je suis riche : tu seras riche; je suis libre : tu seras libre..... Je serai heureux et tu seras heureuse!

MAMIA, *à part.*

Contraignons-nous : mon sort dépend de lui.
(*Haut.*) Vous ne seriez pas heureux avec moi ;
vous vous abusez : ce serait un plus grand
tourment encore....

MATALI.

Il n'égalerà jamais celui que j'endure,
non !... L'avare n'est-il pas content auprès de
son trésor ? Il n'y touche pas, il n'en jouit
point ; mais il sait que cela est à lui.... C'est déjà
le bonheur pour moi que tu ne sois point à
d'autres.

MAMIA.

Pourquoi alors m'avez-vous amenée au Rajah ?

MATALI.

C'était le seul moyen de te ravir à mon heu-
reux rival.... Mais après t'avoir amenée à lui, je
n'aurais pas souffert qu'il t'approchât.... J'en
jure par Brahma ! je vous eusse plutôt poignardés
tous deux.

MAMIA.

Ah ! le monstre, qui m'a enlevée à Mantami !

MATALI.

Ne perdons plus de temps : suis-moi, et tu es sauvée. (*Il l'entoure de ses bras.*)

MAMIA.

Ah! c'en est trop!... Quoi qu'il doive arriver, je ne puis plus contenir mon indignation!... Laisse-moi, monstre!.. N'espère pas me toucher: je n'ai pas moins horreur de ton âme basse, cruelle et jalouse, que de ta forme hideuse et disgrâciée!... C'est ton cœur qui est eunuque, c'est ton âme qui est mutilée.... Laisse-moi!.. Tu es le premier auteur de tous mes maux : tu m'as ravi le seul bonheur de la terre et du ciel: un amour immense, idolâtre, un amour égal et partagé!.. Et c'est à moi, toute palpitante encore de ce sentiment fécond en mille joies, en mille plaisirs inconcevables, c'est à moi que tu viens proposer de partager ta moitié d'amour et ton débris d'existence!... Laisse-moi!... Va ronger seul le frein éternel que les hommes ont mis à tes passions brutales et cruelles!... Tout plutôt que toi!

MATALI.

Ah! par le ciel! femme, tu es imprudente!... Les hommes n'ont pas mutilé en moi la vengeance : je la sens encore entière!.... Mais je n'aurai besoin que d'un mot pour la satisfaire!... Madhavia a dévoué au bûcher une de ses femmes : cette femme c'est toi!...

MAMIA.

Moi!...

MATALI.

Oui, c'est toi qui seras plongée vivante dans cette mer de flammes que j'allumerai moi-même.... Ah! tu pâlis!... Eh bien! je veux oublier tes injures : le Rajah n'a prononcé ton nom que devant moi ; nuls caractères écrits ne te désignent plus qu'une autre ; Sacontala me demande par ambition de la nommer à ce lugubre honneur : je puis te la substituer ; mais si tu vis , que ce soit pour moi!... Tu ne peux plus être heureuse, mais je puis l'être encore, moi : je t'accorde l'existence, si tu veux la faire servir à ma félicité... Réponds-tu?...

MAMIA.

Je refuse.

MATALI.

Tu refuses la vie!...

MAMIA.

Avec toi : le tourment du bûcher n'est pas plus cruel, et c'est moins long à finir.... Après tout, ce n'est que ma vie.

MATALI.

Non, ce n'est pas que la tienne : Madhavia a dévoué en même temps un de ses esclaves au bûcher : cet esclave, c'est Mantami.

MAMIA.

Mantami!... Oh ! c'est trop de malheur!...

MATALI.

Mais ce n'est pas assez du bûcher.... Non, il ne mourra point avec toi : les flammes ne vous envelopperont point d'une même étreinte, et ne confondront pas vos cendres.... Non, je sens que je l'envierais encore.... On le réserve à des supplices plus horribles, à des supplices que

nous ne pouvons ici ni compter ni connaître....
Par qui a été assassiné le Rajah?

MAMIA.

Oh!...

MATALI.

Par lui!

MAMIA.

Qui te l'a dit?...

MATALI.

Mon amour!... Allant tous deux au même but, nous nous rencontrions sur la même route : j'allais frapper le Rajah au moment où il l'a tué... Je suivais en moi-même tous ses mouvemens, et dans mon cœur, je le voyais assassiner Madhavia comme dans un miroir... Eh bien, je vais le dénoncer.... Un esclave qui assassine son maître!... On sait ce que dit la loi : on le livrera aux parens du mort : alors, vois-tu, femme? ils le prendront; ils lui arracheront les yeux....

MAMIA.

Grâce!...

MATALI.

Ils l'écorcheront vif....

MAMIA.

Assez !...

MATALI.

Ils lui couleront du plomb fondu dans les veines, ou le couperont en deux et jetteront son buste expirant sur une plaque de fer rougi.... ou toute autre chose... Et moi, vois-tu, femme? je rirai !....

MAMIA.

C'est trop !... Je ne puis supporter cette pensée!... Pardonne, Brahma, mais c'est au-dessus de ma force... (*A Matali.*) Oh ! si tu veux le sauver, je me livre à toi : prends-moi, et fais de moi ce que tu voudras....

MATALI, *reculant comme mordu par un serpent.*

Que dis-tu, femme ?...

MAMIA.

Je consens à tout : emmène-moi, rends-moi ton jouet, ton plaisir, tout ce que tu voudras.... mais sauve-le!...

MATALI.

Tais-toi, femme!.. Est-ce une amère dérision?..

MAMIA.

N'est-ce pas ce que tu demandais tout à l'heure pour être heureux ?

MATALI.

Ce que je demandais !... Oh ! misérable ! que je m'abusais quand je croyais encore au bonheur !... Laisse-moi !... Tu jettes du feu sur mes blessures....

MAMIA.

Non ! je ne te quitte pas !.. Tu sauveras Mantami, il le faut !... Oh ! fais-le : désigne à la mort un autre esclave ; et mon cœur , mon âme , ma beauté , ma vie , je t'offre tout !...

MATALI.

Brahma, tu l'entends !... Ce que j'osais à peine rêver depuis si long-temps, elle me l'offre !... Oh ! la voir là , étendue à mes pieds , sa beauté livrée à mon pouvoir , et sentir avec rage mon néant !... Oh ! plus rien pour moi sur cette terre , je le sens !... Mon malheur est incurable : les hommes m'ont blessé à mort !... Quoi , la voilà là toute entière , belle à enflammer un

dieu !... Elle pourrait être à moi !... Oh ! qui me donnera des ongles qui m'entrent jusqu'au cœur?...

(La tapisserie du fond se lève, et laisse voir la cour du harem, avec un bûcher au milieu. — Les parens et les amis sont rassemblés autour. — Entrent de tous côtés dans la salle les femmes et les esclaves. — Parait le Santon.)

LE SANTON.

Tout est prêt, Matali ; il ne reste qu'une volonté du défunt à exécuter : dites-nous donc quelle est la femme, quel est l'esclave qui doivent mourir sur le même bûcher.

(Matali, sortant d'un long accablement où il est tombé, relève la tête, marche vers Mamia, et la saisit par le bras.)

MATALI *au Santon, d'une voix ferme.*

Elle!... Et moi!

LE MARIAGE

DU MOINE.

PERSONNAGES.

DON LÉON D'ASTORG.

DON JUAN D'OJEDA.

DON PEDRO GITANÇOS.

DONA FLORA GITANÇOS.

LORENZO, moine pénitent.

LE PRIEUR DES PÉNITENS.

NUNEZ, }
DIÉGO, } pauvres.

BÉATRIX, duègne de Flora.

PÉNITENS, ALGUAZILS, DOMESTIQUES, etc.

La scène est à Madrid, puis à Barcelone.

LE MARIAGE

DU MOINE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Madrid,

DON LÉON D'ASTORG, BÉATRIX.

D. LÉON.

Qu'est-ce que tu me dis là, duègne d'enfer?...

BÉATRIX.

Que les fiançailles de ma maîtresse se font
aujourd'hui, dans une heure.

D. LÉON.

C'est impossible, après les regards qu'elle m'a jetés, après l'amour que je sens pour elle, qu'elle paraît éprouver pour moi; c'est impossible!

BÉATRIX.

Rien n'est plus sûr pourtant que ce que je vous dis; et tout à l'heure vous allez la voir sortir pour aller à l'église.... Mais qu'a donc cette nouvelle de si incroyable?... Vous rencontrez D. Flora, ma maîtresse, au Prado, il y a quelques jours, en arrivant de Barcelone: vous la remarquez, vous la suivez, vous lui lancez des regards expressifs avec des yeux bien noirs et bien ardents; elle y répond: son cœur était libre; vous lui écrivez, je lui remets votre lettre: cette fois elle balance à répondre; mais au moment où elle allait se décider, son père l'appelle dans son cabinet: « D. Juan d'Ojeda, dit-il, par son adresse et son courage, a défendu ma vie contre six hommes qu'on avait payés pour m'assassiner; il est riche et de grande maison: vous l'épouserez. »... Cependant je dois vous dire que la jeune fille a résisté quel-

que temps; mais son père inflexible l'a menacée; et pourrait-elle encourir d'être maudite et déshéritée pour vous qu'elle connaît à peine?

D. LÉON.

Tu as raison; mais cependant cela ne peut pas se passer ainsi; je ne puis pas moi, noble et riche, laisser consommer le malheur de toute ma vie. Si j'avais su plus tôt ce mariage!... Il n'est qu'un moyen... C'est le plus violent, mais le plus sûr vu le peu de temps qui me reste.... Je vais chercher querelle à don Juan d'Ojeda.

BÉATRIX.

Ah! gardez-vous en bien! Savez-vous que c'est la meilleure lame de Madrid? Votre épée, en vos mains, ne serait pas pour lui plus à craindre qu'une aiguille... Son adresse ou son bonheur ont éveillé les soupçons du saint-office.

D. LÉON.

On peut toujours tuer quand on fait le sacrifice de sa vie... Laisse-moi. (*Béatrix sort.*)
Que faire si D. Flora épouse d'Ojeda?... Rien;

mais il y a quelque chose à faire pour qu'elle ne l'épouse pas... Si d'Ojeda me tue, eh bien, je ne verrai pas ce mariage... Si je le tue, me voilà tiré d'inquiétude, du moins quant à lui, et alors ma fortune et ma noblesse... mais il faut qu'il meure... Le voici qui sort de cette maison... Seigneur don Juan.

D. JUAN.

Qu'y a-t-il pour votre service, seigneur cavalier?

D. LÉON.

Vous allez l'épouser D. Flora Gitanços... Vous êtes fort heureux, je l'avoue, mais vous n'avez pas la prétention de croire qu'on ne vous envie pas, et dès-lors qu'on ne vous dispute pas votre bonheur : or moi, j'aime D. Flora, et si vous voulez l'épouser, il faut que vous me tuiez.

D. JUAN.

De grand cœur, seigneur!... Quand je dis de grand cœur, non cependant; car il me semble

connaître votre famille.... N'êtes-vous pas D. Léon d'Astorg?

D. LÉON.

Lui-même.

D. JUAN.

Précisément : j'ai beaucoup connu une de vos proches parentes, la comtesse Isabelle d'Astorg : elle avait quelques bontés pour moi, et étant un peu de votre famille, il me serait pénible....

D. LÉON.

D. Juan, tu calomnies ma parente comme un menteur, et tu as peur de son neveu comme un lâche!

D. JUAN.

Moi, j'ai peur!... Prenez garde, jeune homme : je divise ceux avec qui je me bats en deux sections : ceux qui sont insolens et ceux qui ne le sont pas : ces derniers, je les blesse ou je les désarme ; mais les insolens, je les tue.

D. LÉON.

Dans quelle section mets-tu celui qui te tuera?

D. JUAN.

Oh ! celui-là ne porte pas votre pourpoint...
Et pour preuve, en garde !... Je n'ai que trois
minutes à vous donner : ainsi arrangez-vous en
conséquence.

D. LÉON.

C'est plus qu'il n'en faut.

(Ils se battent. — D. Léon est désarmé.)

D. JUAN, regardant à sa montre.

Cela n'a duré qu'une minute... Encore deux
fois autant, si cela peut vous convenir, mais
pas plus.

D. LÉON, avec rage, et reprenant son épée.

Oh ! l'un de nous deux y restera !...

*(Ils se battent encore. — D. Léon est en-
core désarmé, et blessé à la main.)*

D. LÉON.

Démon !...

D. JUAN.

Pour le coup, vous êtes blessé.

D. LÉON.

Ce n'est rien.... Je puis encore vous tuer.

D. JUAN.

Non : votre main, quoique légèrement entamée, ne peut tenir librement l'épée, et moi j'ai hâte... Un autre jour, quand vous serez guéri et que j'aurai du loisir, nous verrons.

(*Il sort.*)

D. LÉON *seul.*

Rage et humiliation!... Lui devoir la honte, le malheur, et par dessus tout, la vie!... (*Il enveloppe sa main dans son mouchoir.*) Que faire?... Dans quelques jours je pourrai le provoquer de nouveau; mais il sera trop tard... Plus d'espérance d'aucun côté!... Il ne me reste plus à choisir que mon genre de mort... Le meilleur est le plus prompt : mettre cette épée la poignée en terre et me jeter sur la pointe, voici la route la plus courte pour sortir de cette vie.

(*En ce moment, Lorenzo s'approche de lui, une bourse à la main.*)

LORENZO.

Pour les frais du couvent, s'il vous plait.

D. LÉON, *lui donnant sa bourse.*

Qui que tu sois, moine, tu arrives bien : je n'aurai bientôt plus besoin de rien : prends tout mon argent.... Mais que vois-je?... Lorenzo!... Toi, mon ancien camarade, sous cet habit!....

LORENZO.

Moi-même, Léon... A l'université tu n'étais pas si généreux!....

D. LÉON.

Ni toi si dévot...Toi, autrefois si ambitieux, si affamé de gloire et de plaisir, devenir moine!

LORENZO.

Toi, si gai autrefois, vouloir te tuer!

D. LÉON.

Oh! moi, j'ai des raisons pour cela.

LORENZO.

Et moi, j'ai eu une vocation... Mais conte-moi tes chagrins.

D. LÉON.

Cela serait trop long : borne-toi à savoir que la seule femme que j'aie aimée, que j'aime encore, va en épouser un autre dans une heure; que je ne puis empêcher ce mariage, et que je veux mourir avant.

LORENZO.

Tu ferais mieux d'entrer dans notre ordre.

D. LÉON.

Le couvent, en effet, est un genre de mort comme un autre; mais il est trop long.

LORENZO.

Il est plus doux.

D. LÉON.

On est donc heureux dans un couvent?

LORENZO.

Le bonheur, ce mot des hommes, ne peut rendre cette félicité divine : c'est la paix, le repos, la béatitude; c'est un agréable sommeil avec un rêve plus agréable encore. L'homme sent sa vie y prendre une forme régulière et s'assujettir d'elle-même au son de la cloche du monastère; on n'a plus à s'occuper de ce qu'on fera, à chercher le but qu'on suivra : une discipline austère, quoique douce, dispose d'avance de toutes vos journées; et ces quatre murs, sans cesse autour de vous, ne vous laissent connaître de la création que le ciel, notre but certain et invariable.

D. LÉON.

On y est caché du moins à tous les yeux... Mais vivré toujours seul avec son amour; lutter jour et nuit avec ses souvenirs, qui se placent sans cesse entre vous et votre crucifix, sans que nul bruit frappe votre oreille ou que nul spectacle inconnu ne vous distraie.... Mais hélas! ne serais-je pas de même seul dans le monde?... Et ces fêtes, ce tumulte, ne ser-

vivent qu'à aigrir mes souffrances au lieu de les éteindre... Mais faudrait-il faire au moins un noviciat pour entrer dans votre ordre?

LORENZO.

Nous pouvons obtenir des dispenses, et dans trois jours tu auras prononcé tes vœux.

D. LÉON.

Trois jours, c'est bien prompt!... Et dire qu'après, mon existence ne m'appartient plus!... Je n'aurai plus le droit de garder même de ma première vie mes souvenirs et mes douleurs!... Oh! non!... Plus tard nous verrons.

LORENZO.

Ne résiste plus à ta vocation! C'est Dieu qui t'inspire ce dessein : le démon seul pourrait t'en détourner.

D. LÉON.

Non, laisse-moi : j'y veux réfléchir encore.

(En ce moment, il sort du monde de la maison de dona Flora.)

Que vois-je !.... On sort..... ils vont à l'église pour les fiançailles!... Ah! fuyons, Lorenzo!... Je m'abandonne à toi!... Fuyons où tu voudras, mais fuyons!

(Il sort précipitamment avec Lorenzo.)

SCÈNE II.

La chapelle du couvent des pénitens.

LORENZO, LE PRIEUR.

LE PRIEUR.

Vous dites qu'il va entrer dans notre ordre?

LORENZO.

Je l'y ai déterminé, et j'ai rendez-vous avec lui ici, dans une heure. Il a obtenu déjà ses dispenses de noviciat.

LE PRIEUR.

Eh bien, amenez-nous-le aussitôt, et nous

lui ferons prononcer ses vœux aujourd'hui même.

(*Il sort.*)

LORENZO.

C'est bien: don Léon d'Astorg, une capture de cette importance, un jeune homme de la plus brillante espérance, un cavalier d'une des plus riches et des plus nobles maisons de l'Espagne, quel service cela rendra à notre ordre! sans compter que ses biens vont nous revenir... C'est à moi que cela est dû!... Quand nous aurons perdu notre vieux prieur qui ne peut aller loin, j'espère qu'on n'oubliera pas ceci dans les titres que j'ai à lui succéder. Toutes les carrières que j'ai essayées successivement, soit malheur ou incapacité, ont été stériles pour moi; mais celle-ci me convient mieux: il ne faut point de travail pour réussir; et je veux avant dix ans être nommé cardinal. Voilà mon seul but, ma seule passion, mon seul amour... Cardinal, prince de l'église!..... que cela est beau!...

(*Entre dona Flora en mantille, avec Béatrix. — Dona Flora cherche des*

*yeux un religieux, et aperçoit enfin
Lorenzo.)*

D. FLORA.

Saint père, veuillez entendre ma confession.

LORENZO.

Oui, sénora. (*A part.*) Que cette femme est belle!

D. FLORA *s'agenouillant.*

Oh! mon père, je suis bien malheureuse!...

LORENZO.

Quoi! vous!... Qui a pu être assez cruel pour vous rendre malheureuse?

D. FLORA.

Bien malheureuse et bien coupable!

LORENZO, *à part.*

Ah! qui est assez heureux pour vous avoir rendue coupable?

D. FLORA.

Mon père m'a fiancée, il y a deux jours, à quelqu'un que je n'aime pas, tandis...

LORENZO.

Que vous en aimez un autre?

D. FLORA.

C'est demain qu'on me fait épouser cet homme que je n'aime pas : je n'ai pu obtenir de délai.... Que faire?..... Puis-je, jurer fidélité éternelle à celui qui n'a pas mon amour?... Ah! conseillez - moi, mon père : je m'abandonne à vous.

LORENZO, *à part.*

Oh! quelle douce voix!.... Que n'est-ce réellement qu'elle me dit cela!... (*Haut.*) Vous me demandez conseil, ma fille : la circonstance est embarrassante... Je crois que vous avez le droit de résister à qui vous forcerait de commettre un parjure : le parjure est le plus affreux de tous les blasphèmes!... Refusez cet homme que vous ne pouvez aimer.

D. FLORA.

Combien je serais heureuse de vous obéir!... Mais attendrie par les prières de mon père, effrayée par ses menaces de malédiction, j'ai consenti hier à tout... Je n'ose encourir deux fois sa colère... Résister ouvertement, c'est impossible; mais s'il était permis de me dérober par la fuite à mon malheur, et d'aller épouser celui que j'aime...

LORENZO.

Oh! ce serait un crime de disposer de vous sans l'aveu de votre père; ce serait crime et folie de vous livrer à un jeune homme dont les intentions ne sont peut-être point droites et honorables... Au nom de l'église, ma fille, je vous le défends!

D. FLORA.

J'obéirai.

LORENZO, *à part.*

Oh! je me sens hors de moi!... Je ne sais que dire, que conseiller, que faire.

D. FLORA.

Absolvez-moi du crime qu'on me force de commettre : il emporte avec lui sa pénitence.

LORENZO, *prononçant quelques mots à voix basse.*

Benedicite.... Dominum.... (S'interrompant.)
Suis-je fou?... je dis le *Benedicite* au lieu de l'*Absolvo te!*... J'ai la tête renversée. (*il dit l'absolution, et dona Flora se relève et sort.*)

LORENZO *seul.*

Elle est partie..... Mon œil reste fixé malgré moi sur ce pavé où posaient ses deux genoux... Je vois encore se dessiner dans l'air cette taille svelte et noire... J'entends encore sa voix douce comme une musique... Qu'il est heureux celui qu'elle aime!... Qu'il est heureux surtout celui qu'elle va épouser quoiqu'elle ne l'aime pas!... Ne puis-je empêcher?... Mais comment? par quel moyen?... Elle est déjà bien loin... Sais-je seulement son nom, celui de son père?... Malheureux! j'ai oublié de lui exprimer mon unique pensée pendant toute cette entrevue : je ne l'ai point

priée de revenir me voir, de me prendre pour directeur.... Oh! que me fait maintenant le chapeau de cardinal?... Qu'un autre se fasse élire prier des pénitens noirs, peu m'importe!... Maudit soit l'instant ou je m'ensevelis pour la première fois sous ce linceul de bure!.... Que n'ai-je choisi plutôt le linceul véritable!... Sous celui-ci du moins on dort.

(Entre don Léon d'Astorg.)

D. LÉON.

Me voici; je suis prêt : j'ai mes lettres de dispense sur moi. J'ai fait toutes mes dispositions; j'ai secoué toute poussière du monde; je veux oublier une ingrante maîtresse et un rival insolent. C'est un amour aussi que la religion : c'est l'amour de Dieu, et Dieu ne trompe pas.

LORENZO.

Léon, j'ai pitié de toi.

D. LÉON.

Comment!...

LORENZO.

J'ai pitié de toi, te dis-je : tu ferais mieux

d'aller te jeter dans le Tage, une pierre au cou, que de te faire moine.

D. LÉON.

Comment!... Que disais-tu il y a trois jours?

LORENZO.

Je ne sais, mais je me trompais ou je te trompais : ma première envie fut de donner à notre ordre pour soutien un moine de ta naissance et de ton rang. L'ambition l'emporta d'abord, je l'avoue; mais l'amitié a repris le dessus : je ne souffrirai point que tu te fasses moine.

D. LÉON.

Et moi, je ne puis trouver qu'au monastère ce calme, ce repos, cette simplicité de vie auxquels seuls peut revenir une imagination blasée par les plaisirs du monde et flétrie à tout jamais par ses malheurs... Que peux-tu alléguer contre mon dessein?

LORENZO.

Tout!... Le vrai moine, le moine seul respectable n'est pas un homme; c'est une statue à

mettre avec les saints de pierre qui décoorent les piliers de son église : il n'a ni famille, ni passions qui en tiennent lieu ; il va de la terre au ciel sans s'arrêter en chemin ; cet homme souffre un martyre perpétuel... et le martyre est déjà un enfer... tout cela pour obtenir un prix douteux comme l'existence de celui qui le donne. (*D. Léon tressaille.*) Je t'étonne, je le vois....

D. LÉON.

Tu n'es pas un moine ordinaire.

LORENZO.

Tu te trompes : je ne ressemble que trop malheureusement à la plupart de mes frères en Dieu..... ou en Satan.... Si le Saint-Office pouvait lire dans les cœurs, il ferait changer de rôle à ses agens avec les patients, aussi souvent innocens que les pénitens sont criminels. La luxure et l'ambition se cachent encore mieux sous les plis de notre robe de bure que sous les habits de soie des cavaliers de Madrid : on aspire à changer ce vêtement grossier en étole dorée, avec autant de persévérance et

de préoccupation exclusive que tu chercherais à changer, si tu servais, des épaulettes de capitaine pour celles de général.

D. LÉON.

Qui t'a donc fait prendre cet habit qui te pèse tant maintenant ?

LORENZO.

Un moment de découragement comme toi, une ambition déçue, une espérance désappointée ; j'ai cru mon navire échoué parce qu'il avait donné contre un écueil... mais le cloître silencieux ne vous laisse écouter que la voix intérieure de ces passions qui peu à peu se réveillent, s'alimentent par votre oisiveté, et ressaissent entier l'homme qui n'a point de distractions ou d'occupations violentes.... Au nom du ciel, Léon!... Je me souviens d'une ancienne amitié : profite de ce moment où elle a triomphé de l'égoïsme du moine... Nulle chaîne n'est aussi pesante que la corde qui ceint un pénitent... Ne t'enterre pas vivant!... Je me mettrai à genoux, s'il le faut, devant toi... Commets le sui-

cide entièrement, ou ne le commets point du tout!

D. LÉON.

Comme tu n'as pas eu les mêmes raisons que moi d'entrer au cloître, ton exemple ne prouve rien. Je te remercie de ton amitié, mais ma résolution est inébranlable... La vie du cloître est absolument différente de celle du monde : tant mieux! L'autre m'était devenue si insupportable!... Tu ne peux rien conclure de tes souffrances pour moi : tu ne connais pas ce que c'est qu'un amour sans espoir!...

LORENZO.

Qu'en sais-tu?...

UN MOINE *entrant.*

Tout est prêt pour la cérémonie : frère Lorenzo, veuillez conduire don Léon d'Astorg au lieu où l'on doit lui raser la tête.

LORENZO.

Une dernière fois, tu persistes?...

Oui.

D. LÉON.

LORENZO.

Eh bien! dans l'avenir au moins net'en prends qu'à toi, et non à moi.

SCÈNE III.

L'intérieur du couvent.

TOUS LES MOINES; DON LÉON D'ASTORG,
la tête rasée, venant de prononcer ses vœux.

LE PRIEUR.

Frère Léon, une barrière éternelle est à jamais entre vous et le monde: vous pouvez la passer encore, mais comme un étranger, comme un voyageur tout au plus, et pour revenir ici. Votre patrie est entre les murs de ce couvent, votre tombeau au-dessous, votre avenir au-dessus. Vous avez dit un éternel adieu à toutes les passions, à toutes les fragilités de l'humanité; vous n'êtes plus un homme, vous êtes un prêtre....

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Révérénd prier, un cavalier blessé en duel, et sur le point de mourir, réclame les secours de la religion.

LE PRIEUR.

La mort d'un duelliste n'est-elle pas indigne des secours de la religion?...

LÉON.

Ah! plus il est criminel, plus il a besoin qu'on l'exhorte et qu'on le console!... Pouvez-vous hésiter à adoucir ces momens cruels de l'homme? les derniers qu'il passe sur la terre!...

LE PRIEUR.

Frère Léon, votre charité vous emporte un peu trop loin; toutefois il est pardonné à votre jeunesse et à votre inexpérience.... Eh bien, allez vous-même exhorter ce mourant. Vous êtes encore bien jeune, et vous ignorez peut-être comment et dans quel esprit doivent être données ces dernières consolations, mais votre cœur vous dirigera bien sans doute... Allez, mais souvenez-vous que la règle de notre ordre vous

défend de lever votre capuchon autre part que dans le monastère : on doit entendre votre voix, sentir l'imposition de vos mains, mais peu important vos traits : les moines n'en ont plus ; tous se ressemblent.

SCÈNE IV.

La maison de D. Juan d'Ojeda.

DON JUAN D'OJEDA, mourant, étendu sur un lit, la poitrine couverte d'un appareil ;
DON PEDRO GITANÇOS.

D. JUAN.

La mort vous dégage de votre parole, seigneur D. Pedro : je mourrai seulement fiancé de votre fille... Toutefois j'ai la consolation de pouvoir vous apprendre que j'ai obtenu ce que vous désiriez.... vous êtes corrégidor de Barcelone....

(*Il lui donne une lettre.*)

D. PEDRO.

Ah ! mon cher D. Juan, quel horrible accident !

D. JUAN.

Je meurs par ma faute!... Trop confiant dans mes forces, j'ai cherché le danger et j'ai fini par y succomber.... Une dispute, dans le cérémonial des fiançailles, sur le pas à l'église, dispute où j'ai pris part trop insolument..... Je vous fais une seule demande avant ma mort : veuillez permettre que j'entretienne en particulier dona Flora encore une fois....

D. PEDRO.

C'est un plaisir bien amer pour moi de vous obliger, quand je pense que c'est la dernière fois!... Mais peut-être vous abusez-vous....

D. JUAN.

Oh! non.... Lopez, mon ami intime et mon médecin, me connaît; il sait que je suis un homme, que je sais apprendre une mauvaise nouvelle: il ne m'a point dissimulé ma position..... Une seule preuve suffit : il n'est plus là... S'il y avait eu encore la moindre chance, il ne m'aurait pas quitté un instant.... Je demande au ciel, cependant, de vivre encore

deux heures, et peut-être me l'accordera-t-il....
Mais, je vous en prie, envoyez-moi dona
Flora....

D. PEDRO, *à part.*

Ah ! quel malheur !... Comment retrouver
pour ma fille seize quartiers de noblesse !...

(*Il sort.*)

D. JUAN.

Mais quand viendra donc ce moine que j'ai
fait demander?... Arrivera-t-il quand je serai
mort?... Croit-il qu'il me sera d'une grande
utilité de jeter son eau bénite et sa prière à mon
cadavre?.... Ah ! le voici !... c'est un pénitent...

(*Entre Léon, capuchon baissé.*)

D. JUAN.

Ah ! mon père, j'ai bien besoin de vous !...
Vous allez confesser un grand pécheur !...

LÉON.

Ne craignez pas que vos crimes surpassent
la miséricorde du ciel et de ses interprètes....
Mais que vois-je !...

D. JUAN.

Mon père, j'ai versé bien du sang dans ma vie!... Je n'ai jamais été attendre un homme, la nuit, au coin d'une rue, avec un poignard sous un manteau; mais j'ai tué et blessé par plaisir, et comme par jeu, de malheureux jeunes gens moins adroits que moi; je les ai assassinés en duel, ou si je leur ai laissé la vie, ce n'est qu'en la déshonorant par mes outrages et mes sarcasmes : plusieurs sont morts de mes affronts comme de mes coups d'épée.... Enfin le ciel a été juste : il a permis que je trouvasse un adversaire plus adroit que moi : je lui avais cherché une querelle injuste le soir de mes fiançailles, ce jour où je ne devais avoir que des pensées d'amour et de paix : il a été vainqueur, et, après trois jours de souffrance, je vais mourir... Puis-je espérer encore la miséricorde du ciel?...

LÉON, *à part.*

Don Juan mourant!... Dona Flora libre!... Malheureux! qu'ai-je fait!... Lorenzo avait bien raison!

D. JUAN.

Mon père, vous ne répondez pas.... dois-je désespérer?...

LÉON.

Mon fils.... non.... sans doute.... (*A part.*) Ah! combien cet homme m'est funeste!... sans sa vie j'eusse été heureux, et sans sa mort j'eusse été plus calme.

D. JUAN.

Hélas! réconciliez-moi avec le ciel!... Seul il peut dissiper ces fantômes sanglants qui commencent pour moi déjà l'enfer en ce moment... Il est un jeune homme surtout.... J'y pense parce que ç'a été mon dernier triomphe, et parce que c'est un de ceux que j'ai traités le plus insolamment.... C'est le jeune don Léon d'Astorg.... Il aimait éperdument dona Flora... il en était aimé....

D. LÉON.

Il en était aimé!...

D. JUAN.

C'était la seule cause des obstacles qu'elle

avait apportés au mariage, et dont mon orgueil et mon amour n'avaient tenu nul compte... Mais voici dona Flora qui va nous le confirmer....

(*Entre dona Flora.*)

LÉON, *à part.*

Je me soutiens à peine!...

D. JUAN.

C'est vous, dona Flora... Que je vous remercie d'être venue adoucir par votre présence les derniers momens d'un mourant!... Mes yeux affaiblis croient déjà voir errer un ange!... Venez... Je voulais, avant ma mort, vous demander pardon....

D. FLORA.

A moi!...

D. JUAN.

Oui, dona Flora, à vous.... Je n'ignorais pas qu'on forçait votre inclination en vous donnant à moi : j'ai persisté néanmoins dans ma violence.... Pardonnez-moi.... On ne vit pas après avoir renoncé à vous....

LÉON, *à part.*

C'est vrai!...

D. FLORA.

Ah! vivez, seigneur don Juan, vivez : Flora sera éternellement votre épouse et votre esclave soumise!...

D. JUAN.

Oh! je ne m'abuse pas, D. Flora, sur ces douces paroles que votre charité et non votre amour laisse tomber au chevet d'un mourant... Le mourant vous en rend grâce... Vous en aimiez un autre, je le sais, D. Léon d'Astorg... Ne rougissez pas ainsi : vous n'étiez pas encore ma femme, et vous ne le serez jamais... Répondez; vous pouvez parler devant ce bon père : il n'y a point de secrets devant un moine.

FLORA.

Eh bien, ma franchise imitera la vôtre : oui, je l'aimais (*Léon tressaille vivement*); mais mon devoir avant lui! J'avais promis à mon père de vous épouser : si je l'eusse fait, je n'eusse plus revu Léon, ou du moins il m'eût trouvée inébranlable dans mon devoir. On

n'est pas maître de ses sentimens, mais on l'est de sa conduite; et la miëne n'eût jamais fait rougir ni vous ni moi...Croyez-moi; on ne ment pas à un mourant.

D. JUAN.

Apprenez donc que ce jeune homme est venu vous disputer à moi, le jour de vos fiançailles : je l'ai désarmé deux fois, blessé, et par dessus tout traité avec un mépris insultant,.. Mais tout peut se réparer : (à Léon) saint père, chargez-vous de ce soin : dites-lui que je le prie d'accepter, comme dédommagement, une partie de mon héritage et la main de D. Flora, qui ne m'en dédira pas, je le crois.

LÉON, à part.

Oh! misérable!...

D. FLORA.

Seigneur!....

D. JUAN.

Il a de la naissance et de la fortune, je le sais : les engagemens que D. Pédro avait pris avec moi pouvaient seuls l'empêcher de réus-

... Ils sont dissous... Dites-lui, mon père, si vous le trouvez, que je ne lui demande qu'un peu d'amitié pour le mourant et quelques prières pour son âme... Je ne saurais acheter par trop de bienveillance moi-même la bienveillance du ciel... N'est-ce pas, révérend père, vous exécuterez mes dernières volontés ?

LÉON, *à part.*

Oh ! j'espère en mourir ou en devenir fou !...
C'est là mon seul espoir.

D. JUAN.

Parlez : ne cherchez-vous pas D. Léon !...

LÉON.

Il est trop tard....

FLORA.

Trop tard!...

LÉON.

Il s'est tué aujourd'hui de sa propre main !

(Flora pousse un cri aigu et s'évanouit.)

SCÈNE V.

Trois jours après. — Cellule de Léon. — Il fait nuit.

LÉON *seul.*

Oh! quelle nuit!...Voici la troisième depuis le départ de Flora pour Barcelone, et chaque fois plus cruelle!.... L'insomnie me dévore le sang, me ronge la moëlle des os; mes yeux se creusent, mon front se ride, mon cœur se dessèche... J'étais aimé d'elle!... Elle l'a dit devant moi!... J'eusse attendu trois jours, et j'étais heureux!... J'aurais passé ma vie dans ses bras... Maintenant tout est fini : mes vœux sont prononcés! Un jour a isolé à jamais une partie de mon existence de l'autre, comme un bras de mer qui sépare deux rivages.... je suis un moine!... Ces cheveux ne repousseront plus, ce cœur ne battra plus, ce corps ne vivra plus... Oh! pitié, mon Dieu! éteins l'ardeur de cette nuit embrasée qui fait pénétrer dans mon être une atmosphère de feu!... Où est l'eau salubre, où est le marbre glacé où je pourrai rafraîchir ma

tête brûlante?... Hélas! l'eau brûle comme l'air... Les murs, les dalles de ma cellule, le bois de mon lit, tout cela est devenu ardent, rien que de me toucher... Leur contact irrite encore mes souffrances!... Grâce, mon Dieu!... Si je me consacre à ton service, fais quelque chose pour ton serviteur fidèle!... Je me livre entier à toi : avance la main pour me secourir... Grâce!... Ici je brûle comme en enfer.... (*Il se roule par terre.*) Mes tortures redoublent!... Dieu ne me secourt pas.... Est-ce ma faute?... M'entend-il du moins?... Existe-t-il?... Oh! puisque tu es devenu sourd à mes prières, je le suis à mon devoir!... Ton inflexibilité me dégage de la mienne... Je laisse au démon, qui les inventa, cette robe de patient qu'on appelle le froc, cette discipline, ce bréviaire, vains talismans, amulettes ridicules, qui n'apportent nul remède aux maladies de l'âme!... Le mur du jardin n'est pas élevé.... D'ailleurs, que risqué-je de pire que de rester ici?... Fuyons en province... à Barcelone par exemple.

(*Il sort de sa cellule.*)

SCÈNE VI.

Le portail d'une église de Barcelone.

PLUSIEURS PAUVRES.

(Un pénitent passe et entre dans l'église. — Un pauvre lui fait un grand salut.)

UN VIEUX PAUVRE, à sa femme.

Vois-tu comme ce Pérez se prosterne avec bassesse devant tout ce qui porte un froc!... Je parie demain habiller mon singe d'une robe de moine, et qu'il le salue jusqu'à terre, comme un de ses semblables.

LA FEMME.

Oh! c'est qu'il sollicite la place de donneur d'eau bénite.

LE VIEUX PAUVRE.

Oui, mais il ne l'aura pas; il usera son reste de pourpoint et son débris de culotte à se vau-

trer par terre, et cela pour rien : M. le curé m'e l'a promise à la mort du vieux Diégo.... Une belle place, ma foi ! On a autant de maravedis qu'on en demande, et on ne les demande plus à la pluie, au froid et au grand soleil. C'est une retraite sûre pour mes vieux jours, un lit de mort assuré. Tu sais que notre fils est de plus en plus dans les bonnes grâces du curé, qui lui fait apprendre à lire et lui fait répondre la messe... Et puis (*baissant la voix*), le Saint-Office qui m'emploie a promis de ne pas m'oublier.

(*Parait un pénitent, le capuchon baissé.*)

LE PÉNITENT.

N'êtes-vous pas Gille Nunez?... Le curé m'a parlé de vous comme d'un familier du Saint-Office.

NUNEZ.

Oui, révérend Père.

LE PÉNITENT.

Eh bien, lisez ce papier ; gardez-le avec soin

et discrétion : c'est de la part du Saint-Office de Madrid, d'où j'arrive.

(*Il sort.*)

NUNEZ.

Oh! oh! voyons ce que c'est... (*Il aperçoit son petit garçon.*) Carlo, viens : puisque tu sais lire déjà, à ce que tu dis, lis-moi ceci. Si tu lis mal, tu auras six chiquenaudes.

CARLO.

Et si je lis bien?

NUNEZ, *cherchant dans sa poche.*

Et si tu lis bien.... tu n'en auras pas.

CARLO.

M. le curé est plus généreux.

NUNEZ.

Lis toujours.

CARLO, *lisant en énonnant.*

« Nous, greffier du Saint-Office, requérons
« l'arrestation de.... de.... » Mon père, je ne
sais pas lire les noms propres.

NUNEZ.

« Frère Léon. » Après.

CARLO.

« Frère Léon, pénitent noir, fugitif et sacrilège, échappé du couvent des pénitents de Madrid; et enjoignons à tous nos familiers publics et secrets de chercher, trouver et arrêter en tous lieux ledit frère Léon.

« Nous, greffier du Saint-Office,

« HERNANDEZ. »

NUNEZ.

Est-ce tout?

CARLO.

Non: il y a une note au crayon.

NUNEZ.

Lis donc, petit paresseux!

CARLO.

« On a vu se diriger frère Léon.... »

NUNEZ, à un passant.

La charité, seigneur, s'il vous plaît.

LE PASSANT.

Vous feriez mieux de travailler que de mendier.

NUNEZ.

Seigneur, je vous demande l'aumône, et non des conseils... Voyez-vous ce faquin!... Il n'est peut-être pas si noble que moi, car enfin nous avons eu des alcades dans ma famille... Et il prend un air insolent!... (*A Carlo.*) Continue ta lecture.

CARLO.

« On a vu se diriger frère Léon déguisé vers
« Barcelone, et il doit être..... »

NUNEZ et DIÉGO, *en même temps*, à D. Flora,
qui passe, suivie de Béatrix.

La charité, bonne sénora, s'il vous plaît.

(*D. Flora donne à Nunez.*)

DIÉGO, *à une pauvre.*

Voyez-vous cette sénora, qui n'a pas une bourse assez garnie pour donner à deux pauvres!... Elle a peut-être le cœur assez large

pour l'amour de deux cavaliers... J'en connais déjà un : elle ne peut pas entrer dans cette église qu'aussitôt le seigneur inconnu ne vienne l'y rejoindre, avec un grand chapeau sur le nez et enveloppé dans son manteau..... Je suis étonné qu'il ne soit pas aujourd'hui sur ses talons.... Ah! tenez, le voici.

(*Passe un cavalier enveloppé dans un manteau.*)

NUNEZ, à son fils.

Eh bien! finis donc ta lecture.

CARLO.

« On a vu frère Léon déguisé se diriger vers
« Barcelone, et il doit être actuellement ca-
« ché dans cette ville. »

NUNEZ, *prenant le papier.*

C'est bien. Rentre dans l'église.... Adieu, femme... Garde-moi ma soupe : je vais aux informations, et ne reviendrai probablement que tard.

SCÈNE VII.

L'intérieur de l'église.

DONA FLORA, BÉATRIX ; DON LÉON
toujours dans son manteau.

D. LÉON.

Il faut que vous me receviez ce soir, dona Flora.

D. FLORA.

C'est impossible..... Y pensez - vous , don Léon ?

D. LÉON.

Vous savez quels périls me menacent tant que je puis être vu, quelles suites a entraînées ce malheureux duel avec un grand d'Espagne, qu'on a fait passer pour un assassinat: il faut que je vous en parle en particulier chez vous.

D. FLORA.

Laissez-moi, vous dis-je; respectez-moi du moins dans ce saint lieu!... N'aurai-je pas d'asile contre vous? ne puis-je être sauvée même au pied du crucifix?

D. LÉON.

Non, il faut m'entendre!... (*Il aperçoit un pénitent qui lève son capuchon pour respirer.*)
Que vois-je!... Lorenzo, cet hypocrite, à Barcelone!... S'il me voit, je suis perdu!...

(*Il s'éloigne.*)

D. FLORA.

Ah!... je respire enfin!... S'il fût resté un moment de plus, je lui aurais accordé ce qu'il voulait... Cherchons des forces et du courage dans la religion... dans ses conseils... Voici un pénitent dans son confessionnal..... (*S'approchant de Lorenzo.*) Mon père....

LORENZO, *à part.*

C'est elle!... C'est le démon qui me l'envoie!... J'accepte une mission à Barcelone pour la fuir, et voici qu'elle m'y poursuit!... Comment ne pas succomber?...

D. FLORA.

Sauvez-moi, sauvez-moi!...

LORENZO.

De qui?

D. FLORA.

De moi-même, de lui, de tout!...

LORENZO.

Parlez, expliquez-vous.

D. FLORA.

Un jeune homme m'aime.... il ne peut m'épouser... et cependant il me poursuit... et il veut que je le voie, que je le reçoive, que je l'aime... et mon cœur le veut aussi... et j'ai peur de ne pas résister.

LORENZO, *avec fureur.*

Vous l'aimez donc?...

D. FLORA.

Hélas! mon père, je n'ose vous le dire... et pourtant je crains de vous mentir au tribunal de la pénitence...

LORENZO.

Vous l'aimez!....

D. FLORA.

Oui, mais je veux étouffer cette passion... Je sens que l'amour de mon Dieu la surmontera.

LORENZO.

Oh ! gardez-vous de vous laisser entraîner à ce courant : c'est un abîme, un abîme sans fond !... S'il ne peut vous épouser, ce jeune homme va faire de vous son jouet, son plaisir, sa maîtresse... Il vous abandonnera quand il vous aura séduite et déshonorée ; il vous rejettera à vos parens qui ne voudront plus de vous, et pour un seul moment d'étourdissement, vous tomberez dans le gouffre sur le bord duquel vous marchez !... Veillez, veillez sans cesse ; chassez, repoussez, découragez ce jeune homme !... Je ne vous connais point, mais votre âge, votre beau... votre candeur me charment et m'intéressent... Puisqu'il en est temps encore, au nom de la religion, je vous prie, je vous conjure, je vous ordonne de vous sauver vous-même !... Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

D. FLORA.

Je vous le promets.

LORENZO.

Et je ne vous ai montré qu'une faible moitié de la punition d'une telle faute.... Songez-vous à l'enfer, à ces tourmens qui ne finiront point, à votre ame plongée éternellement dans le remords, comme votre corps dans la flamme?...

D. FLORA.

Je vous obéirai, mon père...

(Elle se lève.)

LORENZO.

Vous partez déjà.... Eh bien, mon enfant... si vous avez besoin de secours, de consolations, de conseils, je suis le père Lorenzo : vous me trouverez ici..... Revenez me voir. (*A part.*) Oh ! tous mes efforts d'un mois perdus!... Tout cet échafaudage, ce vain rempart de philosophie, de courage, de résolution, renversés en un instant par son souffle, comme un frêle

château de cartes!.... Oh! que devenir à présent?...

(Il sort, la tête dans ses mains.)

D. FLORA seule.

Oui, je suis plus calme et plus résolue.... Ce bon moine, quel feu dans ses discours! quel intérêt pour moi!..... Je serai digne d'un zèle aussi grand.

(Rentre don Léon.)

D. LÉON.

Lorenzo est parti.... Dussé-je me perdre, il faut que je lui parle encore... Dona Flora?

D. FLORA.

C'est vous, seigneur cavalier!... Il me semblait vous avoir prié de ne plus reparaître devant moi.

D. LÉON.

Non, vous ne me l'avez pas dit: vous savez trop bien que vous n'auriez pu être obéie.

D. FLORA.

Il faut pourtant que je le sois... Ecoutez, don

Léon : ce malheureux duel qui vous fait poursuivre vous interdit, d'ici à long-temps peut-être, de chercher à m'épouser : eh bien, je fais un appel à votre délicatesse, à votre générosité, à votre honneur d'Espagnol : respectez - moi, sauvez-moi de moi-même, laissez-moi songer à mon salut dont vous me détournez sans cesse : un seul de vos regards suffit pour confondre ou dissiper toutes mes idées de piété amassées à grand'peine, et c'est toujours à recommencer. Fuyez-moi : j'ai encore la force de vous le dire; n'attendez pas : je ne l'aurai peut-être plus dans un instant... Adieu... je tremble qu'on ne vous voie, qu'on ne vous reconnaisse.

D. LÉON.

Eh! que m'importe?...Quelle amitié vous avez pour moi en effet!... D'un mot vous me condamnez à mort; avec un autre vous m'engagez à vivre.... Non, je ne vous fuirai pas!.... D'ailleurs où aller?... la police est sur mes traces; je n'ai ni amis, ni parens ici ; je ne suis plus en sûreté chez mon hôtesse, qui peut me trahir... Si vous ne voulez pas me recevoir, je suis perdu!

D. FLORA.

Vous recevoir!... Mais, Léon, au nom du ciel! songez à ce que je risque!...

D. LÉON.

Vous risquez peut-être un peu de votre réputation: voilà qui est beau!... Et moi je risque ma vie et mon honneur!... Mais ne me recevez pas, j'y consens: du reste, vous ne m'empêcherez pas de vous suivre aux promenades, aux théâtres, sur le port... Partout on me verra à votre suite, le visage découvert... On me remarquera... vous devinez le reste... C'est à vous que je le devrai.

D. FLORA.

Oui, c'est votre perte ou la mienne.... Eh bien, je n'hésite plus!... J'ai lutté long-temps; mais je ne puis plus résister: j'oublie mon devoir pour mon intérêt... Je choisis ma perte!... Tâchez de vous cacher jusqu'à ce soir; et, à la nuit tombante, venez chez moi: je vous y recevrai, je vous y cacherai... Mais vous n'abuserez pas de l'hospitalité?... Léon, vous me le

promettez?... Dieu! j'aperçois des moines... Séparons-nous.... Prenez bien garde qu'on ne vous voie!... A ce soir.

SCÈNE VIII.

Un mois après. — La chambre de D. Flora.

DON LÉON, *entrant par une petite porte masquée.*

Elle n'est pas encore rentrée.... Je vais l'attendre... (*On entend un bruit de musique.*) On danse chez son père..... En effet, je me souviens : c'est le jour de sa naissance.... Danse, pauvre jeune fille, jouis des derniers momens qui te restent!... Tout à l'heure tu vas retomber dans mes bras, et en quittant tes adorateurs pour ton amant, tu passeras des plaisirs au malheur... Oui, de tous ces vains hidalgos bien fiers et bien parés, aucun ne l'aime comme moi, et aucun ne lui sera aussi funeste!... Je suis un moine!... Ce nom est sur moi comme un stigmate, comme une croix de feu qui ne peut s'effacer...

J'ai su la jeter dans le gouffre, et je ne puis l'en retirer.... Ah! je suis bien criminel!... Parjure envers le ciel que j'avais promis de servir, perfide envers cette femme que je dois et que je ne puis épouser... Devais-je lui porter la contagion de mon malheur?... Touche-t-on à une fleur quand la main vous brûle?... J'entends du bruit : c'est Flora qui rentre... Elle n'est pas seule... (*Il se cache derrière une tapisserie*)

(*Entre dona Flora en parure de bal, suivie de son père.*)

D. PEDRO.

Non, tu as beau faire, je ne te quitterai pas... Tu souffres, tu es malade : j'en veux savoir la cause.

D. FLORA.

Non... ce n'est rien, mon père..... Veuillez rentrer.... allez faire les honneurs du bal, que mon indisposition a troublé... Moi... je n'ai besoin que de repos....

D. PEDRO.

Flora, depuis quelque temps ta santé m'inquiète...

D. FLORA.

Mon père, rassurez-vous.... je serai bientôt guérie... Je suis souffrante ce soir... mais il y a un remède contre lequel toutes les maladies échouent.... le moment est bientôt arrivé.

D. PEDRO.

Il faut te soigner..... Mais j'entends un bruit derrière cette tapisserie!...

D. FLORA.

Un bruit.... oh! c'est impossible....

D. PEDRO.

Impossible!... Tu n'as pas entendu?...

D. FLORA.

Si, j'ai entendu.... Eh bien.... c'est le vent.... Mon père, j'ai besoin de sommeil.... je voudrais quitter mes vêtements....

D. PEDRO.

Veux-tu que j'appelle tes femmes?

D. FLORA.

Non, je n'ai besoin de personne... D'ailleurs Béatrix est à côté de ma chambre.

D. PEDRO.

Adieu donc.

D. FLORA.

Mon père... votre bénédiction!

D. PEDRO.

Tu n'avais pas coutume de me la demander.... mais, ma fille, si cela te fait plaisir, je te la donne.

D. FLORA.

Merci.... Adieu, mon père.

(*Don Pedro sort.*)

D. FLORA seule.

Ah! c'est une malédiction pour une fille coupable!... (*Levant la tapisserie.*) Tu étais là, Léon.... sors.

D. LÉON.

Flora!...

D. FLORA.

Ah!... (*Elle tombe dans ses bras.*) Encore une soirée pareille, et la nuit qui suivra sera longue!... Oh! Léon!... Que je respire un peu... Je voulais rentrer ici avant l'heure de ton arrivée, mais cette fête donnée pour moi, les prières de mon père, les sollicitations de l'assemblée entière... j'ai été forcée de rester... Mais je pensais bien que tu n'en viendrais pas moins à l'heure accoutumée... Je tremblais qu'on ne te vît, qu'on ne t'entendît rentrer, que le bruit de l'orchestre n'étouffât pas un autre bruit... Aussi tout en moi était tourné vers cet appartement : mes regards, mon attention.... on eût dit que mon sang coulait de ce côté... Mon cœur, qui battait avec violence, semblait s'échapper de ma poitrine... J'étais pâle au point de m'épouvanter en passant devant les glaces : on me demandait ce que j'avais, et soudain une rougeur brûlante inondait mon visage... Cependant je me laissais emporter dans les danses, dans les fandangos, quand l'heure qui a sonné a rappelé vivement mon attention sur nos périls... Je voulais prétexter une indispo-

sition, mais une crise de nerfs violente m'a épargné un mensonge.... Oh! cet état ne peut durer!... j'aime mieux mourir une fois que tous les jours!... Regarde : vois si l'on reconnaîtrait en moi cette Floſa ſi fraîche, ſi belle... moi dont la préſence, il y a deux mois, excitait un murmure flatteur!... J'entends répéter ſans ceſſe autour de moi : « Voyez-vous cette jeune ſenora? Je l'ai vue bien jolie il y a deux mois... » Et déjà on chuchotte, on ſouſçonne, on cherche à deviner.... Hélas! ce n'eſt plus de là calomnie; bientôt ce ne ſera même plus de la médiſance!... il n'y aura plus d'incertitude.... Léon, écoute.... je veux mourir.... je ne veux plus ſortir d'ici, entends-tu?... je veux la mort!... Donne-moi ton poignard.... donne!...

D. LÉON.

Toi mourir, Flora!..., toi!... Songe comme tu es jeune, comme je t'aime!... Non! je ne te laiſſerai pas mourir!...

D. FLORA.

Ah! quelle pitié!... Il ne fallait point me perdre!... Ta pitié était de ſaiſon il y a un mois....

maintenant elle ne peut plus être que stérile et dérisoire!... Tu ne peux m'épouser... il faut que tu te caches... et moi aussi... mais moi je ne le puis... je ne le pourrai que sous la terre... Eh bien! sois-moi encore bon à quelque chose du moins : donne-moi une arme, donne-moi du poison... rends-moi ce dernier service!... N'ai-je pas mérité quelque dévouement de ta part?... Ces hommes!... ils sont lâches!... ils nous séduisent brutalement;... ils nous font mourir dans des tortures lentes; et quand nous nous débattons dans les convulsions de l'agonie, ils n'ont pas le courage ou la pitié de nous achever!... Ils n'ont pas seulement à notre service une lame de poignard ou une fiole de poison!...

D. LÉON.

En voici que je porte sur moi depuis six semaines.

D. FLORA.

Du poison!...

D. LÉON.

Mais je vais cesser de le porter... Quelques gouttes suffisent pour donner la mort : je

vais appliquer ce flacon sur mes lèvres... Après...
tu seras libre de l'achever....

D. FLORA.

Non! arrête, Léon!...

D. LÉON.

Flora, mon parti est pris!... Tu l'as dit, je
suis un misérable : je ne puis plus te sauver
après t'avoir perdue!.. Ma mort n'excusera point
mes crimes... elle les expiera un peu du moins...

(Il porte le flacon à ses lèvres.)

D. FLORA.

Je ne veux pas!... Léon, je n'ai plus que toi
de protecteur!...

D. LÉON.

Un protecteur qui ne peut se protéger lui-
même!

D. FLORA, *le retenant de ses deux mains.*

Mais non, je ne veux pas!... Y penses-tu,
Léon?... pour que demain on nous trouve morts
ensemble!... Que dira-t-on de moi?... Il fut une

femme qui aima mieux mourir que d'être soupçonnée.... Moi, je ferai plus : j'aime mieux vivre.

D. LÉON.

Ne craignez rien, senora : quelque violent que soit ce poison, il me permettra d'aller éloigner ma mort de votre appartement... Oh! sans le motif dont vous parlez, je respecte trop votre délicatesse pour vous laisser la vue d'un cadavre....

D. FLORA.

Non, te dis-je!... D'ailleurs, j'y réfléchis, ce qui rend la vie odieuse doit pourtant m'empêcher de la quitter... Un horrible devoir m'y retient.... On peut disposer de son existence quand une autre n'y est point attachée, mais....

D. LÉON.

Malheureuse!.... Ah! plus d'espoir!... Oh! laisse-moi mourir, par pitié, Flora!... Ah! voici les premières larmes que j'aie versées depuis que je suis homme....

D. FLORA.

Non!.... non!.... Pardonne, Léon!... Je t'ai

offensé.... Hélas! c'était ma souffrance et non mon amour qui parlait.... Pardonne à un malade des paroles sans raison échappées dans un délire de fièvre!..... Moi, te maudire, te reprocher mon amour!..... Hélas! si je maudissais Dieu pour m'avoir donné la vie, ne paraîtrais-je pas impie?... Eh bien! c'est la même chose.... Mon amour, c'est le malheur, mais c'est l'existence!... C'est le bonheur souvent aussi... Oublions nos craintes, nos remords, et surtout cet horrible secret qui, depuis quelque jour, me trouble comme un cauchemar.... et qui m'a rendue injuste et cruelle pour toi.... Parlons d'autre chose qui ne te fasse point mal.... comme aux premiers temps de notre liaison, où tu n'osais encore me parler d'amour.... Mon ami, j'ai vu aujourd'hui une jolie course de chevaux....

D. LÉON.

Flora, Flora, je suis un monstre!

D. FLORA.

Ne pensons plus à cela... Peut-être me suis-je trompée... Et d'ailleurs nous avons du temps

devant nous.... O mon Léon, si le passé et l'avenir sont funestes, le présent nous reste du moins : ne l'empoisonnons pas!

D. LÉON.

Flora, tu ne peux rester ici, tu ne peux te laisser déshonorer aux yeux de toute la ville..... Il n'y a plus à hésiter : il faut fuir cette nuit même!

D. FLORA.

Fuir avec toi!... Abandonner mon père!...

D. LÉON.

Préfères-tu le déshonorer?... Il vaut mieux qu'il te regrette que de te maudire.

D. FLORA.

En sera-t-il moins déshonoré, et m'en maudira-t-il moins, si je fuis?

D. LÉON.

Tu ne l'entendras pas du moins.

D. FLORA.

Je l'entendrai dans ma conscience.

D. LEON.

Enfin il n'y a plus à hésiter.... Tu n'as plus la liberté du choix.... Il faut partir !

D. FLORA.

Non!... Remplir toute la ville d'un scandale public!... Être dans toutes les bouches comme un objet de mépris et de dérision; couvrir d'opprobre la maison, donner la mort à mon vieux père!... Hélas! ai-je le droit de lui ôter le soutien de sa vieillesse, son seul espoir, sa seule consolation?... J'aime mieux tout lui avouer.... Il est bon, il m'aime: peut-être qu'il ne me tuera pas.... Et même... Il a du crédit, des amis à la cour : il obtiendra peut-être ta grâce !

D. LÉON.

Non, Flora, c'est impossible!... Tu te perds en restant, et tu me perds!... Puisque tu ne veux pas fuir, je te deviens inutile sur la terre.... adieu! (*Il porte le poison à ses lèvres.*)

D. FLORA.

Eh bien, non ! je partirai !.... je partirai, mais ne meurs pas, Léon !

(Elle lui arrache la fiole des mains et la cache sur elle.)

D. LÉON.

Demain donc dans la nuit, sans faute, tu auras des chevaux.... J'ai de l'argent.... nous fuirons.... Tu pleures, Flora?...

D. FLORA.

Non, monseigneur : tout ce que vous voulez est bien ; tout ce que vous ferez sera bien fait... C'est moi qui suis née malheureuse...

D. LÉON.

Flora!... Oh ! le ciel m'est témoin que je voudrais pouvoir te donner un jour de bonheur au prix d'une année de ma vie!... Oh ! pardonne-moi!... Il fallait te perdre ou cesser de t'aimer : je frémissais de te perdre, mais je ne pouvais étouffer mon amour!... Me pardonnes-tu?....

Réponds, ma Flora..... Que réponds-tu?.....

(Il l'attire dans ses bras.)

D. FLORA.

Que je ne suis pas si malheureuse que je le disais...

SCÈNE IX.

L'église de Barcelone. — Lendemain, au soir.

LORENZO, LE CORRÉGIDOR, DON PEDRO
GITANÇOS.

LORENZO.

Quoi! vos efforts pour le trouver ont été vains?

D. PEDRO.

J'ai mis tous mes limiers sur ses traces, mais inutilement. Ce maudit moine défroqué nous donne plus de peine à chercher que jamais criminel d'état. Toutefois je ne désespère pas encore : il est peut-être caché dans les hameaux

des environs de Barcelone. Je vais faire ce soir une tournée avec mes gens autour de la ville, et je reviendrai cette nuit vous rendre compte de mes perquisitions. Je pourrai rentrer toute la nuit dans l'église?

LORENZO.

Sur votre nom, on vous ouvrira la porte latérale. Cherchez, et que je puisse rendre au Saint-Office de Madrid le criminel qu'il m'a chargé de découvrir.

(Don Pedro sort, et rencontre dona Flora.)

LORENZO, *apercevant dona Flora.*

Toujours Elle!... elle me poursuivra éternellement!.. C'est mon démon qui a pris la forme de mon ange.

D. PEDRO, *à dona Flora.*

C'est toi, ma fille! Que viens-tu faire si tard dans cette église? N'est-ce pas imprudent? Tu es si souffrante!

LORENZO, *à part.*

Ah! c'est la fille du corrégidor!

D. FLORA.

Laissez-moi prier quelques instans, mon père : cela guérit les maux de l'ame et fait cesser ceux du corps... Béatrix m'attend ; je vais rentrer bientôt.

D. PEDRO.

Allons, soit ; mais prends garde que le froid ne te saisisse : enveloppe-toi de ta mantille... A demain.

D. FLORA.

A demain... Oh ! mon père, embrassez-moi.

D. PEDRO.

Y penses-tu ? dans l'église !...

D. FLORA.

Cela est vrai... ma raison se trouble. Adieu, adieu. (*Don Pedro sort.*) Voici le père Lorenzo... Mon père....

LORENZO.

Que voulez-vous, jeune fille ?

D. FLORA.

Je ne sais... Je ne puis vous demander de me conseiller : mon parti est pris... de m'absoudre... Loin de me repentir de mes fautes, j'en vais commettre d'autres... Je viens vous demander de prier pour moi, de faire dire des messes pour le repos de ma conscience... Tâchez de détourner de moi la foudre de Dieu, que j'attire sans cesse sur ma tête.

LORENZO.

Eh quoi ! qu'est-il arrivé depuis un mois ?

D. FLORA.

Je suis perdue !... mon amant m'a séduite, et il m'enlève cette nuit.

LORENZO.

Et il, vous enlève cette nuit !... Vous partez cette nuit !... Abandonner vos parens !... Pour qui ?... pour un étranger..... un inconnu peut-être !

D. FLORA.

Oh ! c'est un jeune homme d'une noble mai-

son, et d'une ame non moins noble.... je suis sûre de l'un et de l'autre... Des raisons invincibles, mais indépendantes de sa volonté, l'empêchent de m'épouser.

LORENZO.

N'importe!.... vous n'irez pas..... vous nous resterez...

D. FLORA.

Il le faut!... il le faut!... Mon père, si vous saviez!... Je vous dirais bien... mais jamais je n'oserai...

LORENZO.

Parlez...

D. FLORA.

Je suis...

LORENZO.

Achevez...

D. FLORA.

Je suis enceinte!... Ah! vous allez me maudire!

LORENZO, *à part.*

Que cet homme fut heureux!

UN MOINE, *entrant.*

Frère Lorenzo, ne venez-vous pas avec nous à l'office du soir?

LORENZO.

J'y vais... Et vous, ma fille, ne fuyez pas!... A demain.... Revenez me voir demain.... Il le faut; je le veux, je l'ordonne!

D. FLORA.

Eh bien, je tâcherai de retarder... Je reviendrai demain.... Vous me secourrez, vous me conseillerez..... car cette fuite me rend bien malheureuse!

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

Même lieu. — Il fait nuit.

LORENZO *seul.*

En ce moment peut-être ils partent!... Et je ne puis les retenir!... Dire que moi, je parcours l'espace de ma prison, fuyant devant une pensée atroce qui m'ôte le repos!... Je ne sais où de-

meure ce corrégidor... Et qui pourrait me le dire dans la nuit?... Et quand j'irais, que ferais-je?... Elle m'a promis pourtant de ne pas partir cette nuit... Qu'importe!... elle m'avait juré aussi de ne point céder à son amant, il y a un mois : il en sera de son premier serment comme de l'autre... Mon Dieu! prenez pitié de moi!... Que dis-je! moi, invoquer Dieu maintenant, moi qui l'ai toujours nié!... Ah! quand tout vous manque dans l'humanité, combien on a besoin de croire qu'il existe quelqu'un au-dessus d'elle! Mais on sent alors que si cette puissance existe, elle vous repoussera quand vous ne l'implorez qu'à défaut de l'enfer... J'entends un bruit de pas vers la porte latérale.... C'est don Pedro... Si je lui disais tout... C'est pour sauver son honneur, celui de sa fille.... Ah! malheureux! trahir le secret de la confession!... Oh! quoi qu'il en soit, ceci m'effraie..

D. PEDRÒ, *en dehors.*

Ouvrez : c'est moi.

LORENZO *ouvrant.*

Eh bien ?...

D. PEDRO.

Nous n'avons rien trouvé; mais j'y perdrai mon nom, ou bien je le découvrirai... Il vient de me venir une idée : je vais de ce pas faire une recherche dans plusieurs auberges; il doit y être assurément.

LORENZO.

Mais vous êtes bien fatigué! si vous rentriez chez vous...

D. PEDRO.

Non : je tiens à prouver mon zèle au Saint-Office de Madrid... Venez, mes braves.... Je vous ferai donner de quoi vous rafraîchir dans la première auberge que nous ferons ouvrir.
(*Les archers, qui s'étaient assis sur le pavé, se lèvent tous avec joie. — Don Pedro se dispose à sortir.*)

LORENZO.

D. Pedro, au nom du ciel! rentrez chez vous.

D. PEDRO.

Mais pourquoi?...

LORENZO.

Qui sait?... Vous avez une jeune et belle fille et des trésors, et vous passez la nuit tranquillement loin de votre maison!...

D. PEDRO.

Dans mon état de corrégidor, j'y suis obligé souvent; et comme il n'en est résulté jusqu'ici rien de fâcheux pour moi, je présume que cela continuera ainsi... Adieu donc.

(*Il se remet en marche avec ses gens.*)

LORENZO, *saisissant violemment D. Pedro par le bras.*

Oh! c'en est trop! je n'y tiens plus!... Corrégidor! corrégidor! pendant que tu cours vainement à la suite d'un criminel inconnu... on enlève ta fille qu'on a séduite!... Elle est déjà peut-être bien loin...

D. PEDRO, *comme foudroyé.*

Que dites-vous!... qui donc?...

LORENZO.

Un jeune homme noble, à ce qu'il paraît...
je ne sais...

D. PEDRO.

Qui vous a dit?...

LORENZO.

Qu'importe la source, pourvu qu'elle soit
certaine?... Mais courez donc!... Empêchez ce
malheur, s'il en est temps encore...

D. PEDRO.

Oh! s'il était vrai!... Un jeune homme noble,
dites-vous?... Oh! vengeance ou réparation!...
J'y cours, et si je le trouve en effet, il faudra
qu'il meure à l'instant ou qu'il épouse ma
fille!... Si nous sommes moins nobles que lui,
cela le punira; s'il ne l'est point, cela punira
cette indigne Flora!... Attendez-moi, mon
père : je vais vous les ramener, et vous les
marierez ici cette nuit.

LORENZO.

Moi les marier!...

D. PEDRO.

Il le faut!... Attendez-nous... nous allons revenir...

SCÈNE XI.

La chambre de D. Flora.

DONA FLORA, DON LÉON.

D. LÉON.

Allons, tout est-il prêt?... qu'as-tu encore à prendre?

D. FLORA.

Ce portrait de mon père, et ces cheveux de ma mère, morte il y a dix ans, toute indigne que je suis de les porter.

D. LÉON.

Et puis après?.....

D. FLORA.

Je n'ai plus qu'à fermer cette malle.

D. LÉON.

Dépêche-toi donc, Flora! (*Il prend une*

gazette sur une table.) Quel est ce papier?... Dieu! qu'est-ce que cela?... (*Lisant.*) « Un moine, « qui avait promis mariage à une jeune fille avant « de prononcer ses vœux, en a été relevé pour « satisfaire à ses premiers engagements... » Est-il vrai!... Et pourquoi ne m'en arriverait-il pas autant?... N'ai-je pas un oncle archevêque de Tolède?... Oh! l'espérance, l'espérance, c'est une seconde vie!... Flora, ce départ t'afflige bien....

D. FLORA.

Plus que la mort, mais moins que ta colère.

D. LÉON.

Eh bien, Flora, il n'est plus nécessaire, du moins pour tous deux : je vais partir pour Madrid.... J'ai un grand espoir d'obtenir ma grâce.

D. FLORA.

Est-il possible!...

D. LÉON.

Oui, nous pouvons encore être heureux sans remords... Je vais partir dès demain, et je reviendrai bientôt.

D. PEDRO, *en dehors.*

Ouvrez.

D. LÉON.

Quelle voix !...

D. FLORA.

C'est mon père !

D. PEDRO.

Ouvrez donc.

D. FLORA.

Que devenir ? que faire ?...

D. LÉON.

Si je me cachais....

D. PEDRO.

Ouvre donc, fille infâmé !....

D. FLORA.

C'est inutile : il sait tout... (*Tirant une fiole de son sein.*) Oh ! si j'avalais ce poison... Mais à quoi bon ?... je ne mourrais pas tout de suite.

D. PEDRO, *aux siens.*

Enfoncez donc cette porte!...

(*On enfonce la porte. — D. Pedro entre.*)

D. PEDRO.

Oh! c'est bien!... on ne m'avait pas trompé... des préparatifs de départ... mais il est temps encore!

D. FLORA.

Mon père....

D. PEDRO.

Que t'ai-je fait pour me rappeler ma honte?... Mais je ne suis pas homme à la laisser sans réparation!... Nous sommes en force ici, seigneur inconnu... J'ignore qui vous êtes, mais vous avez un nom : quel qu'il soit, ma fille le portera.... Je sais qu'il est désagréable d'épouser une femme perdue...

D. FLORA.

Oh! mon père!...

D. PEDRO.

Mais tout n'est pas bénéfice à venir séduire

les filles, surtout celle du corrégidor!... Ainsi, seigneur cavalier, veuillez nous suivre : un moine nous attend, et dans deux minutes vous serez son mari.

D. LÉON.

Seigneur, j'aime votre fille : l'épouser serait mon plus grand bonheur!... mais il suffit qu'on veuille m'y contraindre pour que je m'y refuse... Je n'épouserai point D. Flora.

D. FLORA.

Mon Dieu! est-ce assez d'humiliations!

D. PEDRO.

En ce cas, trouvez bon que je vous arrête... Montrez-moi vos papiers.

D. LÉON.

Je n'en ai point.

D. PEDRO.

Quel est votre nom ?

D. LÉON.

Je ne le dirai pas.

D. PEDRO.

Vous êtes donc un vagabond ou un prisonnier fugitif?... Vous allez être confronté avec tous les signalemens que nous avons.

D. LÉON, *à part.*

Je suis perdu !...

D. PEDRO.

Toutefois, je vous laisse trois minutes pour réfléchir.

(Il va au fond de la chambre.)

D. FLORA, *à LÉON.*

Quoi ! Léon, tu ne veux pas m'épouser !

D. LÉON.

Je ne le puis : comment dire mon nom sans me perdre ?

D. FLORA.

Prends un nom supposé.... Il s'agit de te

sauver la vie pour une demi-heure... Après, que notre mariage soit légitime ou non, nous pourrons fuir en sûreté.

D. LÉON.

Non, non, c'est impossible!

D. FLORA.

Impossible!... Oh! je vois tout : tu rougirais de m'épouser ou même de le feindre... Eh bien! vois-tu cette fiole que je t'ai arrachée des mains hier?... je vais l'avaler toute entière si tu ne consens à ce que veut mon père....

D. LÉON.

Flora!... que dis-tu!...

D. PEDRO.

Eh bien, seigneur?...

D. LÉON.

Seigneur corrégidor.... (*Dona Flora porte la fiole à ses lèvres.*) J'accepte... je consens....

D. PEDRO.

Quel est votre nom ?

D. LÉON.

Don Blas Ricaldo.

D. PEDRO.

Je ne le connais pas, mais peu importe...
Suivez-nous.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XII.

L'église.

LORENZO *seul.*

Moi les marier!... Pour qui me prend-on?... Les marier... je les excommunierai plutôt!... Rendre ces deux amans heureux!... Et c'est moi, le rival, moi qu'on choisit pour cela!... Non, je ne le ferai pas!... D'ailleurs le méritent-ils?... Mes devoirs de moine commandent de leur imposer au moins une pén-

tence auparavant.... Mais j'entends des pas sous la voûte... On vient...

(*Entre don Pedro.*)

D. PEDRO.

Seigneur Lorenzo, vous aviez raison, et j'ai trouvé un inconnu chez ma fille, qui se nomme, dit-il, don Blas Ricaldo. Il a refusé hautement d'abord de l'épouser, mais, sur mes menaces de le faire arrêter comme vagabond, il s'est bientôt radouci... Je vous les amène...

LORENZO.

C'est inutile : je ne les unirai pas.

D. PEDRO.

Et pourquoi ?

LORENZO.

Ils doivent subir auparavant une pénitence.

D. PEDRO.

Ils la subiront après.... Une tache à l'honneur ne saurait se laver trop vite.

LORENZO.

Une faute contre l'honneur ne saurait s'expier trop long-temps.

D. PEDRO.

Je vous en supplie, frère Lorenzo!...

LORENZO.

Tout est inutile : je ne les unirai point.

D. PEDRO.

Les voici : vous pouvez le leur annoncer vous-même.

LORENZO.

Les voici!... Oui, c'est elle.... Oh! que vois-je!... Léon!.... Seigneur corrégidor....

D. PEDRO.

Eh bien?...

LORENZO.

Non!... non!... rien... Je vais les marier.

(Il baisse son capuchon, et sort avec don Pedro.)

SCÈNE XIII.

La chambre de D. Flora.

DON LÉON *seul.*

Ainsi donc, voilà qui est fini!... Marié!... un moine marié!... Il n'est plus de grâce pour ce crime, d'absolution pour ce sacrilège!... plus de grâce ni ici-bas ni là-haut!... Mais que faire? que devenir?... l'Inquisition est là comme un gouffre ouvert sous mes pas.... Il faut fuir.... et que Flora parte avec moi.... Mais comment l'engager?... Faut-il tout lui dire?... Elle en sera foudroyée!... Non, si notre fuite est prompte, peut-être serai-je sauvé sans que j'aie besoin de lui apprendre mon secret.... A quoi bon le lui dire?...

(*Entre dona Flora.*)

C'est toi, Flora.... Ce départ que nous projetions il y a trois heures, il faut l'effectuer à l'instant : il devient plus indispensable, plus pressé que jamais.

D. FLORA.

N'as-tu plus d'espérance d'obtenir ta grâce?

D. LÉON.

Mon mariage sous un faux nom m'en ôte tout espoir : c'est un dernier délit qui donne encore plus de gravité au premier, et je tremble d'être découvert à chaque instant.

D. FLORA.

Mon père, qui est corrégidor, n'a-t-il pas d'intérêt à protéger son gendre? ●

D. LÉON.

Flora, je ne puis m'expliquer, mais il s'agit de ma vie!... J'ai le droit d'ordonner maintenant, mais je n'en userai jamais.... Un seul moment de retard peut m'envoyer à l'échafaud!...

D. FLORA.

Je vais prendre ce que j'ai d'or et de bijoux, et faire quelques paquets!... Reviens dans un quart-d'heure : je serai prête.

D. LÉON *l'embrassant.*

Chère Flora!... chère épouse!...

D. FLORA *avec joie.*

Chère épouse!

D. LÉON *à part.*

Plût au ciel!...

(*Il sort.*)

D. FLORA *seule.*

Je quitte mon père pour jamais!... Hélas! maintenant je n'ai plus qu'à rougir devant lui!... Son amour et le mien sont deux tourmens pour moi.... J'aime mieux n'avoir plus de tendresse qu'une tendresse sans estime; j'aime mieux un démon qu'un ange déchu.

(*Entre Lorenzo, le capuchon baissé.*)

LORENZO, *à part.*

J'aime mieux un démon qu'un ange déchu... Elle peut alors me préférer à Léon....

D. FLORA.

Qui est là?... Est-ce toi, Léon?

LORENZO.

Non : c'est moi, le père Lorenzo.

D. FLORA .

Ah! c'est vous, mon père!... Dans l'ombre je ne vous reconnaissais pas.... C'est vous qui nous avez mariés?

LORENZO.

Oui.

D. FLORA.

Vous venez jeter maintenant l'eau bénite sur le lit nuptial?

LORENZO *à part.*

• L'eau bénite sera empoisonnée.

D. FLORA.

Hélas! mon père, votre ministère est inutile... Je puis vous tout avouer sous le secret de la confession.... Je vais partir avec lui à l'instant même : la sûreté de mon époux l'exige.... Accusé d'assassinat pour un duel....

LORENZO.

Je sais tout... et mieux que vous.... Mais vous ne partirez pas.

D. FLORA.

Je ne partirai pas!...

LORENZO.

Du moins tout de suite.... J'ai entendu votre confession, dona Flora : voulez-vous entendre la mienne?

D. FLORA.

La vôtre!...

LORENZO.

Oui, dona Flora.... Vous seule maintenant pouvez me condamner ou m'absoudre.... Flora, ce n'est plus le père Lorenzo!... sous sa robe de bure, il n'y a plus qu'un jeune homme ardent, amoureux!...

D. FLORA.

Amoureux, vous!...

LORENZO.

Oui, amoureux!.... Dès que je vous ai

vue, mon cœur, comprimé long-temps sous ce froid vêtement, a recommencé à battre; mon sang a recommencé à couler; j'ai retrouvé la vie... ou la mort... c'est la même chose!... J'ai voulu vous fuir d'abord : j'ai quitté Madrid pour aller accepter une mission à Barcelone : vous m'y avez poursuivi, plus belle, plus séduisante que jamais; et vous êtes encore venue me confier vos secrets.... Maintenant nous changeons de rôle.... Dona Flora, absolvez-moi !

D. FLORA.

Oh! quelle horreur!... Je ne sais si je veille... Je crains que ces murs ne m'écrasent en tombant sur vous!... Je crains d'être damnée d'entendre seulement de pareilles choses d'un moine!... C'est un moine amoureux de sa pénitente qui lui a ouvert son âme, qui s'est confiée à lui!... Non, jamais cela ne s'est vu!

LORENZO.

Un moine!.... N'est-ce pas un homme aussi, celui qui porte ce titre? La tonsure et le vêtement le distinguent seuls des autres hommes; et l'on a vu des moines déguisés ressentir et

faire partager de violentes passions.... Oh! ce n'est pas à vous à en douter....

FLORA.

Ah! moi, je n'aime que mon Léon!

LORENZO.

Eh bien! c'est pour cela....

FLORA,

Comment!....

LORENZO.

Savez-vous ce que c'est que votre Léon?

FLORA.

Ce qu'il est?...

LORENZO.

Pas autre chose qu'un moine sans froc dont les cheveux ont repoussé.

FLORA.

Léon, Léon!... Oh! j'en mourrais s'il était vrai!... Mais un moine parjure peut être calomniateur : c'est toujours du mensonge....

LORENZO.

Lisez donc ce mandat d'arrêt du greffier du Saint-Office, qui frappe D. Léon d'Astorg, moine fugitif.

(Il lui donne un parchemin.)

FLORA, après avoir lu.

C'est l'enfer!... Non, c'est le néant!... Plus d'espoir, plus rien sur cette terre!... Je suis la femme d'un moine!... je suis liée par un mariage sacrilège et impossible!... Je ne suis donc point mariée?... Vos prières, durant la messe, n'étaient que des malédictions et non des prières!...

LORENZO.

Oh ! c'étaient les prières du mariage : j'aurais cherché en vain des malédictions plus funestes... Maintenant le crime est irrémissible!... Or, maintenant, D. Flora, mon frère en Dieu, le pénitent Léon, vous a possédée; il a été heureux : je veux l'être aussi de force ou de gré!... Si ce froc vous déplaît et vous effraie, je l'arracherai; mais n'espérez pas m'échapper!... Qu'importe Léon ou moi? c'est toujours un

pénitent : cela ne sort pas de l'ordre.... Il faut m'aimer... ou m'obéir!... Je suis homme et armé; vous êtes femme et seule : vous serez à moi!... J'y mettrai les ongles et les dents s'il le faut!... Et s'il n'était pas d'autre moyen, si votre force résistait long-temps à la mienne, je vous poignarderais et je profiterais de votre agonie!

D. FLORA.

Laisse-moi, monstre, ou j'appelle mon père!... Ah! je détestais Léon, il y a un instant: maintenant il me paraît un dieu auprès de toi!

LORENZO.

Eh bien! si ce n'est pas mon amour qui vous décide, que ce soit le vôtre!.... Je puis à mon gré perdre ou sauver Léon.... Une heure de bonheur pour moi; et puis après je vous cède à lui pour l'éternité, s'il y en a une... Mais si vous résistez, je jette par cette fenêtre aux familiers du Saint-Office, placés dans la rue, l'ordre de l'arrêter quand il rentrera ici.... Choisissez!

D. FLORA.

Léon, Léon!... Que devenir? Que faire?...

LORENZO.

Être à moi!... (*Il la saisit violemment.*) Oh! vous céderez!... Vous êtes faible, et jamais je n'ai été si fort!...

FLORA, *se débattant.*

Au secours!... au secours!...

(*Entre Léon.*)

D. LÉON.

Qu'est-ce que je vois!... Quel est ce misérable moine?...

LORENZO, *se retournant.*

Ah! c'est toi!....

D. FLORA.

Sauve-moi, sauve-moi, Léon!...

D. LÉON, *la main sur son poignard.*

Te sauver.... et te venger!

LORENZO, *tirant un pistolet et faisant feu sur lui.*

A toi, confrère!....

D. LÉON.

Blessé au bras.... mais au bras gauche....
Moine, tu as mal visé : il me reste le bras droit....

(Il poignarde Lorenzo.)

LORENZO.

Ah!... c'est bien... tu t'es vengé, mais je me vengerai aussi.... Au bruit de ce coup de feu mes gens vont monter.... et je les entends déjà.....

(Entrent, d'un côté D. Pedro, et de l'autre des familiers de l'Inquisition.)

LORENZO.

Corrégidor, faites arrêter votre gendre!... C'est ce Léon d'Astorg, ce moine fugitif que nous cherchons.... Et vous, familiers, prêtez main forte au corrégidor.

(Il tombe.)

D. PEDRO.

Est-il possible!....

D. LÉON.

Allons, c'en est fait!... Flora est évanouie....
Ah! puisse-t-elle ne jamais se réveiller!....
(*A Lorenzo.*) Eh bien, tu m'as perdu, malheureux!.... es-tu enfin content?....

LORENZO, *mourant.*

Moi, content!... Oh! athée toute ma vie, je cesse de l'être à la mort.... En quittant ce monde, je commence à avoir peur d'un autre, et mes yeux mourans voient un gouffre qui ne les avait point frappés auparavant.... Oh! grâce! grâce!... Je suis un grand scélérat!... Qui me consolera? qui m'absoudra?.... qui servira de médiateur entre Dieu et moi?...

D. LÉON.

Ah! tu me fais plus encore pitié qu'horreur!

LORENZO.

Oh! point de prêtre, point de moine pour adoucir mes derniers instans!... Quoi!

mourir sans une parole de consolation, d'amitié, de pardon!... Oh! je suis plus que puni!...

D. LÉON.

Oui, tu es plus que puni, quels qu'aient été tes crimes!... Je t'ai frappé comme on écrase un reptile qui vous blesse, mais maintenant tu es trop au-dessous de ma haine.... Dors en paix, j'y consens.... je te pardonne.... et même, si ton repentir est sincère, je t'absous.

LORENZO.

Toi, mon meurtrier et ma victime!...

D. LÉON.

Ni l'un, ni l'autre : moine et ton confesseur.

(Lorenzo meurt. — Les familiers emmènent D. Léon.)

LA
QUITTANCE,

ÉTUDE DRAMATIQUE
SUR LE RÈGNE DE FRANÇOIS I^{er},
EN TROIS PARTIES, EN VERS.

PERSONNAGES.

FRANÇOIS I^{er}, roi de France.

LOUISE DE SAVOIE, sa mère.

DUPRAT, chancelier.

JACQUES DE BEAUNE, baron de SEMBLANÇAY, ancien
général des finances.

PHILIPPE DE BRION-CHABOT, amiral de France.

DE CHAUVIGNY, }
DE MOUY, } seigneurs de la cour.
DE SANSAC, }
DE CLERMONT, }

RENÉ GENTIL, secrétaire de Semblançay.

MARIE DE MAULVOISIN, }
JEANNE DE THORYS, } filles d'honneur de Louise
LAURE DE VILLEFRANCHE, } de Savoie.

AYMAR, page de la reine.

MAILLARD, lieutenant criminel.

PRÉVOST, ancien commis de Semblançay.

UN HUISSIER.

SEIGNEURS de la cour, FEMMES de la reine, etc.

La scène est à Paris, au palais des Tournelles dans les deux premières parties, et dans l'appartement de Semblançay à la troisième.

LA
QUITTANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

Appartement de Louise de Savoie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE DE SAVOIE *assise, relisant quelques lettres; ses FILLES D'HONNEUR, richement mises, occupées autour d'elle à des travaux d'aiguille; une seule, MARIE DE MAULVOISIN, en blanc, assise immédiatement à côté de sa matresse.*

LAURE, à Jeanne.

Le corps en velours rouge et la jupe pareille :
Ce sera fort galant, n'est-ce pas ?

JEANNE.

A merveille!

Masquersons-nous bientôt?

LAURE.

Je l'espère : le roi
Rentre à Paris ce soir... J'entends quelqu'un, je croi...
Non, ce n'est point Aymar.

JEANNE.

Aymar doit vous remettre
Aujourd'hui quelque chose?...

LAURE.

Oui, j'attends une lettre...
L'impatience... Ici je ne puis me fixer.

(*Elle s'avance vers la fenêtre et regarde
dans la rue.*)

Quel monde!... Mais pourquoi ceux que je vois passer
Vont-ils tous du côté de la Ville?

LOUISE, *cherchant dans sa tête.*

Est-ce un rêve?...
N'est-ce pas aujourd'hui qu'on exécute en Grève
Prévost de Tours, l'ancien commis de Semblançay,
Condamné pour larcin?... C'est aujourd'hui, c'est vrai...
Quelle condition du pouvoir affligeante!...

Il m'advint de signer, lorsque je fus régente
 Par la captivité de mon seigneur et fils,
 Quelques arrêts de mort : jamais je ne le fis
 Sans trembler de dicter là-haut ma mort future,
 Sans qu'il me parût voir, au lieu de signature,
 L'encre, prenant à l'œil une couleur de sang,
 Tracer ces mots cruels : « S'il était innocent!... »
 Et la nuit, revenait un remords inutile ;
 Je disais : Il est mort devant toute une ville
 Près de son échafaud par plaisir se pressant...
 Mort!... Et par dessus tout, s'il était innocent!...

MARIE, *laissant tomber son ouvrage.*

Cela fait frissonner!.... S'il n'était pas coupable,
 L'homme qu'on exécute!...

LOUISE.

Oh! c'est un misérable!

(*On entend du bruit.*)

JEANNE.

Ah! c'est Aymar!

LAURE.

A-t-il quelque chose à la main?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, AYMAR.

AYMAR.

Sa Majesté revient ce soir de Saint-Germain.

(Il s'approche, tire une lettre, et la glisse dans la main de Laure.)

Tenez.

JEANNE *s'approchant de Laure, qui ouvre la lettre.*

Toujours monsieur de Chauvigny?....

LAURE.

Lui-même.

(Parcourant le billet.)

« Madame, permettez... » Voyez donc comme il m'aime!
Sa lettre est pour savoir les couleurs que j'aurai
Au prochain bal de cour : il en sera paré
Pour danser avec moi la première courante.

JEANNE.

Que lui répondrez-vous?

LAURE.

Qu'il prenne l'amarante.

JEANNE.

Je vous présage, avec un habit si joli,
 Un destin qui vaudra celui d'Anne d'Heilli,
 Notre ancienne compagne, et maintenant duchesse
 D'Étampe.

LAURE.

Et même un peu reine, sans qu'il paraisse.

AYMAR *s'approchant de Marie et lui remettant une
 lettre.*

Prenez...

MARIE.

Qui, moi?... jamais!

AYMAR.

C'est de Gentil.

MARIE.

Oh! non...

AYMAR.

Prenez... l'on vous va voir... prénez...

(*Marie prend la lettre, et la cache en tremblant*)

dans son sein. — Aymar revient au milieu du théâtre, près de Laure, qui se retourne vers lui.)

LAURE, à *Aymar.*

Merci, mignon.

Tu prendras la réponse aussi.

(*Regardant Marie.*)

Pauvre Marie!...

Pour un cloître éternel dès le berceau nourrie,
Elle n'aura pas su, la pauvre enfant, combien
Il est doux de savoir un cœur qui, loin du sien,
Espère un même but, souffre des mêmes peines,
Et forme un être unique en deux places lointaines;
De retrouver toujours à la chasse un cheval
D'un galop aussi bon que le sien; puis au bal,
Parmi les mille mains qui, dans l'ardente ivresse,
Ont froissé votre main, la seule qui la presse!

LOUISE, à ses filles d'honneur, en se levant.

Veillez vous retirer dans vos appartemens :
Voici l'heure où l'on peut venir à tous momens.
Adieu.

LAURE, à *Jeanne.*

Venez : je vais vous faire voir ma robe.

SCÈNE III.

Tout le monde sorti, Marie reste un instant en arrière; puis tout à coup elle revient vers Louise.

LOUISE, MARIE.

MARIE.

Ah! mon cœur souffre trop du secret qu'il dérobe!
Je ne puis plus me taire... Ah! madame!...

LOUISE.

Eh bien! quoi,
Marie?... et que veux-tu?

MARIE.

Grâce!... Pardonnez-moi!...

LOUISE.

Mais encor?...

MARIE, *lui montrant la lettre.*

Tenez.

LOUISE.

Qu'est-ce? et de qui cette lettre?

MARIE.

C'est de René Gentil.

LOUISE.

Elle est d'amour?

MARIE.

Peut-être...

Je ne l'ai pas ouverte.

LOUISE, *après avoir lu.*

On ne peut mieux parler!...

Mais il plaide fort bien le jeune conseiller!

Il voulait t'enlever!... Réponds : dis-moi s'il t'aime

Dès long-temps, et comment il t'a vue.

MARIE.

Ici même,

Lorsqu'y venait monsieur de Semblançay, pour lors

Son maître. Il a tenté, depuis, quelques efforts

Pour me voir, mais en vain : jusqu'au moindre message,

J'ai tout refusé, tout ; et si je fus moins sage

Aujourd'hui, je sentis aussitôt sur mon sein

Cette lettre peser comme un honteux dessein.

LOUISE.

Tu te réjouiras quelque jour, je l'espère,
D'avoir cru mon amour plus qu'un autre, ma chère.
Oui, sois fière d'avoir refusé ce billet !
Ta mère au lit de mort, tu le sais, le voulait :
Tu dois entrer au cloître ; et quand ton père même
Mourut à Marignan , sa volonté suprême,
Sortant avec son sang de sa bouche, a parlé.
Vivans, leur sentiment pourrait être ébranlé :
Leur ordre, quel qu'il soit, morts, est exécutoire ;
Il est inviolable autant qu'une mémoire...
Un évêque a reçu ton serment, n'est-ce pas?...
Loin d'une folle cour te cachant dans mes bras,
Préparant au couvent ton cœur par la retraite,
Aux yeux du roi mon fils je t'ai toujours soustraite ;
Hors le souffle divin, aucun ne t'arriva :
Où celui-là te pousse il faut te rendre.... va !
Tu le vois : tu ne peux au jeune homme qui t'aime
Laisser prendre un espoir que tu n'as pas toi-même...
Tu n'aimes pas Gentil?... Réponds-moi sur ce point.

MARIE, *vivement.*

A peine l'ai-je vu : je ne le connais point.

LOUISE.

Tu ne me réponds pas... Dis : serais-tu forcée
En entrant au couvent?...

MARIE, *tristement.*

Je n'ai pas de pensée
Là-dessus : je n'ai pas songé s'il valait mieux
Mourir plus tôt, plus tard, ici, dans d'autres lieux.
Je vous dois vie, honneur et couvent : je veux croire
Que cesonttroisbienfaits;vouscomplairstmagloire.
Triste, mais résignée, oui, je n'ai ni ne veux
D'avenir que ce cloître où, pieds nus, sans cheveux,
Sous le cilice, avec des veilles éternelles,
Des chants toute la nuit dans les froides chapelles,
La veille et le travail, je traînerai mes jours,
Comme ses quatre murs monotones et lourds,
N'ayant de compagnie, en ma cellule sombre,
Qu'une tête de mort me regardant dans l'ombre;
Jusqu'à ce que plus tard, à force de la voir,
Il s'en trouve un jour deux au lieu d'une.

LOUISE.

Un devoir

Pourrait-il te causer tant de peine?

MARIE.

Oh! madame,
 Il ne me coûte point : je veux sauver mon âme!...
 Un noir pressentiment de mon futur destin
 Me dit que le couvent c'est un trépas certain;
 Mais le monde, l'amour!... j'y perdrais l'autre vie:
 C'est la damnation!... et je n'ai d'autre envie,
 Pour finir de mes jours ce vain reste mortel,
 Que de passer sur terre en regardant le ciel.

LOUISE.

Ainsi tu répondras à Gentil, pour lui dire
 Que ton cœur n'est pas libre, et qu'il doit s'interdire
 Tout espoir désormais... Et d'ailleurs, sans tes vœux,
 Des obstacles plus grands encor...

MARIE, *étonnée.*

Quoi?...

LOUISE.

Tes aveux.

Ont mérité les miens... Écoute... confiance
 Pour confiance... Puis-je approuver l'alliance
 De ma fille adoptive avec le préféré
 De ce vieux Semblançay, mon ennemi juré?

MARIE.

Vous le haïssez fort ?

LOUISE.

Bien plus : je le redoute !....

Marie, il fut un temps... quand j'y pense, j'en doute...
Où finances ; paix, guerre, église, ville et cour,
Tout se réglait au gré des caprices d'amour
D'une Chateaubriant, maîtresse de la France
Et du roi : je voulais renverser sa puissance ;
Et le meilleur moyen était de faire voir
Comme ceux de son choix faisaient mal leur devoir.
Lautrec, son frère, avait une armée aguerrie
Au Milanez ; et pour payer l'infanterie,
Les Suisses, l'on devait lui faire parvenir
Quatre cent mille écus qu'avait su réunir
Semblançay, dans ce temps général des finances.
Le vieillard me craignait : malgré les ordonnances
Du roi, je le sommai de remettre en ma main
L'argent promis, avant qu'il ne fût en chemin :
Il résista d'abord ; mais sur mon assurance
De renvoyer bientôt la somme hors de France,
Il céda : j'en donnai quittance et l'emportai.
Lautrec, faute d'argent, vit son camp déserté ;

Il perdit tout : ainsi que j'avais droit d'attendre,
Il fut disgracié sans qu'on voulût l'entendre,
Et sa sœur en reçut le contre-coup. Après,
Je voulus vainement joindre mes intérêts
A ceux de Semblançay; car ayant ma quittance,
Il peut me perdre; mais, en homme d'importance,
Ce vieillard méprisa hautement mon secours,
Tenant contre Duprat mille insolens discours,
Duprat mon seul ami, mon chancelier fidèle;
Et nous sommes depuis ennemis sans querelle,
Sans chercher à nous nuire enfin plus qu'à nous voir,
Car je crains ma quittance, et lui craint mon pouvoir.
Peut-être tu pourras condamner ma conduite,
Mais c'est à ce moyen que je me vis réduite
Pour chasser cette femme ardente contre moi,
Dont la force était due aux faiblesses du roi...
Mon fils respire enfin libre d'un joug infâme,
Et c'est moi maintenant qui gouverne son âme.

UN HUISSIER *annonçant.*

Monseigneur chancelier.

LOUISE.

Adieu. Tu répondras

A Gentil, n'est-ce pas?

MARIE, *tristement.*

(*A part.*)

Oui... René, tu liras
Ma réponse, mais sur la pierre de ma tombe.

(*Elle sort.*)

LOUISE.

Pauvre enfant!... Il est temps, de peur qu'elle succombe,
Qu'elle prenne l'habit...

SCÈNE IV.

LOUISE, DUPRAT.

LOUISE.

Ah! c'est donc vous enfin,
Monsieur Duprat!

DUPRAT.

Madame, il fallait être fin
Pour arriver : la foule, à chaque instant accrue,
Se porte vers la Grève et remplit chaque rue
Aux environs ; ma mule avait peine à trotter....

Et tout ce monde-là, pour voir exécuter
Un malheureux commis!... Moi je ne puis comprendre
Cet étrange plaisir d'aller regarder pendre
Un homme indifférent, étranger, inconnu,
Dont le nom jusqu'à vous à peine est parvenu,
Dont la mort seulement ne vous est pas utile.

LOUISE.

C'est Jean Prévost, commis de ce vieillard hostile,
Semblançay?...

DUPRAT.

Plût au ciel qu'avec le chancelier
Son maître, en ce moment il changeât de collier!...
Savez-vous que l'ancien général des finances,
Non content de blâmer nos lois, nos ordonnances,
D'accuser nos conseils des malheurs de l'état,
De regretter Bourbon dont il plaint l'attentat
Et dont pour vous, madame, il partageait la haine,
Va revenir, du fond de sa terre en Touraine,
A la cour qu'il a fuie en perdant son emploi,
Réclamer de l'argent?.

LOUISE, *troublée.*

Comment!... de qui?

DUPRAT.

Du roi,

Qui lui redoit, dit-il, cent mille écus encore,
 Tous comptes faits. L'état est chargé : l'on décore
 Fontainebleau; l'on donne aux arts; puis, entre nous,
 La duchesse d'Étampe a des regards bien doux,
 Mais ils sont payés chers!... Si ce n'était par elle
 Que nous tenons le roi...

LOUISE.

Du moins ne donne-t-elle
 Que nos conseils...

DUPRAT.

C'est vrai... Quant au vieillard maudit,
 Si vous vouliez, madame, avec votre crédit
 Vous pourriez obtenir que l'on revît ses comptes :
 Peut-être, déroband sous l'orgueil bien des hontes,
 Il est en reste, lui qui veut qu'il lui soit dû....
 Vous ne risquerez rien s'il n'est pas confondu ;
 Au contraire s'il l'est, il païra la mesure
 De sa dette, comme il la fit, àvec usure :
 Les intérêts seront sur un étrange taux!...
 Et s'il est convaincu de crimes capitaux,
 Rien ne regarde plus votre personne auguste...

Le roi ne l'aime pas et la justice... est juste.

LOUISE.

Oh ! non , le roi n'est plus si facile à mener !
Quand la fortune enfin vint à l'abandonner,
Il se mit à douter de tout en cette vie...
Il a bien réfléchi dès le jour où Pavie
Cicatrisa son front que Madrid a ridé :
Du sombre Escorial en France il a gardé
La tristesse immuable et le mortel silence...
Il avait tout perdu, fors l'honneur : la balance
Penche d'autre côté ; mais il craint dans son cœur
D'avoir tout regagné , tout, fors ce même honneur.
Et pourtant pouvait-il avec un autre prince
Conclure un tel traité, livrer une province ?
Ne lui reste-t-il plus de titres glorieux ?...
Et qui, dans ce combat de géans furieux,
A Marignan, vainquit deux jours entiers de suite ?
Qui, lorsque son armée en pièces fut réduite,
Se battait à Pavie encor seul contre cent,
Sans voir qu'il perdait tout, ses soldats et son sang ?
Qui semblait à lui seul continuer l'armée ?...
Quel vaincu, tout vaincu qu'il est, en renommée,
En gloire, peut porter au vainqueur des défis ?...
C'est mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils !

DUPRAT.

Quoi de nouveau chez vous?

LOUISE.

Marie, une des femmes
De ma suite, a reçu le tendre aveu des flammes
De ce René Gentil, secrétaire autrefois
De Semblançay : la lettre est ardente, et je crois
Qu'elle est allée au cœur comme elle en est venue.

DUPRAT.

Ah! Gentil!... La personne est de moi très-connue :
C'est ce jeune imprudent au sang brûlé, ce fou
Qu'un feu secret toujours pousse, sans savoir où,
Par folles amitiés, par haines furieuses;
Et c'est lui dont surtout les clameurs envieuses,
Au sein du parlement dont il est conseiller,
Dans mes projets toujours ont voulu me troubler :
Des membres de ce corps il soulevait les masses
Contre le concordat et la vente des places,
Comme s'il eût dû perdre à ce nouveau marché
Sa place au parlement, ou bien un évêché.
Sa haine d'héritage à Semblançay le lie :
Comme un autre Élisée enfant d'un autre Élie,

Il tient de ce vieillard sa robe et son esprit...
Mais l'amour qu'aujourd'hui sa lettre vous apprend,
Le croyez-vous réel?

LOUISE.

Mais je m'y vois forcée!

L'HUISSIER *entrant.*

On veut voir monseigneur pour affaire pressée :
C'est maître Jean Maillard, lieutenant criminel.

DUPRAT.

Je vais l'aller trouver... Quel contre-temps cruel!

LOUISE.

Non, non, il peut entrer : un soin qui me regarde
Me demande autre part.

DUPRAT, *s'inclinant.*

Dieu vous ait en sa garde!

(*Louise sort.*)

SCÈNE V.**DUPRAT, MAILLARD.****DUPRAT.**

J'entends : elle voudrait voir punir Semblançay,
Mais qu'un autre pour elle en fit d'abord l'essai,
Et lorsque mon pouvoir ferait tomber sa tête,
Venir sans nul péril prendre part à la fête.

(*A Maillard.*)

Qu'est-ee, maître Maillard?

MAILLARD.

Monseigneur, nous menions
Jean Prévost au gibet; déjà nous parvenions
A la Grève: il se trouble; il me demande en grâce
De le mener à vous, pour qu'il se débarrasse
Dans vos mains d'un secret dont dépend le salut
De l'état...

DUPRAT.

Ou le sien.

MAILLARD.

Enfin, il le voulut
Si fort!... le pouvait-on refuser?

DUPRAT.

Oui, sans doute :
On n'en finira pas, si jamais l'on écoute
Ces aveux impromptus!... Voyez le résultat!...
Tout gibier de bourreau voudra sauver l'état.

(*A part.*)

Je ne l'entendrai pas... Moi sauver de la Grève
L'homme de Semblançay!...

MAILLARD.

Monseigneur...

DUPRAT, *avec un geste d'humeur.*

Allons, trève!

(*Maillard s'incline et va pour se retirer. —
Il rencontre René Gentil qui entre.*)

SCÈNE VI.

DUPRAT, MAILLARD, RENÉ GENTIL.

RENÉ GENTIL, à *Maillard*.

Vous êtes bien pressé, maître Maillard!... Tout beau!
Ménagez un peu moins les instans du bourreau,
Plus ceux du patient : le gibet peut attendre!

(*A Duprat.*)

Monseigneur voudra bien, à ma prière, entendre
L'accusé Jean Prévost, qu'autrefois j'ai connu
Chez le grand Semblançay, dont il est devenu
Bien indigne, il est vrai... Cette âme intègre et forte
Valait qu'on la servît bien mieux qu'en cette sorte...
Quant à Prévost pourtant, je m'intéresse à lui :
Je ne sais ce qu'il peut révéler aujourd'hui ;
Mais dût-il vous tromper et ne rien vous apprendre,
Ce temps-là, s'il lui sert à s'amender, à prendre
De meilleurs sentimens, pour vous n'est pas perdu...
Voulez-vous qu'on l'admette?

DUPRAT.

(A part.) (Haut.)

Il le faut... C'est bien dû,

*(A part.) (Haut.)*Maître Gentil... Au diable!... Eh bien, que Prévost vienne,
Maillard.GENTIL, *à part.*Prévost attend sa vie, et moi la mienne:
Marie... Une réponse, ô mon Dieu!...MAILLARD, *rentrant avec Prévost.*

Le voici.

DUPRAT, *à Gentil, qui regarde la porte de Louise.*

Vous le voyez, je suis votre désir.

GENTIL, *s'inclinant et sortant.*

Merci.

DUPRAT, *à Maillard.*Sortez, Maillard... Pourtant tenez-vous à portée
De ma voix.*(Maillard sort.)*

SCÈNE VII.

DUPRAT; PRÉVOST *au fond.*

DUPRAT, *regardant Prévost avec défiance.*

On ne sait... Si son âme est tentée...
 La peste de Gentil qui me fait accueillir
 Cet homme !... S'il eût eu cet esprit de faillir
 Lorsqu'il était encor chez Semblançay, peut-être
 Aurions-nous pu mêler au vol son ancien maître...

(*A Prévost.*)

Parlez donc.

PRÉVOST, *humblement.*

Monseigneur, l'arrêt qui m'accabla
 Est dur...

DUPRAT, *faisant quelques pas pour sortir.*

Si vous n'avez à dire que cela...

PRÉVOST, *le suivant.*

Monseigneur, un instant... Si j'ai failli... de grâce,
 Écoutez... ce n'est pas moi seul.

DUPRAT, *en lui-même.*

Il m'embarrasse....

(*A Prévost.*)

Ce maudit Semblançay... Plus loin.

PRÉVOST.

Je vous dirai

De mon ancien patron un larcin ignoré.

DUPRAT, *prêtant l'oreille.*

Comment?...

PRÉVOST.

Lorsque monsieur de Lautrec alla prendre
L'armée au Milanez, il avait droit d'attendre
Quatre cent mille écus que devait envoyer
Monsieur de Semblançay, pour servir à payer
Les troupes : cet argent par le dépositaire
Fut gardé.

DUPRAT, *ne pouvant retenir un mouvement de joie.*

(*Se composant.*)

Penses-tu?... Croyez-vous?...

PRÉVOST.

Ce mystère

Est connu de moi seul.... c'est sûr.

DUPRAT.

Rapprochez-vous.

PRÉVOST.

J'avais été choisi par le maître, entre tous,
 Pour envoyer de France au loin toutes les sommes;
 Et monsieur de Lautrec, privé de tous ses hommes,
 M'en accusa d'abord, mais en vain, car le roi
 L'exila sans l'entendre en ses terres.

DUPRAT.

Eh quoi!

C'est celui dont la voix nous accuse!.. Ah! qu'il tremble!..
 Cette âme intègre et forte... intègre... il me le semble!..
 Pour forte, il le faudra.

PRÉVOST.

Monsieur de Semblançay

Me traitait autrefois assez bien, je le sai;
 Mais je ne l'ai vendu que pour sauver ma vie.
 Moi qui bravai la mort par goût et par envie
 En volant tant de fruits quand j'étais franc-archer,
 Quoiqu'à l'arbre à l'instant l'on eût pu m'accrocher,
 Qui la vis tant de fois s'avancer sur les lances

Des Allemands, et qui, prévenant ses avances,
Marchant au premier rang, mes armes à la main,
Allais la défier à moitié du chemin,
Moi qu'elle accompagnait partout, et même en rêve,
Ma foi! je ne l'ai pas reconnue à la Grève...
Mieux valait mille fois, puisqu'un sort me tombait,
La bouche du canon que le bras du gibet.

DUPRAT.

Ce Semblançay, blâmer avec autant d'audace!...
Il met donc nos péchés par devant sa besace,
Par derrière les siens!... Je la lui changerai

(*A Prévost.*)

De côté... Ce secret que vous m'avez livré,
Le soutiendriez-vous même dans la torture?

PRÉVOST.

(*Voyant Duprat qui écrit.*)

Oui... C'est toujours la vie... Ah! l'heureuse aventure!

DUPRAT, *appelant.*

Maillard.

MAILLARD, *entrant.*

Qu'est-ce?

DUPRAT.

Un sursis à l'exécution,
Qu'on le ramène au lieu de sa détention,
A la Conciergerie.

PRÉVOST.

Ah ! j'échappe... avec peine ;
Et dois à Notre-Dame au moins une neuvaine !

SCÈNE VIII.

PRÉVOST, MAILLARD, GENTIL.

GENTIL.

Eh bien ! qu'as-tu gagné ?

PRÉVOST.

Le sursis pour l'instant,
Et peut-être la grâce.

GENTIL.

Eh bien ! sois repentant,
Et, par ton dévouement envers ton ancien maître,

Sois moins indigne un jour de lui, si tu peux l'être.

PRÉVOST, *à part.*

Mon dévoûment pour lui se signale assez bien!

(*Il sort avec Maillard.*)

SCÈNE IX.

GENTIL *seul.*

Qu'il est heureux le drôle!... Aymar n'apporte rien!...
 Un conseiller flétrir le corps dont il est membre,
 Attendre envain un mot d'amour dans l'antichambre!..
 Pour ce grave métier, non, je n'étais pas né.
 Que de fois, pour mieux suivre un désir forcené,
 J'aurais jeté bien loin cette robe peut-être,
 Et quitté la carrière où pour guide et pour maître
 On a ce vil Duprat, ce justicier de cour,
 Si je n'avais l'espoir de le juger un jour!...
 Du caprice des rois la balance perfide
 Près d'un siège élevé met un banc homicide:
 Un jour le favori viendra nu, méprisé,
 Achever l'échafaud qu'il aura trop usé;
 Nous aurons notre tour!... Mon seul amour, Marie,

Toi, tu vaux mieux que tout, justice, honneur, patrie!..
 Que de fois dans la nuit, quand je tiens dans mes mains
 Un destin condamné par les lois des humains,
 Quand la tête l'emporte et que tout l'homme penche
 Vers l'échafaud, je vois alors ta forme blanche
 Apparaître parmi nos figures de deuil,
 Comme un ange aux démons disputant un cercueil!
 Contre un rêve sanglant, que fait toujours le juge,
 Ta pensée innocente est mon riant refuge....
 Viens, échappe au couvent pour moi, fuis ta prison;
 Et je quitte pour toi tout, biens, état, maison!

SCÈNE X.

GENTIL; AYMAR, *une lettre à la main.*

AYMAR.

Je vous cherchais : pour vous j'ai reçu cette lettre.

GENTIL.

Est-elle de sa main?... répondez.

AYMAR.

Elle en doit être.

GENTIL, *l'ouvrant.*

Mon Dieu ! prenez pitié de mon bonheur !.. je croi...
Mon œil troublé... je tremble ainsi que par effroi.

(*Il lit. — En lisant sa voix et sa figure s'altèrent rapidement.*)

« Je ne réponds à vos lettres, monsieur, que pour
« y mettre fin. Je dois entrer au couvent : tel est le
« dessein de ma bienfaitrice, tel est le mien : je ne
« dois plus connaître que Dieu et les sœurs de l'Ave-
« Maria. »

« MARIE DE MAULVOISIN. »

Qu'ai-je lu !...

AYMAR.

Qu'avez-vous ?... qu'est-ce que signifie
Cette pâleur de mort ?

GENTIL, *d'un air sombre.*

Rien... ce n'est que ma vie....
Ce mal est prompt : bientôt il m'aura dévoré.

AYMAR.

Que vous êtes à plaindre !

GENTIL.

Oh! non, car j'en mourrai!

(*Ils sortent.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Une salle d'entrée dans les appartemens de François I^{er}, au
palais des Tournelles.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE DE BRION-CHABOT, DE SANSAC, DE
CHAUVIGNY, DE MOUY; *plusieurs autres*
COURTISANS *attendant le Roi.*

CHABOT, *à de Sansac.*

Sa Majesté nous fait un peu par trop attendre !
C'est abuser du droit que son rang peut prétendre
Sur notre déférence.

DE CHAUVIGNY, *à de Mouy.*

As-tu toujours, dis-moi,

Cette fille d'honneur de la mère du roi,
Jeanne de Thorys... oui, cette brune éveillée?

DE MOUY.

Non, mon cher : l'aumônier Barraud me l'a soufflée...
Et toi?...

DE CHAUVIGNY.

J'ai toujours Laure. Elle vient d'envoyer
Un billet qui me dit qu'elle doit s'habiller
En amarante au bal le plus prochain : c'est dire
Qu'il faut que je le sois aussi... Puis-je suffire
A tant d'amour?...

CHABOT *se rapprochant d'eux.*

Je crois que vous parlez ici
Des filles de madame... Ah! j'en sais une aussi
Divine, mais c'est fruit défendu : c'est Marie
Qu'on la nomme, je crois. Pour le cloître nourrie,
On ne la voit pas plus que si déjà ses vœux
Avaient été formés; seulement ses cheveux,
Sa tête quelquefois apparaissent derrière
Une fenêtre, ou bien au fond d'une litière.

DE SANSAC.

Elle est bien belle donc?

CHABOT.

Près des anges de Dieu,
Elle serait un ange encor.

DE CHAUVIGNY.

Messieurs , adieu :
Je vais voir mon tailleur, qui , moyennant finance ,
Va me faire un habit conforme à l'ordonnance.

(Il s'éloigne.)

CHABOT.

Non , l'on ne peut trouver rien d'aussi ravissant !

DE CHAUVIGNY , *revenant.*

Oh ! messieurs , devinez , je vous le donne en cent ,
Quel hôte inusité dans la salle voisine
Vient d'entrer ?

DE MOUY. .

Et qui donc ?

DE CHAUVIGNY.

Devinez.

CHABOT.

J'imagine,

Si c'est quelqu'un qu'il soit fort étrange de voir,
Que c'est Lautrec.

DE CHAUVIGNY.

Lautrec ne se peut recevoir :
Sa sœur n'est plus en place. Amiral, je te gagne,
Si tu veux, cinq ou six de tes chevaux d'Espagne
Que le roi t'a donnés : engage-les d'honneur,
Et je mets contre, tant je crois à mon bonheur,
Ma dernière abbaye.

CHABOT.

Oh ! maintenant, parie
Qui veut ! j'ai perdu tout, hormis mon écurie,
Au jeu de bague, avec de Sansac et le roi,
Les deux plus forts joueurs du royaume, ma foi !

DE CHAUVIGNY.

Amiral, n'as-tu pas ton droit sur les naufrages ?
Il fait un vent d'ouest le plus propre aux orages :
Je te prédis au moins dix navires jetés
Sur la côte... Veux-tu ? non... Eh bien ! écoutez :
L'homme qui vient d'entrer dans la salle du trône,
C'est monsieur...

TOUS.

Finis donc.

DE CHAUVIGNY.

Monsieur Jacques de Beaune,
Baron de Semblançay.

(*Tous éclatent de rire.*)

DE SANSAC.

Pas possible!

DE CHAUVIGNY.

Si fait!

DE MOUY.

Il était à la cour du temps qu'on se coiffait
En cheveux longs, sans barbe.

DE CHAUVIGNY.

Il n'en a pas lui-même.

DE MOUY.

Vraiment!... Comment peut-on être sans barbe?

DE CHAUVIGNY.

Il aime

Les usages anciens, l'économie : il vient
De nouveau la prêcher.

SCÈNE II.

LES MÊMES; SEMBLANÇAY, *appuyé sur* RENÉ
GENTIL.

DE CHAUVIGNY, *aux gentilshommes.*

Il entre.... Il se soutient
Sur ce René Gentil, son ancien secrétaire.

DE SANSAC.

Ah! cet original à l'humeur solitaire,
Et depuis quelque temps si sombre et si rêveur!...
On voit bien que son maître a perdu sa faveur.

DE CHAUVIGNY, *très-haut.*

Le roi fait bien de fuir tous ces gens de finance :
Si l'empereur était aux frontières de France,
Que feraient-ils, un peu ?

SEMBLANÇAY, *bas à Gentil, mais assez haut pour
être entendu des gentilshommes.*

Voilà ces favoris

Se nourrissant du suc des peuples amaigris,
Se jouant de leur sang par vain désir de gloire,
Qui souvent à leur roi font perdre la victoire
Pour un regard de femme!

DE MOUY, *très-haut.*

Ah! veut-il nous prêcher?

DE CHAUVIGNY, *de même..*

Si c'était pour cela qu'il venait nous chercher,
Qu'il attende du moins pour se montrer en chaire,
Que la barbe lui vienne.

SEMBLANÇAY, *furieux, s'avançant vers eux.*

Insolens!...

GENTIL, *calme, passant entre Semblançay et les
gentilshommes.*

Laissez faire.

(*Aux gentilshommes.*)

Le courage n'est pas bien grand, vous le savez,
Messieurs, de persiffler un vieillard.... Poursuivez!
Me voici : ce sera peut-être un peu moins lâche
Maintenant.

DE CHAUVIGNY.

Eh! je crois que le robin se fâche!...

Mais, pour te mesurer avec nous, mon ami,
Ta noblesse est trop courte, et ta robe à demi
Trop longue.

GENTIL.

Elle n'est pas comme ma patience!...
Ma colère n'a pas consulté ma naissance;
Ma robe empêche peu mon bras de se mouvoir;
Elle ne me permet d'oublier nul devoir...
Et d'ailleurs il vaut mieux mériter par son ame
De porter celle-là, qu'une robe de femme!

DE CHAUVIGNY.

Insolent!...

CHABOT, *le retenant.*

Laisse donc.

DE CLERMONT, *arrivant.*

Messieurs, Sa Majesté
Vient d'arriver : elle est déjà de ce côté,
Chez sa mère.

CHABOT.

Allons tous le retrouver près d'elle.
(*Ils sortent tous, excepté Gentil et Semblançay.*)

SCÈNE III.

SEMBLANÇAY, GENTIL.

SEMBLANÇAY, *les regardant sortir.*

Du grand roi très-chrétien voilà la cour fidèle!...

(A Gentil, en lui tendant la main.)

Bien, mon enfant!

GENTIL.

Monsieur, pour mériter vraiment
Votre éloge, il faudrait que dans mon dévouement,
J'eusse risqué pour vous un peu plus que ma vie.

(A part.)

Un duel eût toujours contenté mon envie,
Soit celle de tuer, soit celle de mourir.

SEMBLANÇAY.

Ah! François, je l'avoue, il me fait bien souffrir!...
Il tend à s'éloigner chaque jour davantage
Des conseils dont Louis lui laissa l'héritage.
Tous ces vieux serviteurs, gens de cœur et d'avis
Qui pour la royauté meurent de père en fils,

Il les éloigne!... hélas! il les outrage encore!...
 L'affront fait à Trivulce, ô roi, te déshonore!
 Trivulce dont l'armure avait reçu pour nous
 Plus de balles cent fois qu'elle n'avait de clous,
 Dont le sang avait fui par plus de coups aux guerres,
 Qu'il n'a pour circuler de veines et d'artères,
 De son gouvernement de Milan est chassé,
 Chargé d'ans, pour Lautrec, pour un jeune insensé
 Frère d'une maîtresse!... Il franchit fleuves, villes,
 Tout... à quatre-vingts ans se traîne huit cents milles,
 Vient se jeter devant le passage du roi :
 « Sire, l'on m'a noirci, dit-il, écoutez-moi.
 « Mes campagnes d'affronts seront-elles chargées?...
 « Sire, l'homme qui vit vingt batailles rangées
 « Pour vos prédécesseurs, pour vous, qui s'épuisa
 « Pour vous, passerez-vous sans l'entendre?... » Il passa!...
 Et Trivulce en mourut.

GENTIL.

Le roi, plus équitable,
 Se repentit, et près du vieillard respectable
 Envoya...

SEMBLANÇAY.

Mais trop tard... La grâce ne parla
 Qu'après le coup de hache... et pour Lautrec cela!...

Nos successeurs, ce sont des Lautrec, de tels hommes!...
Nous, les premiers jadis, voilà sous qui nous sommes!...
Le peuple ne peut voir ses blessures guérir
Avec ces favoris pressés à les rouvrir...
Et surtout quand il est, pour combler tant de gloire,
Un chancelier Duprat, fils d'un marchand d'Issoire,
Qui mendiait jadis, dans sa jeune saison,
L'eau bénite à la main, de maison en maison,
Et qui dans ce moment a plus de bénéfices
Qu'on n'en peut mériter par cent ans de services,
Mais sans changer d'état en changeant de séjour,
Car il vend à présent l'eau bénite de cour...
Si François veut pour tous donner à trois ou quatre,
Il faut donc que pour tous il les fasse combattre!...
J'arrêtai quelque temps de mes soins paternels
Et la folle dépense et les vols criminels;
Mais forcé de le voir, en proie à ces infâmes,
Être un prince de cour, être l'homme des femmes,
Calomnié, banni, méconnu par l'ingrat,
J'aimai mieux le laisser tout entier à Duprat...
Ah! son prédécesseur, le roi Louis douzième,
Aimait plus les vieillards que François ne les aime,
Et toujours au devoir sacrifiant son goût,
Chérissait ses sujets et sa femme avant tout.

GENTIL.

Quel motif à la cour aujourd'hui vous attire?

SEMBLANÇAY.

On me doit de l'argent. Si le roi me retire
 Son amitié, du moins qu'il me rende mon bien.
 Ce n'est pas que j'y tiennne : à mon âge, aussi bien,
 Qu'en ferais-je pour moi?... Puis, j'ai perdu naguère
 Deux de mes fils pour qui s'enrichissait leur père :
 A quoi me serviraient des biens en ce moment,
 Si ce n'est à des legs?... Guillaume heureusement
 Me reste, ainsi que toi.

GENTIL, *tristement*.

Dieu vous garde Guillaume!

SEMBLANÇAY.

Si cet argent servait pour le bien du royaume,
 Si dans un noble but on devait l'accorder
 A quelque ancien soldat, je pourrais le céder ;
 Mais qu'il serve à parer sa nouvelle maîtresse,
 A payer d'un flatteur la louange traîtresse...
 Jamais !... Mais à propos de traître, réponds-moi :
 Qu'est devenu Prévost, que condamnait la loi?

GENTIL.

Un arrêt d'hier soir le condamne à la corde
Pour ses derniers vols.

SEMBLANÇAY.

Bien! point de miséricorde
Pour qui déshonorait son ancien maître!... Après?..

GENTIL.

Mais il obtint d'aller révéler des secrets
A Duprat, et Duprat fait surseoir au supplice.

SEMBLANÇAY.

Duprat lui pardonner!... Il en fait son complice
Pour quelque mauvais coup : jusqu'à l'événement,
Le gibet attendra.... L'archevêque est clément....
C'est quelque atrocité : prenons garde!... Je trouve
Ta mine bien lugubre, et ton silence couve
Quelque sombre dessein.

GENTIL.

Voici Sa Majesté.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SEMBLANÇAY, FRANÇOIS I^{er}, LOUISE DE
SAVOIE, GENTILSHOMMES, GARDES-DU-CORPS.

SEMBLANÇAY *s'approchant.*

Sire...

FRANÇOIS.

Ah! c'est vous enfin, monsieur, en vérité?...
Pourquoi n'êtes-vous pas venu sur mon passage
Avec ces messieurs?

SEMBLANÇAY.

Sire, aujourd'hui, c'est l'usage:
Les jeunes courtisans passent toujours devant,
Et les vieux serviteurs ne vont qu'en les suivant.

FRANÇOIS.

Quel motif vous rappelle ici?

SEMBLANÇAY.

Sire, peut-être
Je vous pèse... Pardon... je ne puis voir mon maître
Et si grand et si beau, sans vous dire entre nous

Que je vous ai tenu petit sur mes genoux....
 Vous grandissiez : le roi Louis disait sans cesse,
 Voyant que vous aimiez le faste et la richesse :
 « Nous travaillons en vain : ce gros garçon, un jour,
 « Gâtera tout; » et moi, blessé dans mon amour,
 Je vous défendais.

FRANÇOIS, *un peu attendri.*

Et que voulez-vous, de grâce,
 Monsieur?

SEMBLANÇAY.

Vous me disiez : « Mon père. »

FRANÇOIS, *à part.*

Il m'embarrasse.

(*Haut.*)

Eh bien! que voulez-vous, mon père?

SEMBLANÇAY.

Une autre fois...

Je ne suis pas pressé....

FRANÇOIS.

Non, parlez.

SEMPLANÇAY.

Je vous vois

Si peu!...

FRANÇOIS.

Mais profitez au moins de ma présence.

SEMPLANÇAY.

L'on me doit, sire, encor cent mille écus.

FRANÇOIS.

Je pense

Qu'il faut que vous alliez voir Robertet... Tenez,
Voici Duprat qui va vous répondre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUPRAT.

FRANÇOIS.

Venez,

Duprat, faire payer Semblançay, qui réclame
Ce qu'on lui doit.

DUPRAT.

(A part.)

Monsieur de Semblançay!..L'infâme!..

(*Haut.*)

Sire, je suis charmé de le trouver ici :
Je viens lui demander de rendre compte aussi....
Moi, chancelier, déclare atteint Jacques de Beaine
De trahison...

SEMBLANÇAY.

Envers Duprat ?

DUPRAT.

Envers le trône !

SEMBLANÇAY.

Peut-être direz-vous que je suis curieux,
Mais je voudrais avoir mon crime sous mes yeux.

DUPRAT.

Vous le saurez trop tôt !

FRANÇOIS.

Parlez.

DUPRAT.

Cet homme oublie
Qu'à l'époque où Lautrec partit pour l'Italie,
Il devait recevoir quatre cent mille écus.

LOUISE, *cherchant à retenir Duprat.*

Duprat...

FRANÇOIS.

Eh bien?...

DUPRAT.

Lautrec ne les a point reçus :

Semblançay les a pris.

FRANÇOIS.

Est-il vrai?... Quel mystère!...

LOUISE, *à part.*

Ah ! l'enfer y fût-il, Dieu, cache-moi sous terre !

FRANÇOIS, *à Semblançay.*

Qu'en dites-vous?

SEMBLANÇAY.

C'est vrai.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas remis

Cet argent?

SEMBLANÇAY.

Je l'avoue.

FRANÇOIS.

Ainsi, quand mes amis,
Mes gentilshommes, seuls, périssaient sous le nombre,
Ombres, du nom français défendant en vain l'ombre,
Quand j'exilai leur chef Lautrec, qui méritait,
Coupable ou non, du moins qu'on l'entendît, c'était
Parce qu'en même temps un froid depositaire,
A Paris, jugeait bon de garder le salaire
Qui devait retenir tous ces aventuriers
Dont le nombre eût sauvé de précieux guerriers!...
Ah ça! vous riez-vous de moi, monsieur?... La somme
Et le métier sont bons, mais, foi de gentilhomme!
Lorsque l'on veut jouer à ce jeu défendu,
C'est sa tête qu'on joue.... et vous avez perdu!

SEMBLANÇAY.

Si Votre Majesté m'avait écouté, sire,
J'eusse dit là-dessus tout ce qu'elle désire;
Mais elle m'interrompt sans me donner le temps...
Les de Beaune ont été, de père en fils, constans
A remplir sans reproche une charge suprême:
Mon père, Jean de Beaune, au roi Louis onzième
Et par suite à son fils servit comme argentier;
Je pris sous ce dernier; puis sous le règne entier

Du roi Louis douzième et sous le vôtre, sire,
 Aux finances je fus général : peut-on dire
 Qu'un soupçon ait jamais rencontré notre nom ?
 Je ne puis sans colère ouïr le premier... Non,
 Ne me flétrissez pas, vieux serviteur de France,
 Car je suis innocent malgré toute apparence.
 On ne contrefait pas quatre-vingts ans l'honneur :
 Un masque aurait duré moins long-temps par bonheur!...
 Si je n'ai fait partir l'argent pour l'Italie,
 Quelqu'un m'en empêcha.

FRANÇOIS.

Dites, je vous supplie,
 Qui donc dans le royaume est plus fort que le roi ?

SEMBLANÇAY.

Quelqu'un qui l'est beaucoup, qui commandait sur moi
 A des titres sacrés, par moi se fit remettre
 De force ce dépôt, et daigna me promettre
 Que cet argent serait à Lautrec remboursé.

FRANÇOIS.

Vous fûtes criminel alors, mais abusé.
 Nommez l'autre coupable.

SEMBLANÇAY.

Au moins c'est peine amère
De le dire!...

FRANÇOIS.

Achez.

SEMBLANÇAY.

Madame votre mère.

Je meurs!...

LOUISE, *à part.*

DUPRAT, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait!...

FRANÇOIS.

Eh bien! madame, eh bien!
Parlez, défendez-vous!

LOUISE.

Monsieur, il n'en est rien!...
Mon fils, je vous promets!... Croirez-vous, dans votre âme,
Ce perfide vieillard plus que la pauvre femme
A qui vous devez tout?...

FRANÇOIS, *froidement et l'éloignant.*

Je crois la vérité....
Vous n'avez pas reçu l'argent?

LOUISE, *tremblante.*

Sa Majesté
Sait bien que je ne puis rien faire qui l'offense...
Je vous croyais toujours, sire, dans votre enfance,
Lorsque vous me disiez : « Je n'ai pas fait cela, »
Pour fuir le châtement.

FRANÇOIS.

Madame, en ce temps-là,
Vous étiez mère, et moi je suis roi... Qu'on s'explique!

LOUISE.

La somme destinée à la cause publique,
Je ne la reçus pas de ses mains... j'en reçus
Une qui provenait des droits par lui perçus.
Sur mes domaines seuls.

FRANÇOIS.

Qu'avez-vous à répondre,
Semblançay ?

SEMBlançay.

Je dirai seulement, pour confondre
 Ce subterfuge vain, que j'ai gardé chez moi
 Quitittance de l'argent que tous les ans je doi
 Et je paie à madame; et j'ai l'autre quitittance
 Des fonds en question.

DUPRAT, *à part.*

Ah! fatale imprudence!

SEMBlançay.

Comme Duprat s'est pris au piège en l'essayant!...
 Lui qui comptait trouver mon âge imprévoyant,
 Lui qui de tant de biens par arrêt s'est fait maître,
 Il n'aura pas des miens si bon marché peut-être!...
 Mais cette fois, Duprat, pour un malentendu,
 L'échafaud élevé ne sera point perdu :
 Victime cette fois de sa propre morsure,
 Le serpent laissera son dard dans la blessure...
 Sire, je ne puis vivre encore en le cachant,
 Il vous fait mauvais roi, lui, cet homme méchant :
 Mêlant quelques bas mots à des énigmes hautes,
 On a toujours trouvé ses vices sous vos fautes.
 Votre manteau royal dont vous revêtit Dieu,

Sire, c'est le tapis de son infâme jeu!...
 C'est celui qui, chargé d'exercer surveillance
 Au nom de la justice, a vu dans sa balance
 Une vile balance à peser le ducat,
 Et de sa dignité sut se faire un état!...
 C'est à Dieu dans ce jour que je remets ma cause ;
 C'est un combat à mort qu'à Duprat je propose :
 S'il dit la vérité, que je meure aujourd'hui ;
 Mais s'il ose mentir, alors que ce soit lui
 Qui meure!... Y consens-tu, Duprat? réponds... Vous, sire,
 Le permettez-vous?

FRANÇOIS.

Ah! que faut-il croire ou dire?...
 Suis-je assez malheureux! on me vole, on me perd :
 Dehors on me combat, dedans on me dessert!...
 Pour comble de maux, c'est une douleur semblable
 Pour moi de ne pas voir ou de voir le coupable!...
 Quand je perds un royaume, et des soldats assez
 Pour cultiver ses champs de leurs corps engraisés,
 Le crime est à celui que je nommais mon père,
 Ou bien à celle encor qui se nomme ma mère!...
 Il semble que le ciel des doux noms de parens
 M'ait caché seulement des ennemis plus grands!...
 Le sort est bien injuste envers le roi de France!...

Je ne le serai point à mon tour ; l'apparence
 Ne me trompera pas : je verrai jûsqu'au fond,
 Dussé-je m'y jeter si l'abîme est profond....
 La nuit tombe : je laisse... usez de prévoyances...
 Se passer cette nuit sur vos deux consciences :
 Descendez-y ; que puisse un repentir demain
 Épargner au pardon la moitié du chemin !
 Mais si l'un de vous deux, quel qu'il soit, ose enfreindre
 Mes ordres, et poursuivre un innocent sans craindre
 De réussir, malheur au coupable certain !

(*A Semblançay.*)

Vous, trouvez-vous demain chez madame, au matin,
 Avec vos preuves. Moi, j'y serai pour y rendre
 Mon arrêt.

SEMBLANÇAY.

Votre arrêt ne saurait me surprendre,
 Sire : ma conscience a su se prémunir,
 Et maître du passé je crains peu l'avenir :
 J'ai la quittance, et puis dans l'instant, calme et ferme,
 Apporter le coffret d'acier qui la renferme.

(*A part.*)

Quant au traître Duprat qui m'attaque en ce jour,
 Nous verrons qui demain sera maître à son tour !

(*François fait quelques pas pour se retirer.*)

LOUISE, *s'élançant après lui.*

Monsieur, quitterez-vous votre mère insultée
 Sans l'embrasser, après l'avoir ainsi traitée?...
 C'est la première fois!... Vous fuyez... je vous suis...
 Ah! mon fils!...

FRANÇOIS, *froidement et l'éloignant.*

Nous verrons demain si je le suis.
 (*Il sort; les courtisans le suivent.*)

SCÈNE VI.

SEMBLANÇAY, DUPRAT, LOUISE.

SEMBLANÇAY, *à Louise.*

Accusez du malheur par où tout se révèle
 Le chancelier Duprat, cet ami si fidèle!
 Sans lui j'aurais caché votre secret à tous;
 Nul ne l'eût jamais su par moi plus que par vous.

(*Louise reste muette. — Il se retire.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, DUPRAT.

LOUISE.

Duprat, qu'avez-vous fait ?

DUPRAT.

Ardeur mal dirigée!...

Je croyais vous servir.

LOUISE.

Vous m'avez égorgée!...

Ce vieillard a dit vrai : pour perdre à tous les yeux
Lautrec, j'ai fait cela qui me perd encor mieux...
Que devenir?... Devant toute une cour, la mienne,
Devant toute la France et l'Europe chrétienne,
Voir mon nom, que je tiens de vingt princes, flétri!...
Pour le crime un grand nom n'est plus qu'un pilori...
Toujours sur mon passage ouïr cette parole :
« C'est la mère du roi, celle-là qui le vole!... »
Qu'avez-vous fait!...

DUPRAT.

Vraiment... Croyez à mon regret...
Mais que ne m'aviez-vous confié ce secret?

LOUISE.

Plus de ressource, ô ciel!... Cet homme a ma quittance,
Et vous l'avez forcé, pour sa propre assistance,
De s'en servir!... Et c'est déjà demain matin
Qu'on me déclare infâme!... Ah! Duprat, c'est certain,
Je n'y survivrai pas!

DUPRAT.

Du moins, la nuit vous reste...

LOUISE.

C'est assez pour mourir, c'est vrai....

DUPRAT.

Vieillard funeste!...

On pourrait... A quoi bon se défaire de lui?...
Mais il faut recouvrer la quittance aujourd'hui...
C'est tout!... S'il ne l'a plus, son arrogance est morte;
Il succombe à l'effort du coup même qu'il porte...
Vous avez tout nié : c'est alors lui qui ment;
Il vous remonte au faite en son abaissement.

LOUISE.

Comment y parvenir?

DUPRAT.

Voilà le difficile...

Il en est un moyen, si vous êtes docile :
Lorsque je fus vous voir ce matin, vous disiez
Avoir lu par hasard quelques mots envoyés
Par Gentil, amoureux de l'une de vos femmes;
Des mots, ajoutiez-vous, écrits en traits de flammes:
Ce Gentil est sans cesse admis chez Semblançay :
Que la femme qu'il aime aujourd'hui fasse essai
De l'engager à prendre au coffret la quittance
Avant demain matin... Il nous faut faire instance
Sans retard près de lui.

LOUISE.

Quelle idée!... Ah! merci!

(*A Aymar, qu'elle appelle et qui paratt.*)

Aymar, cherchez Marie et l'amenez ici.

(*Aymar sort.*)

Mais si Marie enfin, dévote et scrupuleuse,
Ne veut pas nous servir, l'affaire est périlleuse....
René Gentil lui-même est-il assez épris

Pour acheter l'amour d'une femme à ce prix,
 Surtout s'il est instruit qu'on veut perdre son maître?...
 Et s'il le veut d'abord, le pourra-t-il peut-être?...
 Quand même il le pourrait, dites, l'osera-t-il?...
 Puis le péril est grand, mais le salut est vil !
 C'est un vol, c'est un meurtre !

DUPRAT.

Il n'est plus temps, madame,
 De réfléchir : sauvez votre honneur !

LOUISE.

Et mon âme !...

DUPRAT.

Je prends le mal sur moi ; c'est moi qui le poursuis...
 Il s'agit de vos jours...

LOUISE.

Il s'agit de mes nuits !
 Vous me faites un spectre avec ce mort qu'on tue...
 Le sang que vous versez jaillira sous ma vue...
 Je perds un innocent....

DUPRAT.

De cette action-là.

Renoncez-vous au cœur de votre fils?... Voilà Marie!

LOUISE.

Oh! mon fils, oui, plutôt tout que ta haine!...
Laissez-moi : je suivrai vos conseils.

DUPRAT.

Non sans peine.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LOUISE, MARIE.

LOUISE.

Marie, au nom du ciel! sauve-moi, sauve-moi!
Ta reine qui se meurt n'espère plus qu'en toi.

MARIE.

Moi, je puis vous sauver?...

LOUISE.

Oui, toi-même.

MARIE.

Eh bien! dites

Sans rien craindre : il n'est pas d'épreuves si maudites
 Que je ne sois ici prête à subir pour vous !
 Vous avez du destin pour moi paré les coups ;
 Ma vie est votre bien, mon honneur votre ouvrage ;
 Sans vous je succombais de misère en bas âge :
 Demeurée orpheline, offerte à tout affront,
 Sans vous je ne savais où reposer mon front ;
 Sans vos soins remplaçant pour moi ma mère absente,
 Cent fois j'eusse péri malade et languissante ;
 Dépenses, veilles, soins, rien ne vous a coûté
 Pour moi : vous le voyez, il n'est, en vérité,
 Rien en moi qu'aujourd'hui vous ne puissiez reprendre ;
 Je vous dois tout : je suis heureuse de tout rendre.

LOUISE.

Écoute : l'on a su que j'avais détourné
 Cet argent autrefois à Lautrec destiné :
 Semblançay m'en accuse ; il doit demain produire
 La quittance... L'enfer puisse-t-il me réduire
 En poudre, si je n'ai ce papier dans la nuit !...
 Il est dans un coffret d'acier, sous le réduit
 De Semblançay : Gentil, qui pénètre à toute heure,
 De même que son fils, au sein de sa demeure,
 S'il veut, s'en rendra maître... Il est épris de toi :
 Tu peux à son amour imposer cette loi

De... remettre... en tes mains la quittance...

MARIE.

Ah! madame,

Qu'exigez-vous de moi!... Si j'avais sur son âme
Ce pouvoir, croyez-vous que je m'en servirais,
Pour que de son amour il eût de tels regrets?...
Moi pour le perdre user de sa propre faiblesse!
Moi, que j'aie chercher son cœur, que je le blesse
Si cruellement!... non, non, vous n'y pensez pas!
Lui rendre, au lieu d'amour, honte, remords, trépas!...
Puis n'est-ce pas ma perte aussi bien que la sienne?
S'il refuse, pour vous c'est la mort; c'est la mienne
S'il accepte... Quel prix du crime voudra-t-il?...
Peut-être un autre..

LOUISE.

Non, d'un semblable péril
Ta vertu ne saurait devenir la victime.

MARIE.

Mais puis-je l'invoquer en commandant un crime?...
Puis, à vous parler franc, mon cœur n'est pas guéri;
Ce n'est qu'en reculant que je n'ai pas péri:
De ses regards de feu l'étincelle funeste
D'un amour mal éteint peut rallumer le reste;

Ses discours vont troubler une nouvelle fois
 Ce cœur qui vibre encor des doux sons de sa voix...
 C'est déjà trop pour moi, croyez-en ma souffrance,
 Du souvenir tout seul : que serait l'espérance?...
 L'espérance!... Mes vœux l'interdisent pour moi!...
 Oh! ne vous jouez pas de mon cœur, de ma foi!...
 Vous-même, si ce vol sauvait votre puissance,
 N'auriez-vous pas plus tard peur de votre innocence?
 Craignez-vous pas qu'un jour votre absolution
 Ne vienne à se tourner en malédiction
 Au divin tribunal?... Hier vous nous redites
 Qu'en signant des proscrits les sentences maudites,
 Vous disiez à tout nom : « S'il était innocent!... »
 Eh bien! Semblançay l'est : gardez-vous de son sang!
 Épargnez ce vieillard!... Ah! croyez-m'en, madame,
 Elle a trop d'un remords celle qui n'a qu'une âme!
 Gardez-vous d'attacher avec un tel forfait
 Un spectre pour la vie après votre chevet,
 Et d'armer, quand là-haut vous viendrez criminelle,
 Un vivant qui vous jette à la mort éternelle!

LOUISE.

N'en parlons plus.... pardonne... Ah! je regrettais peu
 Et ma vie et mon rang ; mais, je t'en fais l'aveu ,
 Je regrette mon fils... Quand je demeurai veuve

Et belle, à dix-sept ans, la vie encore neuve
Ne devait point peut-être exciter mon dédain :
Au berceau de mon fils je l'arrêtai soudain ;
Il devint à mes yeux plus qu'époux, amant, père,
Plus que fils ; je ne vis que le but qu'il espère
Et dans le but de tous et même dans le mien ;
Mon avenir subit l'esclavage du sien...
Que je luttai pour lui contre la femme altière
De Louis ! Il me dut d'épouser l'héritière
De l'état de Bretagne et du sceptre français ;
C'est moi qui démasquai les coupables essais
De la veuve du roi pour supposer au trône
Un héritier posthume à qui seul la couronne
Fût revenue ; enfin c'est moi qui lui gardai
Sa royauté, pendant qu'il était possédé
Par l'Espagne ; et si j'ai violé sa défense
Une fois, je voulais garder sa confiance
A tout prix, m'assurer sa faveur, qu'en ce jour,
A cause de cela je perds et sans retour...
Pour lui, dès son berceau, douleurs, fatigues, brigues,
Et travaux glorieux et honteuses intrigues,
Ne voyant nulle part d'obstacle ou de dégoût,
Rien ne me coûte ; il doit à mon seul amour tout,
De même que Néron devait tout à sa mère....
S'il allait m'en donner un semblable salaire!...

MARIE, *effrayée.*

Madame...

LOUISE.

Oui, j'avais dit : « qu'il me tue et soit roi!... »
 Il est roi.... Tout à l'heure, indigné contre moi,
 S'allumant à la voix de son ancien ministre,
 Son regard me lançait un augure sinistre...
 « Je rendrai, disait-il, l'arrêt demain matin ;
 « Et quel qu'il soit, malheur au coupable certain! »
 Ah! je n'attendrai pas la sentence fatale :
 Un banc d'accusés tache une robe royale!...
 Je m'empoisonnerai cette nuit...

MARIE.

Vous!... oh, non!...

LOUISE.

C'est affreux, n'est-ce pas, de sentir ce poison,
 Quand l'hôte infatigable, invincible, vous mine,
 Vous déchire, et du fond des veines vous domine?...
 Ondemeure : il vous ronge; on fuit : il marche en vous;
 On meurt membre par membre; il les dévore tous...
 Mais j'aime mieux, s'il faut à François sa victime,
 Que ce soit moi que lui qui commette le crime.

MARIE.

Vous mourir quand je vis, quand je puis vous sauver!...

Qu'on me montre Gentil, et je cours le trouver...
Le calme renaîtra sur votre front auguste...
Je ne puis vous laisser vous perdre : il est plus juste
Que ce soit moi, sans nom, sans biens, sans avenir...
Soyez tranquille!...

LOUISE.

Il faut, cette nuit, prévenir
Le jeune homme....

MARIE, *tressaillant.*

Déjà!... Je ne puis vous promettre
De réussir; mais tout ce que le ciel put mettre
De force et de pouvoir en moi vous est soumis.

LOUISE.

Merci!... Viens convenir de tout.

MARIE, *à part.*

Qu'ai-je promis!...



TROISIÈME PARTIE.

Appartement de René Gentil, dans la maison de Semblançay.

— Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENÉ GENTIL, *assis, une lettre à la main, près d'une table chargée de papiers sur lesquels est jetée une dague.*

« Une femme, qu'excite un puissant intérêt,
« Cette nuit vous demande un entretien secret... »
Est-ce à moi qu'on écrit?... La main m'est inconnue...
Quelle femme à ce point perd toute retenue?...
« Elle suivra de près sa lettre.... » Je m'y perds....
Est-ce une grande dame?... Oui, ce sont-là les airs
D'une femme de cour, dont la vertu commode
Sait adopter les mœurs qu'un roi met à la mode....
Mais qu'elle soit duchesse ou bourgeoise, pourtant,

Elle perdra ses pas. Son cœur, qui paraît tant
 Se livrer au premier amour, sans doute ignore
 Ce que c'est que l'amour, et combien il dévore,
 Dans quel état il laisse un cœur qu'il prit heureux!...
 Le mien a sur sa route, ainsi qu'un vent de feux,
 Dans mon âme, à présent désert aride, immense,
 De toute passion desséché la semence;
 Car ce cœur saigne au vif, et tout le fait souffrir;
 Rien ne peut y toucher, même pour le guérir....

(*Il prend sa dague sur la table.*)

Hors toi, lame glacée... Oh! sous une rosée
 De sang, viens rafraîchir ma poitrine embrasée...
 On vient... Peut-être!... oh! non... C'est bien mal à propos,
 Semblançay!... Quel souci peut troubler son repos?

SCÈNE II.

GENTIL, SEMBLANÇAY.

GENTIL.

Quoi! mon père, c'est vous! quoi! debout à cette heure
 Encor!..

SEMBLANÇAY.

Je viens ce soir, René, dans ta demeure,
 Pour te parler d'affaire.... Asseyons-nous.

GENTIL, *à part.*

Grand Dieu!

Quel moment choisit-il pour occuper ce lieu!
Si l'on venait!...

SEMBLANÇAY.

Tu sais que madame Louise
Me fit jadis livrer une somme, promise
A Lautrec pour payer les gens que ses drapeaux
Réunissaient : je dus confier ces dépôts
Par force à la princesse, et j'ai là sa quittance.

(*Montrant le coffret.*)

Mais Duprat, ignorant encor la circonstance,
Devant le roi, ce soir, est venu me taxer
D'avoir soustrait la somme, et j'ai dû dénoncer.
La coupable. René, demain je dois chez elle
Apporter à son fils cette preuve fidèle :
Je suis tranquilisé ; mais à son tour Duprat
Ne se défendra pas si bien, le scélérat,
Des accusations dont je me justifie !
La fortune, en venant à moi, le sacrifie.

GENTIL, *à part.*(*Haut.*)

Comme il reste long-temps!... Mais que désirez-vous?

SEMBLANÇAY.

Mon fils, pour cette nuit je crains encor leurs coups.
 J'ai fermé, verrouillé, barricadé ma porte,
 Et l'on ne peut entrer que par chez toi; n'importe:
 Pour que dans mon sommeil je ne sois pas troublé,
 Il faut, de ton côté, que tu prennes la clé
 Du coffret, que je mets près de mon chevet même...
 Il faudra le briser, René, sur mon front blême,
 Pour avoir ce papier précieux; car demain
 Ma tête tomberait s'il manquait à ma main.

GENTIL.

Je passerai la nuit debout.

SEMBLANÇAY.

Oh! non... pardonne
 Trop de précautions, défaut que l'âge donne...
 Tu feras quelque jour cette réflexion:
 « Chaque année ajoutée ôte une illusion... »
 Tu parais fatigué d'ailleurs: la nuit, l'étude
 Te retient éveillé dans cette solitude...
 C'est louable; pourtant il faut craindre l'excès:
 Que sert-il de briguer de sublimes succès,
 De mériter bientôt la plus belle couronne,

Si la mort peut glacer le front qu'elle environne?...
 Nul jeune magistrat ne te vaudra... Crois-moi,
 Tu jugeras un jour Duprat : conserve-toi....
 Aucun n'a plus que toi de zèle pour sa charge,
 Et dans un cœur plus grand conscience moins large.

GENTIL.

(*A part.*)

Mon père... Il reste encor!...

SEMBLANÇAY,

Je me plais aujourd'hui
 A te rendre un hommage entier et sincère: oui,
 Sans cesse tu gardas des jours purs de tout vice ,
 Pour en faire un asile ensuite à la justice.

GENTIL, *à part.*

(*Haut.*)

J'entends, je crois, des pas... non. Vous veillez bien tard...

SEMBLANÇAY.

Il est vrai, je me couche aujourd'hui, moi vieillard,
 Comme tous ces muguets et ces femmes frivoles
 Dont les étranges mœurs rendent les veilles folles,
 Et flétrissent leur sang, qui ne produira plus

Les hommes de jadis, ces hommes, les saluts
Des empires... Adieu...

(*Il fait quelques pas.*)

GENTIL, *à part.*

Je respire!... il m'en coûte...

SEMBLANÇAY:

René, je t'ai donné la clé....

GENTIL.

N'ayez ni doute

Ni crainte.

SEMBLANÇAY.

Éveille-moi demain dès le matin.

GENTIL.

Oui.

SEMBLANÇAY, *à part, avec joie.*

Duprat, l'un de nous est perdu, c'est certain.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

GENTIL *seul.*

Il s'en va... Je tremblais qu'une arrivée étrange
Ne lui fit à l'instant démentir sa louange...

On peut venir : fermons cette porte.

(*Il ferme la porte qui conduit à l'appartement de
Semblançay.*)

Pourquoi,
Au lieu d'une inconnue, oh Dieu! n'est-ce pas toi
Que je vais voir bientôt?... Quelle femme peut être
Si folle, quand je pense à toi, de m'apparaître?
Elle est bien belle donc pour penser obtenir
Que sa présence lutte avec ton souvenir!...
J'entends quelqu'un...

(*Il ouvre la porte.*)

Je vois une femme voilée...
Ses pas ont retenti sur mon âme troublée...
Triste effet d'un amour qui ne me quitte pas!
Chaque son est sa voix, et tout bruit est son pas...
C'est pourtant bien son pas!...

SCÈNE IV.

GENTIL, MARIE.

GENTIL.

C'est sa taille!...

(Marie se dévoile.)

C'est elle!...

Est-ce bien toi, Marie?... Arrives-tu mortelle?
 Avions-nous le même ange enfin, qu'il te conduit
 A mes yeux lumineuse au milieu de la nuit?

MARIE.

Monsieur Gentil...

GENTIL.

C'est elle!

MARIE.

Écoutez-moi...

GENTIL.

Silence!..

Oh! grâce un seul moment! Un peu de bienveillance!...
 Vous voulez m'achever peut-être; vous voulez

Briser d'un dernier coup mes esprits ébranlés,
M'ôter ce peu d'espoir qu'en mourant je dévore,
Et marcher sur mon cœur tout palpitant encore...
Je le sais; mais, oh! grâce! oh! que je puisse au moins
Me croire une minute aimé; que sans témoins
Je vous voie et de loin contemple tout votre être!...
La mort à vos côtés dût-elle m'apparaître,
N'allez pas dissiper mon rêve!... Je vous vois,
J'aspire votre souffle, et j'entends votre voix :
Ce but de tant de jours, ce vœu de tant de songes,
Oh! que d'un peu plus près j'en goûte les mensonges!
Laissez-y ~~reposer~~ tous mes sens accablés,
Et puis vous me tuerez après, si vous voulez.

MARIE.

Je ne veux point cela... Vous me jugez barbare...
Non.... J'ai besoin de vous...

GENTIL.

Et moi donc!... Bonheur rare!
Quoi! je puis vous servir!... qu'est-ce?... Vous balancez?...
C'est un péril peut-être... Eh! tant mieux!... Je n'en sais
Qu'un, et c'est de ne pas l'affronter, soit victime,
Soit vainqueur.... Achevez!

MARIE.

Je n'ose...

GENTIL.

C'est un crime

Peut-être!...

MARIE, *hésitant.*

Oh!... non...

GENTIL.

Tant mieux! car je l'aurais commis...

Parlez donc!..

MARIE.

Ma maîtresse autrefois a remis
Au vieillard, votre maître, un papier d'importance:
Des fonds dus à Lautrec c'est, je crois, la quittance...

GENTIL, *dans la plus vive anxiété.*

Après!...

MARIE.

Il faut la prendre et me la donner.

GENTIL.

Moi!..

Tuer mon bienfaiteur!... Ah! vous raillez, je croi...
La proposition me paraît un peu forte!...

Mais savez-vous, Marie, où ce zèle vous porte?
 Que Duprat, vous chargeant d'un message de sang,
 Change en démon fatal un ange bienfaisant?
 Que si je fais cela, je fais tomber la tête
 D'un père? Cette preuve aujourd'hui seule arrête
 Sa sentence de mort!

MARIE.

Je me retire alors...

Je voulais ces papiers... Il me les faut!... Je sors...
 C'est pour l'éternité!.. je rentre au monastère.

(*Elle fait quelques pas.*)

GENTIL.

L'éternité sans vous!... Arrêtez!... Dieu! que faire?...
 Quoi! demain, puis après, puis encor, puis toujours,
 Sans espoir, sans soleil voir se lever les jours,
 Pour lutter corps à corps avec l'horrible idée
 Sans cesse grandissant sur ma tête obsédée!...
 Tout cela, c'est affreux!... C'était possible avant :
 Je n'avais pas repris l'espoir en le rêvant;
 Mon cœur, de tous côtés sentant la solitude,
 S'était fait du malheur une horrible habitude;
 Au ciel qui m'entourait noir et désespéré,
 Je n'avais pas vu luire un rayon azuré...

Je vous ai retrouvée, et tout change : une force
 M'étreint, qui ne veut plus que je fasse divorce
 D'avec vous... J'ai senti dans mes sens furieux
 Cette atmosphère ardente où rayonnent vos yeux...
 Je me livre au penchant qui malgré moi m'entraîne;
 J'abjure tout, vertu, honneur, amour ou haine;
 J'oublie et qui je sers et même qui je suis...
 Je vous retrouve là : marchez devant, je suis...
 Seulement, quel moyen? ...

MARIE.

Eh! n'êtes-vous pas maître
 D'entrer et de sortir chez Semblançay?

GENTIL.

Quoi! traître!..
 Traître envers qui?.. Songez qu'il est mon bienfaiteur,
 Mon père, et qu'en ma vie il n'est pas un bonheur
 Qui n'ait à sa bonté coûté des sacrifices;
 Que je dois biens, talens, état à ses services...
 Je suis sa gloire seule et son unique espoir;
 C'est moi qu'il a choisi pour remplir le devoir
 D'un enfant, pour fermer ses yeux éteints par l'âge...
 Il ne croyait pas faire un si juste présage!..
 Qui? moi, voler la vie à ce vieillard qui dort,

Après qu'il m'a chargé de veiller sur son sort!...
C'est à moi qu'il se fie, et c'est à moi, qu'il aime.
Entre tous, qu'il livra la clé du coffre même
Qui contient son trésor... Vous pouvez demander
Ma vie et mon honneur : je puis vous l'accorder ;
Je puis être pour vous malheureux et coupable :
Il n'est que ce forfait dont je sois incapable!..
Mettez-vous en ma place, enfin : me ferez-vous
Payer ces cheveux blancs avec de pareils coups?..

MARIE.

Ah! vous avez raison... Adieu... Tuer son maître,
(*Elle fait quelques pas, puis revient.*)
Son père, c'est affreux!.. Mais comment reparaître
Devant elle qui fut ma mère, qui m'attend,
Et que je vais tuer, elle à qui je dois tant!...
Il me faut ces papiers!

GENTIL.

Oh! Dieu que j'abandonne,
Une dernière fois je t'atteste... pardonne!..
J'ai, tant que je l'ai pu, lutté faible et souffrant :
J'eusse vaincu l'amour s'il n'eût été si grand ;
J'eusse voulu sans elle encor traîner ma vie!...

Mais à ce seul penser la force m'est ravie...
Pardonne... elle est trop belle et j'étais trop damné!...
L'abîme était trop noir : la tête m'a tourné...

(*A Marie.*)

Continuez... Eh bien?...

MARIE.

Ne pouvez-vous pas prendre
Ce que je veux, pendant qu'ici je vais l'attendre?

GENTIL.

Honte! infamie!.. Après?..

MARIE.

Quelqu'un, dans ce traité,
Promet, quelle qu'en soit la suite, impunité.

GENTIL.

Merci... Bien : il manquait à cette noble tâche,
Étant d'un scélérat, d'être encore d'un lâche :
C'est un crime inconnu!... N'importe! il vous le faut...
Malheur à vous!...

MARIE, *avec joie.*

Ainsi, vous me faites défaut?

GENTIL.

Malheur à vous ! j'accepte : avant même un quart d'heure,
Aux lueurs de ma lampe, ici, dans ma demeure,
Vous allez de ma main recevoir ces papiers...
Je sais toutes les lois que je foule à mes pieds,
Quel destin dans ce monde ou l'autre est mon partage...

*(S'approchant de Marie, et lui serrant
fortement le bras.)*

Mais qui demande tant accorde davantage...
Vous me forcez la main au crime : c'est affreux !...
J'ai trop souffert aussi pour être généreux !...
Soit : nous abuserons, ce destin est le nôtre,
Du pouvoir qu'un forfait nous donne l'un sur l'autre !...
Ne croyez pas former ici de ces liens
Formés par des hasards et rompus pour des riens :
Non, nous ne pouvons plus nous refuser nul acte,
Alors que nous aurons tous deux subi ce pacte ;
Pacte signé peut-être un jour avec du sang !...
Tremblez donc ! je vous prends dans ma vie en passant :
Du même tourbillon peut-être enveloppée,
Vous tomberez, la tête au même écueil frappée...

Car vous êtes à moi , car le temps , dans son cours ,
Pour nos deux sorts mêlés n'a plus que mêmes jours...
Si la nature eût fait de Semblançay mon père,
Comme l'a fait son cœur, pour ce but que j'espère
Je l'assassinerais sans remords!... je suis las
De toutes ces vertus qui ne me servent pas !
Je veux boire au calice amer de cette vie,
Fût-il empoisonné, tout le miel que j'envie...
Je puis vous obtenir ; c'est mon seul but : j'y cours
Par un crime... tant pis !... les crimes sont plus courts!...
Je vais vous obéir.

*(Il prend la lampe, et marche vers la chambre
de Semblançay.)*

MARIE.

Non , arrêtez , de grâce !...
Je n'ai pas réfléchi...

GENTIL.

Réfléchissez : je passe!

MARIE.

Si vous ne trouviez pas...

GENTIL.

Eh bien ! je chercherais.

MARIE, *avec effroi.*

Et s'il se réveillait!...

GENTIL, *prenant la dague sur la table.*

Je le rendormirais...

Priez le ciel qu'il dorme!...

MARIE, *se trainant à genoux devant lui.*

Horrible!... Ah! plus j'y pense...

Je ne veux pas rester... Écoutez-moi!...

GENTIL, *qui a ouvert la porte.*

Silence!...

Attendez, je reviens...

(*Il sort avec la lampe. — Obscurité complète.*)

SCÈNE V.

MARIE *seule.*

Je frémis des effets

De cet horrible amour qui ressemble aux forfaits!...

Fuyons... Si je ne fuis d'ici je suis perdue!...

Mais si je fuis dans l'ombre à l'entour répandue,

Si je heurte d'un pas égaré par la nuit
 Quelque meuble qui tombe et se brise avec bruit,
 Si je fais réveiller ce vieillard, il expire!...
 Que ne puis-je étouffer mon haleine!... O martyr!...
 Écoutons... Tout se tait, tout dort... J'entends, je crois,
 La lutte s'élever, et s'éteindre une voix...
 De ces soupirs qui sont les derniers pour une âme...
 Fuyons... du crime au moins fuyons la vue infâme!
 C'est assez du remords!...

SCÈNE VI.

MARIE; GENTIL, *l'air égaré, des papiers à la main.*

GENTIL.

C'est vous... Tenez, prenez.

MARIE.

René, qu'avez-vous fait?...

GENTIL.

Ce que vous ordonnez.

MARIE.

Répondez-moi, de grâce; un doute me dévore :
Vous ne l'avez donc pas égorgé?

GENTIL.

Pas encore !...

J'ai réservé, laissant ma dague en son fourreau,
Par générosité, tout son sang au bourreau.

MARIE.

Ah! je respire!... Où donc était cette quittance?

GENTIL.

Auprès de son chevet.

MARIE.

Par quelle circonstance
L'avez-vous pu ravir près de son front gisant,
Sans troubler son repos?

GENTIL.

C'est qu'il est innocent;
C'est qu'il dort, c'est qu'enfin pour ce peu d'existence,
Qui va finir pour lui grâce à mon assistance,
Il n'a pas réveillé mille spectres affreux;
C'est qu'il se croit encore aimé, puissant, heureux;

C'est que d'être un tel monstre il me juge incapable,
Qu'il m'a cru le sauveur où je suis le coupable;
C'est qu'il m'avait dit : « Veille, et je dors sans frémir. »
En effet, j'ai veillé... pour ne plus m'endormir...
Oui, du vieillard proscrit la parole dernière,
C'est son arrêt vengeur qui suit ma vie entière!...
Prenez donc ce papier... Peut-être vous pensez
Y voir des mots humains avec l'encre tracés?
Non : c'est le pacte affreux, immonde, qui nous lie
A l'enfer par ces mots dont la page est remplie...
Il est écrit d'un sang qui dans l'ombre reluit...
Sous ma main, tout à l'heure, au milieu de la nuit,
Ce papier flamboyait... Ce n'est point un vertige :
Il me brûle la main... Prenez, prenez, vous dis-je!

MARIE.

Ah! sa raison se perd!

GENTIL.

Maintenant, suivez-moi!

MARIE.

Non, laissez-moi fuir...

GENTIL.

Moi, vous rendre votre foi!...

Je n'ai pas voulu fuir lorsque chez moi, madame,
Vous veniez me chercher pour faire un coup infâme!

MARIE, *cachant sa tête dans ses mains.*

Oh! mon Dieu!...

GENTIL.

Suivez-moi!

MARIE.

Non! ces affreuses lois
De la reconnaissance ont surpassé les droits...
Je ne veux plus d'un crime être médiatrice :
Reprenez, reprenez la preuve accusatrice ;
Remettez ce papier ; que le soleil, demain,
Retrouve purs encor mon front et votre main.

GENTIL.

Non, gardez... Semblançay, qui ne dort plus peut-être,
S'apercevrait de tout si j'allais le remettre :
Il est trop tard... Le pacte est conclu sans retour!
Je n'ai pas reculé, moi : c'est à votre tour!...
Il ne vous fallait pas, vous rendant prisonnière,
Porter l'odeur du sang au tigre en sa tanière!...
Épouse de Gentil, vos cris sont superflus :
De chez moi cette nuit vous ne sortirez plus!

MARIE.

Par pitié, quelque mur où me briser la tête!...

GENTIL.

Taisez-vous!...

MARIE.

Que trouver, René, qui vous arrête?...
Songez à votre mère... Oh! grâce!...

GENTIL.

Il est trop tard!...
Taisez-vous : vous allez réveiller le vieillard!...

MARIE.

René!... Mais qui me dit que dans votre puissance
Une fois, vous voudrez me laisser la quittance?
Faible et seule avec vous, pourrai-je résister?...
Et j'aurai tout perdu, tout, pour me voir ôter
Le seul prix de ma perte!

GENTIL.

Ah! j'entrevois la ruse;
Mais je vous ôterai votre dernière excuse :
Donnez-moi ce papier, que je le livre au feu;
Donnez!...

MARIE.

Quoi! le brûler!... Qu'allez-vous faire? Oh! Dieu!

GENTIL.

Ce que vous me venez demander... La quittance!...

(Il la lui arrache, mais un autre papier, roulé avec la quittance, reste dans les mains de Marie.)

MARIE.

Mais un autre papier, de la même importance
Peut-être, à la quittance est joint...

GENTIL.

Lisez-le donc!

J'ai hâte!

MARIE.

Je ne puis lire un seul mot... pardon!...
Ma vue est trouble... et puis la lampe va s'éteindre.

GENTIL, mettant le feu à la quittance.

Je vais vous éclairer... Pouvez-vous encor craindre
Un parjure?

MARIE.

Oh! mon Dieu! que faites-vous?...

GENTIL.

Eh quoi!

C'est un digne flambeau pour vous donner ma foi :
 A ce feu d'un instant nos âmes criminelles
 Sentiront s'allumer des flammes éternelles...
 Mais hâtez-vous ; lisez ce papier important :
 La lueur va finir, et l'amour nous attend.

MARIE.

(*Elle lit.*)

Dieu!... « Moi, Jacques de Beaune, ai fait dans ma demeure
 « Le présent testament, pour être ouvert à l'heure
 « De ma mort seulement ; et j'annonce d'abord
 « Ce que j'avais caché, craignant quelque discord
 « Au sein de ma maison : la naissance secrète
 « D'un légitime fils ; mais nul motif n'arrête,
 « Au moment de mourir, une confession :
 « Ce fils d'une première et valable union,
 « A qui de tous mes biens je lègue une partie
 « Et mon nom, c'est René Gentil. »

GENTIL, *laissant tomber la quittance enflammée.*

Tu mens, Marie!...

Cela n'est pas écrit!

MARIE.

Regardez.

GENTIL.

Son trépas

Est un parricide, oui!... Ces murs ne croulent pas!...
Et la terre, effrayée à ce mot, pour ma perte,
Jusqu'à l'enfer soudain ne s'est pas entr'ouverte!...
Ah! mon père, mon père!... Oh! s'il restait encor...

(*Il cherche à terre les débris de la
quittance en cendres.*)

Rien, rien qu'un peu de cendre!... Eh! quoi! son nom, son or
Qu'il me léguait; son sang, son cœur pour moi si tendre,
Son honneur et sa vie! oh rien!... qu'un peu de cendre!...
Qui pourra m'inventer un supplice?

SEMBLANÇAY, *dans la coulisse.*

René!...

GENTIL.

C'est la voix de l'archange à l'âme du damné!...
Où fuir?...

SEMBLANÇAY, *d'une voix déchirante, toujours dans
la coulisse.*

René! mon fils!...

GENTIL.

Il appelle!... Peut-être!...
 Courons!... Mais à ses yeux comment oser paraître?...

SEMPLANÇAY, *derrière la scène.*

La clé du coffret!..

GENTIL, *en délire.*(*A Marie.*)

Dieu! la quittance!... Il la faut!
 Rends-la-moi, rends-la-moi, misérable, ou bientôt
 Je t'étouffe en mes mains!...

MARIE, *tombant la face contre terre.*

Mon Dieu! faites-moi grâce!

SCÈNE VII.

MARIE, GENTIL; SEMPLANÇAY, *pâle, en désordre,*
portant le coffret, dont la serrure est brisée.

SEMPLANÇAY.

Enfer! crime!... La reine achève ma disgrâce!...
 On vient nous arrêter!... Pour comble de forfaits,

LA QUITTANCE.

437

Ils m'ont pris cet écrit, seul espoir que j'avais...
On vient de le voler !.. Duprat seul est capable...

GENTIL.

Non, ce n'est pas Duprat...

SEMBLANÇAY.

Qui donc ?

GENTIL.

Un misérable

Qui vous doit tout; un monstre, un traître, un furieux...
Que votre fils abhorre et poignarde à vos yeux !

*(Il se poignarde. — Entrent des archers qui
saisissent Semblançay.)*

FIN.

